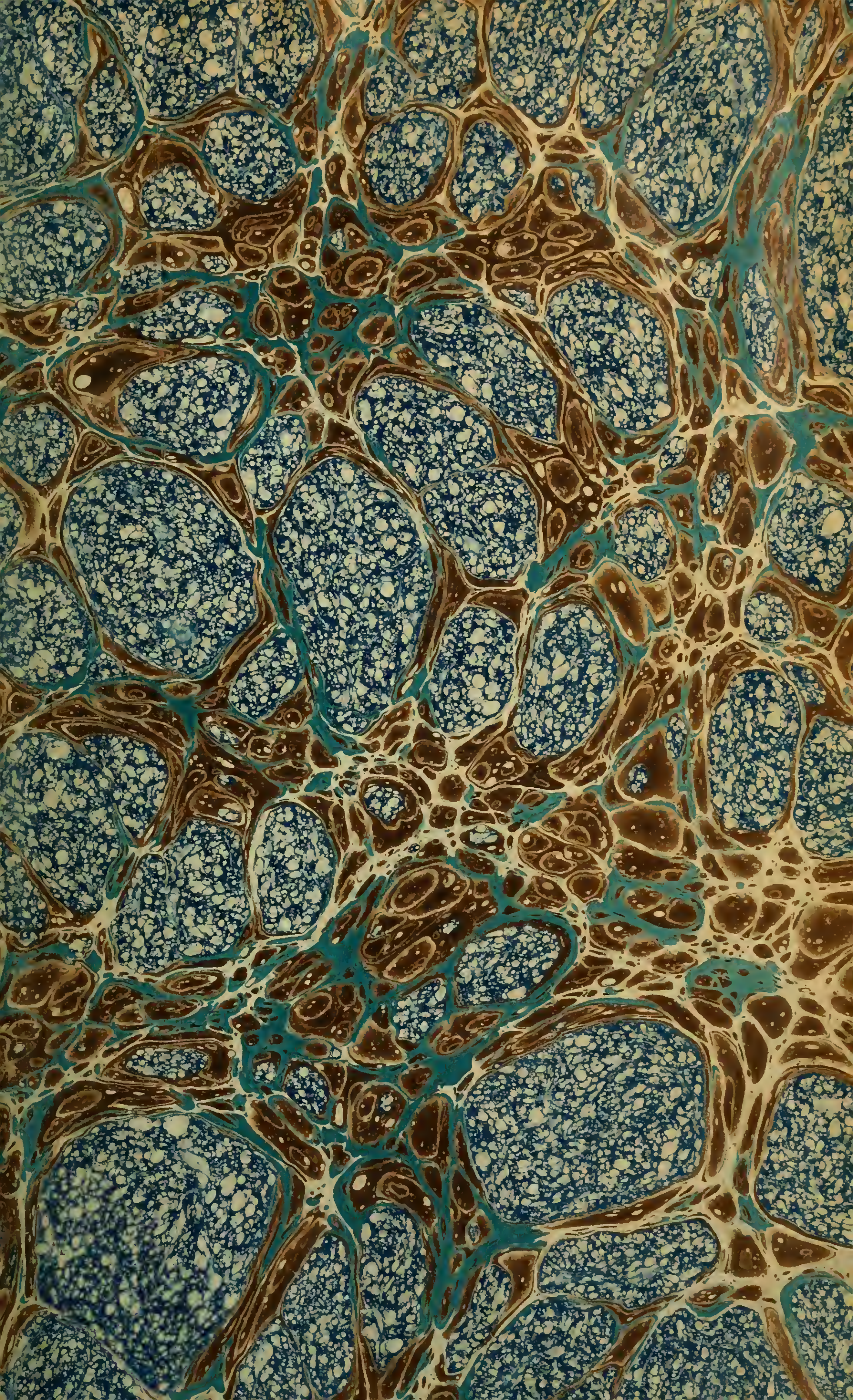

3 1761 04411 2175





LES

MÈRES ENNEMIES

DRAME

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau.

LES

MÈRES ENNEMIES

DRAME EN TROIS PARTIES

PAR

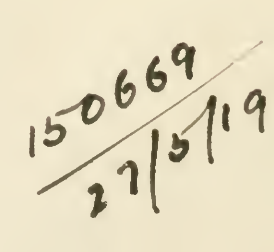
CATULLE MENDÈS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU LE 18 NOVEMBRE 1882.



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 15-17-19, galerie d'Orléans.

1883



A MADAME

SARAH BERNHARDT-DAMALA

J'offre ce drame

Comme un témoignage d'admiration infinie

Et de profonde reconnaissance.

C. M.

PERSONNAGES

ANDRÉ BOLESKI	MM.	Damala. / Montigny.
RHODZKO		Paul Deshayes.
ÉTIENNE BOLESKI		Gédéon.
IVAN BOLESKI		Garraud.
YEGOR IVANOWICTH		Richard.
M. LE STAROSTE		Fournier.
UN TARTARE		Bouyer.
LE PÈRE DOMINIQUE		Petit.
UN RABBIN		Magnien.
M. LE PANETIER		Henry Roze.
M. LE PORTE-ÉTENDARD		Ledard.
LE SYNDIC du couvent des Bernardins		Charlet.
LE COLONEL WLADIMIROF		Dherbilly.
UN DANSEUR		Maxnere.
UN GEOLIER		Thery.
UN BOURGEOIS		Ploton.
UN GENTILHOMME		Delagarde.
UN CHAMBELLAN		Seguier.
UN SERVITEUR		Victorin.
UN PAYSAN		Fleury.
ÉLISABETH BOLESKA	Mmes	Agar.
SOPHIA IVANOWNA (SONYA)		Antonine.
NADINE		Marie Kolb.
TZORYL		Charlotte Raynard
HÉLYONNE		Delia.
CATHERINE II		Valatte.
COMTESSE PLATOW		Pauline Moreau.
UNE BOURGEOISE		Victorine.

Gentilshommes polonais, — Officiers russes, — Paysans et paysannes polonais, — Bourgeois, bourgeoises, — Enfants de chœur, etc.

PREMIÈRE PARTIE

LES MÈRES ENNEMIES

PREMIER TABLEAU

La cour d'honneur du château de Mikalina, très vaste, vieille, solennelle. — A droite, au premier plan, un très large et très haut escalier monte vers la terrasse du château, où l'on voit trois portes de bronze. Au delà de l'escalier une petite entrée basse, ogivale. Vers la gauche, une chapelle. — A gauche, au deuxième plan, la grande porte qui ouvre dans la cour seigneuriale. — Les murs crénelés de l'enceinte sont visibles, en hémicycle; des arbres au delà des créneaux; forêt au loin. — Il y a au premier plan à gauche, une lourde table de pierre, et un fauteuil de pierre; sur la table, un grand registre aux fermoirs de fer, un encrier massif. des cruches de métal et des hanaps; tout près de la porte d'entrée, un tonneau en perce. — La façade du château est tendue d'étoffes noires, où se détachent des croix noires et blanches. — C'est le matin, un matin gris. — Au lever du rideau, pendant que l'orgue de la chapelle fait entendre l'hymne religieux et guerrier de la Pologne, des paysans, des serviteurs qui n'ont pas pu trouver place dans la chapelle, sont agenouillés au fond. — A droite, se tient debout, les têtes couvertes, un groupe sordide, habillé de longues lévites noires et jaunes; ce sont les juifs du domaine qui n'ont pas pénétré dans le temple chrétien. — On entend quelquefois le bruit d'un galop de cheval ou celui d'un carrosse; et peu après, on voit des hôtes en retard entrer ans la

cour, par la grande porte ; ceux qui sont vêtus de l'habit seigneurial s'approchent de la table de pierre, signent leur nom sur le registre, vident un hanap que leur présente un serviteur, entrent dans la chapelle après s'être signés. L'orgue ne cesse pas de chanter.

SCÈNE PREMIÈRE

RHODZKO, TZORYL

Rhodzko sort de la chapelle. Il a trente ans, la face dure, les cheveux roux. Costume noir

RHODZKO

La cérémonie s'achève. Dès que les hôtes auront quitté le château, vous retirerez ces tentures.

UN SERVITEUR

Oui, monsieur l'Intendant.

RHODZKO

Ensuite, vous et tous les autres domestiques, hommes et femmes, vous vous assemblerez devant celle des portes du château qui domine la route de Pruzani. Vous ne tarderez pas à voir venir une voiture de voyage ; alors prosternez-vous, le front contre terre, en poussant des cris de bienvenue.

UN AUTRE SERVITEUR

Qui donc arrive, Monsieur ?

RHODZKO

Vous le saurez, quand celui qui arrivera vous aura permis de vous relever.

Tzoryl descend le grand escalier. Quatorze ans, joli, rose, avec des boucles blondes. Un costume éclatant de soie rouge et verte, où sont brodés des fleurs et des oiseaux. Il a sur l'épaule un pigeon familier.

TZROYL, à son oiseau

Prends exemple, Gris-d'argent, mon bien-aimé ! Si jamais, d'humble ramier que tu es, il t'arrive de devenir corbeau ou épervier des montagnes, ne manque pas de prendre des airs de hauteur envers les pigeons, tes anciens senblables, et même, à l'occasion, houspille-les bravement du bec et de la griffe.

RHODZKO

Tu parles, Tzoryl ?

TZORYL

Je réponds à mon oiseau, qui me contait une histoire. Interroge-le, il te la dira.

RHODZKO

Tu veux m'irriter, enfant ?

TZORYL

Oh ! le puis-je ? je suis si peu de chose ! Tout petit, des Kosaks du Dnieper m'ont rapporté d'une expédition lointaine, dans un berceau de jonc décoré de verroteries enfilées, puis il m'ont cédé, pour une chemise de soie amaranthe, à un gentilhomme lithuanien qui me donna au castellan de Mikalina en présent de nouvelle année parce-que j'avais la grâce mignonne d'un jouet et que volontiers on m'aurait mis sur quelque étagère entre un magot de la Chine et une figurine du Japon.

RHODZKO

Tu ris, prends garde.

TZORYL

Mais, si je suis indigne de ta colère, je ne la craindrais pas. J'ai appris la douceur avec les tourterelles et le courage avec les aigles.

RHODZKO

Tzoryl, l'office d'oiselier m'a toujours semblé inutile dans la maison d'un gentilhomme polonais.

TZORYL

Oui, les oiseaux t'inquiètent. Tu sais qu'ils sont curieux et bavards. Ce qu'ils disent, tu ne l'entends pas, parce qu'il faut, pour les comprendre, être innocent et doux comme eux-mêmes, mais tu crains que leur ramage ne babille à l'oreille des autres ? Tu as raison ; le soir, quand je me couche dans la volière, auprès des colombes ensommeillées qui roucoulent tout bas et des perruches qui gazouillent en rêve, une jeune corneille, en becquetant mes cheveux, me tient mille discours.

RHODZKO

Ah ! Et que dit-elle ?

TZORYL

Elle dit qu'un serviteur du comte André Boleski, naguère le plus humble des serfs et devenu le chef et le tyran des autres domestiques, ne semble pas satisfait encore de sa rare fortune, car elle rencontre parfois dans les plus sombres retraites de la forêt, seul, l'air obscur, et se parlant bas comme quelqu'un qui complote une entreprise de colère et de rébellion. Elle se défie de cet homme né violent et farouche, qui a rapporté de France, où il accompagna

jadis le père de notre maître, des rêves et des ruses ; qui courbe trop le front devant les seigneurs, comme s'il raillait les droits de leur seigneurie, qui s'agenouille en ricanant dans les chapelles comme s'il méprisait le prêtre et défiait Dieu ! Elle raconte qu'il s'introduit souvent dans les huttes paysannes et qu'il donne là d'étranges conseils, qu'elle l'a surpris, lisant en secret puis déchirant des lettres apportées par des messagers inconnus qui repartaient aussitôt ; et ce matin même, elle l'a vu, dit-elle, sourire méchamment, — tiens, comme tu souris, — pendant que madame Elisabeth Boleska, accoudée à sa fenêtre, interrogeait au loin la route déserte par où le maître ne revient pas.

RHODZKO

Je te chasserai, Tzoryl, et je ferai briser ta volière.

TZORYL

Non. Le jeune seigneur aime trop mes oiseaux. Ce sont ses petits compagnons. Ils le suivent quand il court, ils se posent sur ses bras quand il s'arrête, comme sur les branches d'un jeune arbrisseau. L'autre jour, on ne savait où il était, dans le verger, dans le bois peut-être, très-loin ; j'ai dit à Gris-d'argent : « Va le chercher », et c'est l'oiseau qui a retrouvé l'enfant. Ma volière brisée, M. Etienne serait triste, et un chagrin de son fils est la seule chose que la comtesse ne pardonnerait à personne. D'ailleurs, chasse mes oiseaux si tu l'oses ! je les suivrai. La forêt, c'est une volière plus grande. Je me ferai un nid dans les arbres, comme les palombes, ou je dormirai avec les rouges-gorges dans quelque creux de rocher. Votre pain de froment, je n'en aurai pas besoin, tant que les sorbiers auront des

sorbes rouges; le pinson m'apprendra à me contenter de graines, le rossignol à me nourrir de fourmis volantes. Et je ne regretterai même pas la chapelle ni le père Dominique. Car j'ai ma manière de prier. A peine éveillé, je dis un pater à mon allouette préférée, elle s'envole, elle monte tout droit vers la lumière, avec de petits cris, comme une fusée qui chante, elle plane, elle se perd dans le bleu sacré du ciel, du côté où est le bon Dieu, et quand elle redescend, mon message rempli, elle m'apporte un peu de pardon et d'espérance dans la clarté de son joli chant. Allons, c'est dit, tu me renvoies et nous n'avons plus qu'à instruire madame Élisabeth Boleska...

RHODZKO

La voici, Tzoryl! Plus un mot. (En effet il se produit un bruit dans la chapelle, comme de gens qui se lèvent à la fin d'une cérémonie. L'orgue invisible chante un hymne sévère. Les serviteurs restés dehors se rangent et font la haie. Des gentilshommes commencent à sortir de la chapelle. Rhodzko continue d'un ton doux pendant que le cortège entre dans la cour.) Et rassure-toi, enfant. Je ne te chasserai pas. Si tu es bavard comme tes chardonnerets, tu es joli comme eux. Je te ferai venir d'Espagne ou des Grandes Iles des colibris et des cardinaux pour embellir ta volière! car tu me juges mal, et ta corneille ne sait ce qu'elle dit. Tiens, devine à quoi je songeais, ce matin précisément, en regardant la comtesse? à une bonne nouvelle dont je suis le messager.

TZORYL, à son oiseau

Que dis-tu de cela, Gris-d'argent?

RHODZKO

Eh! bien?

TZORYL

Gris-d'argent croit que tu me trompes. Ce n'est pas le Corbeau qui rapporta la branche d'olivier.

SCÈNE II

Les Mêmes, ÉLISABETH BOLESKA, le Jeune ÉTIENNE BOLESKI, (six ans) M. LE STAROSTE, M. LE PANETIER, M. L'ÉCHANSON, M. LE PORTE-ÉTENDARD et d'autres Gentilshommes, des Paysans, un Rabbin, des Juifs, Le Père DOMINIQUE et des enfants de chœur, qui restent debout à la porte de la chapelle. Tous les personnages font d'abord la haie. Élisabeth Boleska, tenant son fils par la main, traverse la cour et monte le grand escalier. La foule la suit et s'échelonne sur les marches. La comtesse, dès qu'elle est sur la terrasse, se retourne, et lève les bras. Elle a trente ans. Elle est en deuil. Elle domine toute l'assemblée.

ÉLISABETH, sur le seuil

Messieurs mes frères, amis et serviteurs, au nom du comte André Boleski, mon mari, qui est absent, et du comte Étienne Boleski, mon fils, qui est petit, je vous remercie d'avoir choisi la chapelle de leur château pour y célébrer l'illustre jour de détresse où les meilleurs de nos frères, après avoir combattu depuis l'aurore, tombèrent au soleil couchant, avec la fortune de la Pologne. Hélas! c'est un temps lugubre que le temps où nous sommes. La dernière défaite de Pulawski a livré la république aux fringales cupides de la tzarine, de l'empereur et du roi. Trois hyènes maudites ont démembré la sanglante suppliciée; et la volonté du lâche Stanislas-Auguste, d'autant plus lourde

qu'elle est elle-même opprimée, règne sur la Pologne et sous la Russie comme un portefaix surchargé piétinerait un reste de cadavre. Cependant, si notre seigneur était parmi nous, vous ne partiriez pas sans avoir pris place à notre table hospitalière, ni sans avoir bu longuement à notre vieille gloire éteinte avec les aïeux, — que les fils rallumeront! Mais l'épouse solitaire doit vous dire adieu sur le seuil de la maison que vous avez honorée.

M. LE STAROSTE

Vous avez bien parlé, madame Élisabeth Boleska. Pourtant nous ne vous quitterons pas sans que vous ayez entendu notre plainte.

ÉLISABETH

Votre plainte?

M. LE STAROSTE

Oui.

Elle descend l'escalier. Tous ont reculé lentement vers la table de pierre.

M. LE STAROSTE, *désignant un homme à sa gauche*

Celui-ci est un serf. Il représente en ce lieu les trois mille laboureurs de vos champs et les huit cent bûcherons de vos forêts.

ÉLISABETH

Je salue mes paysans.

M. LE STAROSTE, *désignant un homme à sa droite*

Celui-là est un juif, un rabbin; il a été envoyé ici par les juifs nombreux qui trafiquent dans vos bourgs et dans vos villages.

ÉLISABETH

Je recommande au pardon du Seigneur les juifs de mon domaine.

M. LE STAROSTE

Moi, je vous parle au nom de tous les gentilhommes de ce district. Vous me connaissez. Je ne le cède en noblesse ni en opulence à aucun magnat de la Couronne ou de Lithuanie. Cependant j'ai promis d'être, le jour où la Pologne qui a été libre voudra le redevenir, l'allié de votre mari et le serviteur de sa fortune. Pourquoi l'ai-je promis? Sachez-le. La délivrance de notre terre ne sera pas l'œuvre d'un jour; la tâche en doit être confiée à des familles en qui elle se continuera de mâle en mâle, ainsi que se transmet l'héritage. Or, le ciel qui vous a envoyé un fils ne m'a donné qu'une fille. Je me suis donc soumis à un père plus heureux.

ÉLISABETH

Nous savons cela, M. le Staroste; nous savons en outre qu'Hélyonne, votre fille, grandit pour être la femme de notre fils Étienne. Que Notre-Dame les aime !

M. LE STAROSTE

Qu'ils l'implorent, et qu'elle les exauce! — Voilà donc qui nous sommes, moi, ce paysan et ce juif. Voici maintenant ce que nous avons à vous dire. (Un silence.) A ceux-ci qui sont les serviteurs-nés de votre mari, à nous gentilshommes, qui sommes ses courtisans et ses amis, le même soupçon est venu : nous pensons que notre seigneur le comte André Boleski, fils des Woïevodes de Grodno, castellan de Pruzani

par son père, et castellan de Mikalina par le vôtre, est un traître.

ÉLISABETH

Maudit soit celui en qui un tel souci est né ! Malheur à celui qui a prononcé cette parole ! J'atteste la Vierge mère, sainte reine de Pologne...

M. LE STAROSTE

Nous approuvons votre colère, madame Élisabeth, et n'en sommes pas offensés. Mais calmez-vous et répondez. Pourquoi le comte Boleski, il y a six ans, n'a-t-il pas signé l'acte de la confédération de Bar ?

ÉLISABETH

Il a été abusé par les feintes promesses du roi Stanislas.

M. LE STAROSTE

Pourquoi n'a-t-il pas fait campagne avec les nôtres ?

ÉLISABETH

Il était à Varsovie, prisonnier.

M. LE STAROSTE

Pourquoi, redevenu libre après notre défaite, n'a-t-il assisté à aucune des diétines tenues dans ce district?

ÉLISABETH

La rébellion de ce district n'eut abouti qu'à la défaite. Nous ne pouvons rien sans l'aide de toute la République.

M. LE STAROSTE

Pourquoi n'a-t-il pas noué des alliances avec les nobles des autres palatinats?

ÉLISABETH

Il a dû le faire.

M. LE STAROSTE

Il a quitté la Grande-Pologne et n'est pas venu en Lithuanie.

ÉLISABETH

Eh ! bien, par lettres !

M. LE STAROSTE

Il n'a pas écrit.

ÉLISABETH

Qui vous l'a dit?

M. LE STAROSTE

Ceux-là même auxquels il aurait dû écrire.

ÉLISABETH

C'est qu'il ne croit pas l'heure venue d'un soulèvement général.

M. LE STAROSTE

En l'attendant, il pourrait vivre parmi nous. Depuis quand un seigneur de Mikalina ne chasse-t-il plus avec ses amis le héron des marécages ou les loups-cerviers et les ours de la Bruyère-Noire, et n'aime-t-il plus à boire jusqu'au matin dans les grands festins fraternels?

ÉLISABETH

Il a vécu à l'étranger, pour le service de notre cause. En France d'abord.

M. LE STAROSTE

Pendant six mois.

ÉLISABETH

En Angleterre.

M. LE STAROSTE

Quelques semaines.

ÉLISABETH

En Autriche. Et maintenant...

M, LE STAROSTE

Maintenant il est en Russie, et vous le savez bien, vous qu'il abandonne et oublie, en même temps que son pays!

ÉLISABETH

Par la vraie mère du Rédempteur, je crois que vous osez me plaindre! Insulter à ce point, sur le seuil de sa propre maison, vous, celui dont vous avez toujours mangé le pain, vous, celui dont vous avez cent fois béni l'hospitalité! Mais rappelez-vous donc, ingrats, quel homme c'est que le comte Boleski. Lequel d'entre vous, paysans, lui a demandé un allègement de redevance, qu'il n'ait pas accordé? Pour lequel d'entre vous, gentilshommes, a-t-il refusé de toucher à son épargne? En lui seul revivait la largesse des antiques palatins et vous reconnaîtrez en lui leur courage quand se lèvera l'aurore de la nouvelle guerre.

M. LE STAROSTE

S'il n'a pas changé, qu'il revienne.

ÉLISABETH

Il reviendra.

M. LE STAROSTE

Quand ?

ÉLISABETH

Dans un mois.

M. LE STAROSTE

Vous en êtes sûre ?

ÉLISABETH

Je le dis.

M. LE STAROSTE

Sur la tête de votre fils, vous êtes prête à le jurre ?

ÉLISABETH

Sur la tête de mon fils Étienne Boleski je le jure ! Et que cet enfant meure si avant un mois il n'a pas embrassé son père.

M. LE STAROSTE

Ceci nous suffit, madame ; l'absence de votre mari était la cause majeure de nos soupçons ; qu'il reparaisse ! vous nous verrez, pleins de respect pour le maître revenu, rougir de nos doutes et en implorer le pardon.

ÉLISABETH

Ce jour là, messieurs mes frères, j'intercéderai pour vous.

(Élisabeth, avec ces paroles, les congédie d'un grand geste. Tous sortent à reculons, l'air repentant, par la grande porte. Élisabeth garde longtemps sa fière attitude. Dès qu'elle est seule, elle défaille court à son fils, le prend dans ses bras, s'agenouille parle avec des sanglots.)

SCÈNE III

ÉLISABETH, ÉTIENNE, puis PLUSIEURS SERVITEURS sur la terrasse, puis RHODZKO, puis ÉTIENNE

ÉLISABETH

Oh! ne meurs pas, ne meurs pas, mon Étienne! Tu ne mourras pas, dis-le moi? Elle comprendra, la très chère Vierge, qu'il m'a fallu mentir pour maintenir l'honneur de ma maison, et, comme elle est mère aussi, elle ne me prendra pas mon enfant. Bienheureux Anges! si tu allais mourir!

ÉTIENNE

Mère, vous me serrez trop fort.

ÉLISABETH

Je t'ai fait du mal? réponds, est-ce que tu souffres? Tu n'es pas malade au moins?

ÉTIENNE

Non, mère. Mais vous, pourquoi pleurez-vous? Si vous êtes malade, je le serai aussi, et je ne veux pas que vous ayez du chagrin.

ÉLISABETH

Non. Je n'ai pas de chagrin. Tu vois, je ris, embrasse-moi, va jouer. (L'enfant s'éloigne.) Oh! c'est du démon que m'est venue cette pensée! Mauvaise mère, ne pouvais-tu jurer par ta vie? Cela aurait suffi. Ils t'auraient crue. Et toi, que tu vives ou non, cela importe peu, — puisqu'il ne reviendra

pas. Cinq années, si longues! Quelques lettres d'abord. Puis aucune nouvelle. L'abandon, la solitude. Oh! l'ingrat, tant aimé!

Des serviteurs sont entrés sur la terrasse, portant des échelles, et commencent à retirer les tentures de deuil.

Que faites-vous là? Qui vous a commandé de retirer ces tentures?

UN DES SERVITEURS

M. l'intendant, Excellence.

ÉLISABETH

Rhodzko?

LE SERVITEUR

M. Rhodzko, oui.

RHODZKO

Mon zèle pour le service de votre Excellence est la seule cause de ma faute; je n'ai fait que prévenir des ordres probables. Ces murs tendus de noir auraient paru d'un fâcheux augure à Monsieur le Comte le jour où il rentre dans sa demeure.

ÉLISABETH, retenant un cri

Le comte revient!

RHODZKO

Vous l'ignoriez, madame?

ÉLISABETH, maîtresse d'elle-même

Quelle idée avez-vous, Rhodzko? J'attendais votre maître. N'étiez-vous pas là, il y a un instant, quand j'ai promis son retour à nos hôtes? Mais je croyais bon que le comte tout

d'abord nous retrouvât fidèles à nos vieilles coutumes. Vous avez mieux pensé peut-être. Continuez. (A l'écart, très troublée.) Sans m'avoir prévenue ? Il a écrit à cet homme, et ne m'a pas écrit ? Oh ! la lettre se sera égarée. Qu'importe, d'ailleurs, il revient! Pourquoi donc ne suis-je pas heureuse, tout-à-fait ? Mais si, je le suis. Ce que je prends pour de l'inquiétude, c'est de la surprise. Et puis, c'est que mon fils n'est pas là. Étienne ! Étienne !

ÉTIENNE

Mère !

ÉLISABETH

Ah! tu lui ressembles, je t'adore! Écoute, tu ne sais pas ? tu vas voir ton père. Ah! c'est Notre Dame qui m'a inspiré mon serment tout-à-l'heure. Tu vas voir le castellan de Mikalina, ton père ! c'est un fier gentilhomme, un magnat. Mais ce n'est pas un vieillard comme M. le Staroste. Il est jeune, il est beau, ah ! il est charmant. Fais bien attention à ce que je vais t'apprendre. Dès qu'on aura baissé le pont, dès que les trompettes auront sonné comme pour la bienvenue d'un prince, toi, entre la double haie des serviteurs, tu marcheras le premier, avant moi ! car enfin tu es le petit seigneur de tout ce grand domaine; et d'abord tu baiseras la main du maître, puis, en courbant les genoux, et les yeux baissés, tu lui diras... . Retiens bien ce qu'i faudra dire.

ÉTIENNE

Oui, mère.

ÉLISABETH

Tu lui diras : « M. le Castellan... »

ÉTIENNE

M. le Castellan.....

ÉLISABETH

« C'est une faible voix qui salue votre bon retour... »

ÉTIENNE

C'est une faible voix...

ÉLISABETH

« Qui salue... »

ÉTIENNE

Qui salue...

ÉLISABETH

Ah ! tiens, non, je suis folle, tu lui diras : « Mon père » et tu lui grimperas aux jambes pour te pendre à son cou ! Mais oui, c'est vrai, je suis folle, folle de garder ces habits de deuil. Je ne suis plus une veuve à présent. C'est une robe de noces qui me sied aujourd'hui. Viens, mon Étienne, nous nous habillerons, je veux me faire belle, je veux te faire beau, pour qu'il soit fier de l'épouse que je lui ai gardée et du fils qu'il m'a donné !

Elle monte vivement les marches de l'escalier. Au moment d'entrer dans le château son fils entre les bras, elle s'arrête brusqueemnt.

RHOI ZKO

Qu'avez-vous, madame?

ÉLISABETH

Rien. Cette croix blanche et noire, je ne m'attendais plus à la voir. Mais retirez-les donc, tous ces présages funestes, puisque je vais être heureuse !

SCÈNE IV

RHODZKO

Heureuse! Oui. Être à jamais délivrée d'un lâche ne sera-ce pas un bonheur en effet pour cette douce et grande femme? Cet homme qui va venir, ce comte André Boleski, qui est mon maître, je le connais. Depuis dix ans, je l'épie, ici, à Varsovie, à Pétersbourg, partout: une âme faible, incapable tout autant d'un forfait hardi que d'un sublime exploit, inégale à toute grandeur. Plus loin que le regard ne s'étend du sommet de la tour, la terre et les hommes lui appartiennent; s'il voulait, lui, magnat de Lithuanie, s'il osait vouloir quelque fière entreprise de délivrance, ses paysans lui feraient assez de soldats, et il trouverait vingt champs de bataille sans sortir de son domaine. Vainqueur, quel triomphe! Et il vaincrait! car il a cette sainte épouse qui lui assure par ses prières la partialité de la Providence! Vaincu même, quel gloire! Mais non, détourné de la patrie par une ambition mesquine, éloigné du foyer par une enfant frivole et perverse, il abandonnera tout, la victoire possible, la gloire certaine, et jusqu'à son admirable femme, pour les faveurs d'une cour étrangère partagées avec cent autres et pour la beauté d'une coquette avide. L'imbécile! Eh! bien, que sa volonté soit faite, puisqu'elle s'accorde avec la mienne. La maison, qu'il la renie, la patrie, qu'il la désavoue; que ses terres ne soient plus à lui, que ses paysans ne soient plus à lui, que ses gentilshommes eux-mêmes ne le reconnaissent plus pour le chef. Alors,

il faudra bien qu'ils en acceptent un autre. Oui, un autre, dont la puissance ignorée, longtemps accrue dans l'ombre, surgira devant eux, tout-à-coup. Et plus tard, personne ne se souviendra des bassesses anciennes, qui furent nécessaires,non, personne, pas même celle qui en aura souffert un jour, pas même Dieu! qui sera glorifié par ma victoire, quand je me dresserai dans mon orgueil, libérateur d'un peuple et plus grand qu'un roi!

Il lève glorieusement la tête. André Boleski vient d'entrer et met la main sur l'épaule de Rhodzko qui, brusquement, s'incline dans une humilité obséquieuse

SCÈNE V

RHODZKO, ANDRÉ BOLESKI

André Boleski a trente ans. Un peu pâle. Vêtu non à la polonaise, mais à la mode de France, sans excès de frivolité cependant. Il est entré furtivement par la petite porte à droite. Pendant toute cette scène, le comte à l'air ému, presque craintif. On dirait qu'il ose à peine regarder autour de lui.

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko!

RHODZKO, à genoux

Mon maître! Ah! cher seigneur! mais quoi, sans escorte! j'avais recommandé...

ANDRÉ BOLESKI

Bien, bien. Je suis entré par la poterne. Ma voiture a suivi le chemin de traverse, entre les marécages. Reste. Je ne tiens pas à être salué. Ne donne pas l'éveil.

RHODZKO

Son excellence parait un peu troublée, inquiète?

ANDRÉ BOLESKI

L'énervement d'un voyage long et pénible, rien de plus.

RHODZKO

Voici du vin, Monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Oui, donne, j'ai soif. (Il s'assied pendant que Rhodzko lui verse à boire.) Rien n'a changé ici. Ces vieilles murailles se dressent toujours fièrement, comme si elles ne devaient jamais tomber.

RHODZKO

En effet, monseigneur, rien n'a changé, ici.

ANDRÉ BOLESKI

La comtesse été prévenue de mon retour?

(Rhodzko s'incline)

ANDRÉ BOLESKI

Elle a été surprise?

RHODZKO

Joyeuse.

ANDRÉ BOLESKI

Ah! — Ainsi elle n'a aucun soupçon?

RHODZKO

Votre excellence, en daignant me communiquer ses projets, ne m'avait pas permis de les révéler.

ANDRÉ BOLESKI

Tu es discret et fidèle. Dis à la comtesse que je l'attends.

RHODZKO

Son Excellence ne préfère pas...

ANDRÉ BOLESKI

Entrer dans le château ? Non, non, fais vite.

RHODZKO, *après un pas vers l'escalier*

Excellence, voici madame la comtesse.

ANDRÉ BOLESKI

Déjà ! Laisse-nous.

(*Élisabeth paraît sur la terrasse. Elle a mis des habits de fête.*)

SCÈNE VI

ÉLISABETH, ANDRÉ BOLESKI

ÉLISABETH

André ! Ah ! mon André! Laisse-moi, la tête sur ton épaule, les bras autour de ton cou, m'assurer de ta présence, me convaincre de mon bonheur. C'est toi, toi! Oh ! c'est bien lui ! Étienne va venir, on l'habille. Tu verras comme il est beau. J'ai bien pleuré, cruel ! mais je t'adore pour ces larmes mêmes, dont le souvenir centuple ma joie. Que disaient-ils donc, tes gentilshommes et tes paysans, et ces juifs aussi, que tu ne reviendrais pas? Mon espoir tenace affirmait ton retour. J'ai ordonné qu'on les rappelât. Ils

vont venir te saluer, cher seigneur qui apportes le bonheur à ton foyer et la liberté à ta patrie.

ANDRÉ BOLESKI

J'apporte la liberté, en effet. Non pas à la Pologne, qui s'agite en vain dans ses rêves, mais à vous, Élisabeth.

ÉLISABETH

A moi? Quelle est cette parole? André, tu ne me regardes pas? Oh! André, que veux-tu dire?

ANDRÉ BOLESKI

Asseyez-vous. Écoutez-moi. Oui, là, asseyez-vous. Depuis cinq ans, vous êtes seule, et vous souffrez dans cette solitude. Une telle vie, enfin, doit vous sembler lourde. Les tristesses que je ne puis effacer de votre passé, je veux du moins les épargner à votre avenir. Jeune, belle, vous pourriez rencontrer le bonheur encore, si vous n'étiez attachée à celui qui vous abandonne. Eh! bien, je vous délie. Je suis venu vous offrir et vous conseiller...

ÉLISABETH

Quoi donc?

ANDRÉ BOLESKI

Un divorce.

ÉLISABETH

Qui m'a calomniée? qui a menti? Oh! je comprends. Quelqu'un t'a dit qu'en ton absence j'ai gaspillé l'épargne de ta maison, laissé tes champs en friche, ou vendu à vil prix tes serfs et tes villages, pour payer des parures et des fêtes! On t'a conté peut-être que je n'ai pas su enseigner à ton fils la dévotion à Notre Dame ni le respect du nom de

son père? Ou bien l'on t'a fait croire que, toi parti, un étranger a dormi dans le lit sacré où tu m'a faite épouse? Car un gentilhomme ne peut répudier sa femme que si elle est adultère, mauvaise mère, ou voleuse.

ANDRÉ BOLESKI

Elisabeth! Je sais que, seul, je suis coupable.

ÉLISABETH, les bras ouverts

Que Dieu soit donc loué, car voici ton pardon!

ANDRÉ BOLESKI, troublé

Vous pouriez oublier mes fautes?

ÉLISABETH

Tu les rachèteras.

ANDRÉ BOLESKI

Je n'en ai pas le pouvoir, ni la volonté.

ÉLISABETH

Ni la volonté! Ce divorce, c'est donc pour toi, pour toi seul que tu le désires? Ta pitié n'était qu'un prétexte! Tu ne veux plus de moi? Ah! ma tête se perd! Mais, André, rappelle-toi. Tu m'a aimée, jeune fille, dans la maison de mon père, tu me disais des paroles qui m'enivraient, que j'étais belle, que tu m'aimerais toujours. Mariés enfin, comme nous avons été heureux. Oh! les belles courses dans la chère forêt de notre domaine. Puis, le soir, tu t'accoudais à la table, près du foyer, sous la lampe, méditant des combats et des gloires; moi, tout près de toi, je filais, silencieuse. Et quand je levais mes yeux, j'admirais dans

les tiens la fierté de ta pensée. Non, non, tu n'as pas oublié tant de paisibles joies et de belles espérances. Et le fils que tu m'as donné, ton fils qui sera là tout à l'heure, qui te parlera, qui te sourira, est-ce que tu ne songes pas à lui ? Ah ! cher père de notre enfant ! je te défie bien de me quitter quand tu l'auras embrassé.

ANDRÉ BOLESKI

Je ne veux pas le voir ! (A part). Je crois, qu'en effet je n'oserais plus, après.

ÉLISABETH

Tu ne veux pas le voir ? Mais, pendant ces cinq années, quel homme es-tu donc devenu ? Tu n'avais pas le cœur mauvais ; tu étais seulement trop facile aux conseils. Je devine, quelqu'un te dirige, te pousse. Tu aimes une autre femme, peut-être ? une étrangère ! une russe ! que tu veux épouser ? Mais dites-moi donc que ce n'est pas vrai !

ANDRÉ BOLESKI

Pardon.

ÉLISABETH

Oh !

Rhodzko passe au fond. Il observe le comte et s'éloigne après un geste de colère et de dédain.

ANDRÉ BOLESKI

Il le faut, cependant. (Il hésite, il va vivement vers la table, se verse un plein verre de vin et l'avale d'un trait.) Élisabeth, ne prolongeons pas ce supplice. Vous comprenez maintenant qu'une séparation légale est nécessaire ? Elle importe à mon bon-

heur et à votre repos. Si vous le voulez, elle existe dès à présent. J'ai formé une demande en divorce ; il fallait la fonder sans rien alléguer qui put entacher votre honneur ; une différence de religion était un prétexte suffisant : j'ai abjuré la foi catholique. Il fallait aussi vous épargner les amertumes d'un procès ; j'ai fait établir par une enquête habilement déroutée votre départ pour une destination inconnue. Je suis puissant, l'arrêt a été prononcé. Sans doute, rendu à votre insu, il est nul. Réclamez, paraissez seulement, nous sommes liés pour toujours, mais déclarez en quelques lignes que vous renoncez à votre droit d'appel, ou, plus simplement, signez la formule d'acquiescement que j'ai fait rédiger au bas de cet acte, expédiez l'arrêt approuvé au consistoire de Grodno ou de Troki, — Troki est plus voisin — et le jugement devient définitif, et nous sommes libres, madame. Naturellement l'arrêt vous assure la possession de la castellanie de Mikalina et des villages qui en dépendent, héritage de votre père, et votre fils n'appartient qu'à vous seule. Signez, Élisabeth.

ÉLISABETH

Non.

ANDRÉ BOLESKI

Vous refusez ?

ÉLISABETH

Je refuse.

ANDRÉ BOLESKI

Vous ferez révoquer l'arrêt.

ÉLISABETH

Oui.

ANDRÉ BOLESKI

Quoi ! malgré l'aveu que je viens de vous faire, votre attachement fidèle...

ÉLISABETH

Comte André Boleski, vous vous en faites accroire ! Je ne vous aime plus.

ANDRÉ BOLESKI

En ce cas, pourquoi ne pas signer ?

ÉLISABETH

Le divorce est un crime.

ANDRÉ BOLESKI

Nos lois le permettent.

ÉLISABETH

Ma foi le défend. Qu'y gagnerais-je d'ailleurs ? Me jugez-vous femme à prendre un autre époux ? Je suis de celles qui meurent dans le lit où elles se données.

ANDRÉ BOLESKI

Vous êtes de celles aussi qui ne doivent pas endurer un outrage. Songez qu'après le divorce, mon amour pour une autre ne vous serait plus une offense.

ÉLISABETH

J'aime mieux être votre victime que votre complice.

ANDRÉ BOLESKI

Ainsi, votre orgueil s'accomodera...

ÉLISABETH

Mon orgueil le cédera à mon devoir, contracté devant Dieu ! Vous, vous retournerez à Varsovie, ou à Pétersbourg, hélas! Vous serez le citoyen déloyal à sa patrie, le mari déserteur du foyer, le père renégat de son fils. Eh ! bien, moi du moins, épouse obstinée, je maintiendrai autant qu'il sera en moi, la fidélité à la république, à la maison, à la race ; et je sauverai de vous-même tout ce que vous ne pourrez pas en emporter d'ici.

ANDRÉ BOLESKI

Prenez garde! je trouverai des forces dans la colère pour vous contraindre à m'obéir.

ÉLISABETH

Elles se rompront contre ma volonté.

ANDRÉ BOLESKI

Peut-être! Vous êtes impérieuse et jalouse de vos prérogatives dans cette maison où vous avez commandé. Il est des humiliations que votre fierté ne supporterait pas.

ÉLISABETH

Menaces.

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko !

RHODZKO, *sur la terrasse*

Excellence ?

ANDRÉ BOLESKI

La comtesse a ordonné de rappeler les gentilshommes et les paysans qui sont venus ce matin à Mikalina ? Qu'on ne

tienne aucun compte de ces ordres. (*Élisabeth fait un mouvement. Le comte l'observe. Elle se maintient.*) Désormais, vous n'obéirez à la comtesse que lorsque je l'aurai commandé.

ÉLISABETH

Oh! Monsieur!

RHODZKO

Que dois-je faire, madame?

ÉLISABETH

Qui vous parle? Obéissez à votre maître. (*Rhodzko s'éloigne.*) Est-ce tout, monsieur? Je me retirerai si vous n'avez pas en ce moment quelqu'autre outrage à me faire.

ANDRÉ BOLESKI, *vaincu, plein de honte*

Allez, madame. Oui, allez.

ÉLISABETH, *sur la terrasse*

Je vous jure, comte André Boleski, que j'ai pitié de vous.

(*Elle entre dans le château.*)

SCÈNE VII

ANDRÉ BOLESKI

Il reste la tête basse, sous le souvenir du méprisant adieu.

ANDRÉ BOLESKI

Oh! je suis un misérable. Ce que je viens de faire, un serf ne l'eut pas fait. J'ai honte! (*Il s'assied, accablé. Il se relève aussitôt.*) Partons. Il me semble que si je revoyais Élisabeth je mourrais. Puis tout, ici, les murs, les arbres, a l'air de me mépriser et de me faire des reproches. Ah! Sonya, Sonya, que

suis-je donc devenu par vous et pour vous! (Il s'éloigne. Il s'arrête en regardant au loin, il parle très mélancoliquement.) Jadis, enfant ravi, j'ai joué dans ces bois; plus tard, j'y ai rêvé, jeune homme plein de foi et de pures espérances, écoutant les bûcherons émondeurs des vieux chênes, qui rhytment de coups de hache dans le silence quelque mazurka monotone. C'est par cette porte que je suis entré, triomphant, le soir des belles noces, tandis que les serviteurs, sur le seuil, agitaient des bannières ou semaient des verdures, et que la cloche de la chapelle chantait la bienvenue aux époux, hélas! et maintenant... Allons! (Il va sortir. Une cloche sonne, il tressaille.) Oh! il m'a semblé que ce bruit me tintait dans le cœur. Va, tu sonnes en vain, petite cloche d'autrefois, tu n'évoqueras pas les anciens jours, ni les vieilles prières!

Il monte à pas lents vers la porte. Étienne, doucement, a descendu le grand escalier et se trouve derrière André Boleski. Il s'approche encore, et, en riant il tire le comte par le pan de l'habit.

SCÈNE VIII

ANDRÉ BOLESKI, ÉTIENNE

ANDRÉ BOLESKI

Qu'est-ce? — Un enfant!

ÉTIENNE

Dites, monseigneur, est-ce vous qui êtes mon père?

ANDRÉ BOLESKI

Mon fils! (Il le considère fixement, en reculant, puis il se précipite et l'embrasse.) Mon fils! mon fils!

ÉTIENNE

Ah ! bien, puisque vous êtes mon père, il faut que je vous dise ce que ma mère m'a appris. (Étienne s'éloigne un peu et s'agenouille, pendant que le comte profondément ému le regarde sans cesse. Étienne continue comme un enfant qui récite.) « Monsieur le castellan, c'est une une faible voix... une faible voix... qui salue votre bon.. votre... » Là, je ne me souviens plus. (Il se lève.) Mais ne me grondez pas. Si voulez savoir la fin, ma mère vous la dira. Elle est là, dans la salle. Allons, venez avec moi. (Il lui fait signe.) Venez plus vite. (L'enfant marche à reculons vers l'escalier. Le comte le suit, extasié. Ils montent. Un instant, André Boleski hésite. Étienne le prend par la main.) Mais venez donc, mon père ! (Il l'entraîne. Ils disparaissent dans le château.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle d'honneur dans le château de Mikalina. Boiseries anciennes et lourdes. — Au fond, trois porches, celui du milieu plus grand, ouvrant sur la terrasse de la cour seigneuriale. — A gauche, au premier plan, une large porte que surmontent des armoiries. — A droite, faisant face à la porte, une vaste cheminée où s'encadre le portrait du duc Jagiel en armes. — Au deuxième plan, une haute et étroite fenêtre. — Une chaire devant la cheminée. — Partout, des faisceaux d'armes, des têtes de bêtes fauves, des blasons peints ; des banderolles, où l'on voit l'Aigle Blanche, remuent entre les poutres du plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, ANDRÉ BOLESKI, ÉTIENNE, puis RHODZKO

La grande porte du fond s'est ouverte lentement. Paraissent Élisabeth et André Boleski, elle penchée vers lui, entre une double haie de serviteurs sur la terrasse ; Étienne marche à côté de son père, tenant dans ses bras des fleurs fraîchement cueillies. Tous trois s'avancent lentement. Les serviteurs s'éloignent. La porte se referme. Élisabeth, au bras de son mari, traverse à petit pas la salle dans la direction de la porte de gauche.

ÉLISABETH

Ne parlons plus de cela, André ! l'épouse ne juge pas l'époux; elle garde la mémoire du bien qu'il a fait, ne se souvient pas du mal qu'il a voulu faire. (Regardant vers la fenêtre de droite.) Voyez comme il est beau, notre domaine ! (Se tournant

vers son fils qui joue avec les fleurs.) Et comme on y cueille des fleurs charmantes. Mais il sera plus beau encore, quand il sera libre! (Plus bas.) Bientôt, n'est-ce pas? puisque, dans une heure, tes gentilshommes et tes paysans viendront fêter ton retour, et que tu iras avec eux, toi leur chef, dans la forêt, former le complot de délivrance!

ANDRÉ BOLESKI

Oui... oui.

ÉLISABETH

Viens donc, Étienne! et donne-nous un peu de tes fleurs.

Ils sortent tous les trois par la porte de gauche. Pendant que l'enfant, qui marche le premier, partage entre son père et sa mère les fleurs qu'il a cueillies, Rhodzko apparaît au fond.

RHODZKO

Tout mon rêve s'écroule! Le comte André Boleski, pardonne, est rentré dans sa demeure. Le foyer l'a reconquis, la patrie va le reprendre. (Vers la fenêtre.) Et rien, toujours rien. Ah! Sophia Ivanowna ne m'aura pas cru ou bien ma lettre ne lui a pas été remise. Oh! je servirai donc toujours!

SCÈNE II

RHODZKO, UN SERVITEUR

LE SERVITEUR

M. l'intendant!

RHODZKO

Qu'est-ce?

LE SERVITEUR

Un carrosse de voyage s'est arrêté devant la porte du château. Une voyageuse demande l'hospitalité.

RHODZKO

Une voyageuse ?

LE SERVITEUR

Voyez.

RHODZKO, près de la porte, avec un cri de joie

Elle ! enfin ! (Au serviteur.) Préviens le comte, sur l'heure ! (Se ravisant,) Ou plutôt, préviens-le, mais sans te hâter. Va.

Le serviteur sort à gauche. Paraît Sophia Ivanowna. Elle entre vivement. la porte se referme.

SCÈNE III

RHODZKO, SOPHIA, IVANOWNA

Sonya est toute jeune, blanche et rose, folle, ses cheveux clairs bouffant sous un feutre où tremble une plume rouge. Sous une pelisse de fourrure, elle porte une robe étroite de peluche rouge toute galonnée d'or.

SONYA, regardant autour d'elle avec un petit rire

Oh ! la sombre demeure ! (A Rhodzko.) Je veux parler au Castellan.

Elle va vers la cheminée.

RHODZKO

Vous lui parlerez, Sophia Ivanowna.

SONYA

Ton nom ?

RHODZKO

Je suis Rhodzko.

SONYA

C'est vous qui m'avez écrit ?

RHODZKO

Que, si vous ne vous hâtiez pas d'accourir, le comte Boleski vous échappait à jamais.

SONYA

Qui êtes-vous ?

RHODZKO

Le serviteur du comte, et le vôtre, madame.

SONYA

Eh bien, tu es hardi ! Où as tu pris l'audace de t'adresser à moi, à l'insu de ton maître?

RHODZKO

Je savais que vous n'étiez pas femme a repousser un complice tel que moi.

SONYA

Un complice ? Tu es fou, je pense.

RHODZKO

Disons : « un allié. »

SONYA

C'est pis encore. N'es-tu pas un serf?

RHODZKO

Pourtant, l'alliance est acceptée, puisque, moi vous ayant écrit, vous êtes venue.

SONYA, à part

Que veut cet homme? il m'inquiète. (A Rhodzko.) Ainsi, tu prétends me connaître?

RHODZKO

Oui.

SONYA

Tu m'as donc espionnée?

RHODZKO

Oui.

SONYA

Tu es venu à Pétersbourg?

RHODZKO

J'ai des amis parmi les serviteurs du comte et ceux de Votre Excellence.

SONYA

Au moins, tu es franc.

RHODZKO

Avec vous. Je puis sans danger vous livrer quelques uns de mes secrets puisque je possède tous les vôtres.

SONYA

Tu crois cela ?

RHODZKO

J'en suis certain.

SONYA

Ma foi ! je ne serais pas fâchée...

RHODZKO

D'être convaincue ?

SONYA

Précisément.

RHODZKO

Rien de plus simple. Mais je préviens Votre Excellence que je parlerai sans détours.

SONYA

J'attends, je m'ennuie, parle à ta guise.

RHODZKO

Voici. Il y a sept ans, vous aviez quatorze ans.

SONYA

Tu me vieillis.

RHODZKO

De deux mois. Vous étiez à Nijni Novgorod, servante dans une auberge, avec votre frère Yégor et votre cousin Gretnine.

SONYA

Ce n'est pas vrai.

RHODZKO

Pourquoi vous en défendre ? Vous étiez ce qu'a été la grande Catherine. Il est fâcheux que vous n'ayez pas servi à boire à un empereur. Un marchand hongrois qui était venu trafiquer à Novgorod avec les caravanes chinoises, vous

vit, vous trouva jolie, et, un soir, il vous donna un collier de médailles d'or. Puis, après la foire, ayant gagné de grosses sommes, il vous acheta, vous, votre frère et votre cousin.

SONYA

Un roman.

RHODZKO

Une histoire. Il vous emmena à Moscou. C'était un brave homme. Il vous dit une fois : « Quand donc serez-vous à moi ? » et vous lui répondites : « Quand je ne vous appartiendrai plus. » C'était bien répondu. Il vous affranchit, et vous fûtes sa maîtresse.

SONYA

Rhodzko !

RHODZKO

Pas longtemps. Avec Gretnine et Yégor, libérés en même temps que vous, vous vous avisates de voyager. Vous n'étiez déjà plus la petite servante un peu trop grasse et trop rose de Nijni Novgorod. En France, vous apprîtes le français, et le sourire. Il ne vous en coûta rien. J'ai eu l'honneur, — voyez comme on se rencontre, — de vous verser du champagne un soir que vous faisiez la débauche avec des filles d'Opéra dans la petite maison de M. de Fronsac.

SONYA

Toi ?

RHODZKO

J'étais l'amant de votre femme de chambre. Puis, vous revîntes en Russie, à Pétersbourg. Yégor se fit marchand, Gretnine se fit soldat. Gretnine était un robuste garçon. Il fut admis dans la garde impériale. L'impératrice Catherine

passe des revues quelquefois. Maintenant Gretnine est comte, votre frère Yégor commande un régiment de dragons, et vous êtes la princesse Sophia Ivanowna.

SONYA

Sais-tu bien, Rhodzko, que je te ferai envoyer dans les mines de Sibérie ?

RHODZKO

Ce serait une sottise. Je continue. Gretnine est comte, Gretnine est favori ; il a failli être ministre. Mais Catherine II assiste fréquemment aux parades militaires. Fonder sa fortune sur les faveurs changeantes des impératrices, c'est bâtir sur du sable d'or. Ajoutez que, malgré les libéralités de votre cousin, vous êtes moins riche qu'il ne semble. Un frère comme Yégor Ivanowitch, c'est le diable. Cet ancien palefrenier a contracté en France, à l'Opéra et au pharaon de la Saint-Lubin, des habitudes de libertinage et de jeu qui ruineraient un évêque. A peine lui avez-vous donné un village avec ses paysans, qu'il a déjà vendu celui que vous lui donnerez demain. Vous même, Sophia Ivanowna, vous n'êtes point thésauriseuse. Cent musiciens tziganes jouent des czardas durant les festins que vous offrez dans votre villa d'été du parc de Peteroff. Il n'y a rien de plus cher qu'un cuisinier français. Tenez, vous avez aux oreilles des pendants de saphir qui vous furent envoyés de Paris par Bœhmer et Bassange, bijoutiers de la reine, et la pelisse où vous vous emmitouflez avec une coquetterie frileuse a coûté cinquante mille roubles à la dernière foire de Kharkoff.

SONYA

Cinquante-six mille.

RHODZKO

Donc, vous songiez depuis longtemps à établir votre fortune sur des bases solides, lorsque l'impératrice vous présenta le comte André Boleski. Vos desseins se précisèrent. Le comte est un des plus riches magnats de la Lithuanie. Un homme faible d'ailleurs, toujours docile aux conseils, jamais rebelle à ses propres désirs. C'était l'esclave qu'il vous fallait. Huit jours plus tard, il vous adorait.

SONYA

Je ne suis pas...

RHODZKO

La maîtresse du comte ? Non certes. Qui livre tout n'a plus rien à promettre. Votre plan est celui-ci : devenir la femme du Castellan dès qu'il aura divorcé d'avec Élisabeth Boleska, et faire nommer votre mari gouverneur pour la Russie d'une province polonaise ; de Troki ou de Grodno par exemple. Catherine II sera fort aise d'élever à ce poste un seigneur lithuanien de race illustre ; car une telle trahison sera d'un bon exemple. Cependant, ce but atteint, votre fortune n'aura désormais rien à craindre des destinées, et vous ne tremblerez plus chaque fois que l'impératrice passera la revue de sa garde.

SONYA

On brûle encore les sorciers, Rhodzko.

RHODZKO

Quand on a besoin d'eux, non pas. Sans moi, vos projets échouaient ; et jamais vous n'auriez revu le comte.

SONYA

Eh bien, tu as raison. Oui, tu me sers. Mais toi, Rhodzko, domestique, esclave, quel intérêt te dirige? Quel profit retireras-tu du divorce auquel tu pousses ton maître? Ah! tu veux de l'argent, sans doute?

RHODZKO

Non.

SONYA

La liberté?

RHODZKO

Pour moi? Non.

SONYA

Quoi donc?

RHODZKO, s'inclinant profondément

Votre bonheur, Excellence, et celui de mon maître.

SONYA

Ah! tu me diras...

RHODZKO

Voici le comte, madame.

(Sonya, très vivement, s'assied dans la chaire, le dos tourné à la porte par laquelle André Boleski va venir. Il entre. Rhodzko lui désigne la voyageuse et se retire par le fond.)

SCÈNE IV

ANDRÉ BOLESKI, SONYA

ANDRÉ BOLESKI

Madame...

(Elle se retourne, souriante, l'air fou, retire une rose de son corsage et la jette à Boleski en pouffant de rire.)

SONYA

Bonjour, Comte.

ANDRÉ BOLESKI, *avec un cri*

Sonya !

SONYA

Vous ne m'attendiez pas ? Oui, je me crois folle un peu. A peine étiez-vous parti de Pétersbourg que la fantaisie m'est venue de monter en carosse. Sans y penser, j'ai pris le chemin que vous aviez suivi. Quelle étourdie je fais ! Après quelques heures de promenade, un relais s'est trouvé là, j'ai changé de chevaux ; nouvelle promenade, nouveau relais, nouveaux chevaux. Et ainsi de suite. Sans y songer. Mais moquez-vous donc de moi. J'ai couché dans des auberges. Oui, monsieur, moi-même. Je riais tant que cela m'empêchait de dormir. J'ai rencontré trois loups dans le steppe, deux noces de paysans, et une grande pierre noire que, d'abord, j'ai prise pour un ours. Le tout en pensant à la robe que l'on m'envoie de Paris pour le bal de l'ambassade d'Autriche. Et me voilà. (*Elle se lève, riant toujours, laisse tomber sa pelisse, apparaît dans son étroit costume de peluche rouge.*) Vous n'avez pas l'air très content de me voir.

ANDRÉ BOLESKI

Vous ! vous ! en ce moment ! dans la maison...

SONYA

D'Élisabeth Boleska ? pourquoi non ? est-ce que je ne suis pas d'aussi bonne noblesse qu'elle ? Ah ! oui, une Russe, chez une Polonaise. Bah ! est-ce qu'on est Russe, est-ce qu'on est Polonais ? Vous n'avez pas de ces préjugés, j'imagine ? D'ailleurs, il y a un prétexte : vos gens sont occu-

pés à raccommoder la roue de ma voiture, qui s'est brisée devant votre porte, précisément. Vous ne trouvez pas cela fort ingénieux? Non? Allons, soit, j'ai mal fait, je me repens, grondez-moi. Mais ne vous plaignez pas, André. Je m'ennuyais de ne plus vous voir, et ce n'est pas à ma robe seulement que j'ai pensé en chemin.

ANDRÉ BOLESKI

Sophia Ivanowna, vous ne devez pas rester ici, pas une heure, pas un instant. Des choses se sont passées dont je vous instruirai. Il le faut, princesse, partez.

SONYA

Vraiment? Vraiment? Ah! fort bien. Je pars. Vous êtes un homme mal élevé. Je m'en vais. (*Elle marche vers la porte, très sérieuse, puis se retourne en éclatant de rire.*) Bon! vous me donnerez bien le temps de mettre un peu d'ordre dans ma coiffure, qui est toute défaite. Là, devant ce miroir, sous ce grand portrait en armure. Eh! mon Dieu! regardez, là, près de mon feutre. C'est une paille. Oui, Monsieur, pour l'amour de vous, j'ai couché sur la paille.

ANDRÉ BOLESKI

Au nom du ciel, cessez cet affreux badinage. On peut entrer ici à tout instant.

SONYA, *se décoiffant devant la glace*

Ainsi, vous ne reviendrez pas à Pétersbourg?

ANDRÉ BOLESKI

Je ne sais! Qui vous a dit?

SONYA, *jouant avec ses grands cheveux blonds épars*

On ne m'a rien dit. Je devine. Vous avez revu Élisabeth Boleska, et vous restez. Rien de mieux. On ne dit pas qu'elle soit fort belle, la comtesse? Vingt-neuf ans, c'est très vieux, cela. Et puis, brune, c'est sévère. Votre femme file au rouet, je parie? C'est très amusant de regarder filer sa femme. Aidez-moi donc à faire rentrer mes cheveux sous mon feutre. (*En tremblant, il lui touche les cheveux.*) Vous préférez les brunes? — Que pouviez-vous espérer de la Russie? un gouvernement, celui de Grodno ou celui de Troki, qui est presque une vice-royauté. Mon cousin Gretnine l'avait obtenu pour vous. Mais, cela, c'est peu de chose. Il vaut mieux aller à confesse, entendre les sermons du père Marc, ou de quelque autre, chasser, boire après chasser, et, après boire, échanger de grands coups de sabre avec M. le Staroste ou M. le Grand pannetier. Quant à Sonya, que vous alliez épouser, oh! elle ne vaut guère la peine qu'on parle d'elle. Princesse sans doute, assez bien en cour, quoique d'une famille ruinée, — qui sait? c'est peut être pour votre fortune qu'elle consentait à vous épouser? — jolie à ce qu'on raconte, les mains petites, c'est certain, n'est-ce pas? mais blonde, ce qui est insupportable, et frivole, coquette, ne sachant ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit, une pouppée parlante, dont le ressort est devenu fou. Vous avez fort bien fait de revenir à votre femme, je vous en complimente, et maintenant que me voici un peu moins laide, je me retire, et je vous dis adieu.

ANDRÉ BOLESKI

Sonya!

SONYA

Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce donc qui vous prend ? Oubliez-vous où vous êtes ? Voilà un « Sonya » beaucoup trop tendre. Non, monsieur, point de Sonya. « Élisabeth, » à la bonne heure. Bonsoir, je ne vous en veux pas.

ANDRÉ BOLESKI

Sonya, pour obtenir le consentement de la comtesse, j'ai tout fait, je vous jure.

SONYA

Et vous n'avez pas réussi? Qui vous blâme? Tout est bien.

ANDRÉ BOLESKI

J'ai menacé, j'ai été lâche et cruel ! Je devenais, pour vous conquérir, indigne de vous posséder. Mais plus je me rendais infâme, plus elle se montrait magnanime. Puis elle n'était pas seule. J'ai été vaincu par le sourire d'un enfant. Une joie inconnue jusqu'à ce jour m'a pénétré, possédé, soumis. Ces petits bras qui vous retiennent, on n'ose pas les repousser de peur de leur faire du mal, et à cause de leur faiblesse on se laisse captiver par eux. J'ai dans l'oreille encore la voix dont il m'a dit : « Est-ce vous qui êtes mon père, monseigneur ? » C'est terrible, un enfant, parce que c'est si doux. Je vous avais promis de renoncer à mon foyer, à ma patrie; je n'avais pas songé à mon fils. Je ne l'avais jamais vu, il était pour moi comme s'il n'eut pas existé; mais il existe, charmant, tout petit, tout puissant. Dieu m'est témoin que je vous adore, madame ! Mais il y a cet enfant qui ne veut pas que je m'en aille.

SONYA

Eh! restez. Qui vous réclame? Je ne vous croyais que bon mari et excellent polonais; vous voilà, par surcroît, le meilleur des pères. Je n'ai vraiment que faire dans cette parfaite famille.

ANDRÉ BOLESKI

C'est mal parlé, Sonya.

SONYA

Non ! je vous jure que je vous admire tout à fait ! D'abord, moi, j'admire très facilement. C'est au point que je me suis prise d'un véritable enthousiasme pour le général Tchernaïef. Vous le connaissez, n'est-ce pas? Une idée! si je l'épousais, pour rassurer tout à fait Élisabeth Boleska?

ANDRÉ BOLESKI

Vous raillez encore.

SONYA

Aucunement. C'est un air que j'ai, mais je suis très sérieuse. Le rire, c'est mon visage.

ANDRÉ BOLESKI

Tchernaïef?

SONYA

Alexis Alexandrowitch. Il est fort bien, n'est-ce pas?

ANDRÉ BOLESKI

Un vieillard

SONYA

Eh bien, je serai veuve.

ANDRÉ BOLESKI

Un infirme.

SONYA

De glorieuses blessures !

ANDRÉ BOLESKI

Un fanfaron.

SONYA

Oh ! point du tout. Ce qu'il raconte de ses guerres dans le Caucase est parfaitement authentique, et il est certain que, s'il n'avait pas eu la supériorité du nombre, il aurait battu les rebelles. Mais, voilà, il avait trop de soldats, cela gênait ses mouvements dans les montagnes, et, naturellement, il a été vaincu par les Tcherkesses, qui avaient l'avantage de n'être qu'une poignée d'hommes.

ANDRÉ BOLESKI

Enfin, un sot.

SONYA

Pas le moins du monde ! Pour un héros, il a de l'esprit.

ANDRÉ BOLESKI

Voyons, Sonya, tout ceci n'est qu'un jeu, n'est-ce pas, un jeu ? Vous m'aimez, j'en suis sûr !

SONYA

Parce que je vous l'ai dit ?

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! vous êtes cruelle !

SONYA

N'est-ce pas mon devoir, à présent? Est-ce qu'il n'y a pas Élisabeth Boleska et... l'autre ?

ANDRÉ BOLESKI

L'autre ?

SONYA

Oui, vous savez bien..... le petit. (André Boleski lui saisit violemment le bras. Elle s'éloigne dans un mouvement de colère et de dédain.) Vraiment, je ne vous comprends pas.

ANDRÉ BOLESKI

Eh ! croyez-vous que je me comprenne moi-même ? Quel homme suis-je, enfin ? Nul plus que moi n'a le dégoût des choses mauvaises et basses, et tout bourrelé du désir de remonter, je ne sais pas résister aux poussées qui me précipitent. Tenez, c'est affreux, cela. La force de vouloir, du moins, aurait dû m'être refusée, puisque je n'ai pas celle de pouvoir.

SONYA

C'est fort bien philosophé. J'aimerais à le lire ; mais il me déplaît de l'entendre, et je vous laisse y rêver.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien oui, partez ! mais je vous suis. Je vous adore, — hélas ! voilà ce que je comprends, — à en devenir fou, à en mourir ! Je vous aime. Vous êtes tout ce qui me charme, m'enivre, m'entraîne. Il sort de vous des liens qui m'enve-

loppent. Je tremble quand je touche votre robe. Vos cheveux tout à l'heure me brûlaient les yeux. Je vous aime, partons.

SONYA

Espérez-vous donc que je serai votre maîtresse ?

ANDRÉ BOLESKI

Vous seriez moins deshonorée pour être ma maîtresse que pour m'avoir contraint à une lâcheté.

SONYA

Ah! cette fois, monsieur, adieu et pour jamais!

ANDRÉ BOLESKI

Non !

SONYA

Pour jamais !

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien, j'obéirai, oui, je succombe. J'essaierai encore de rompre mon mariage. La comtesse cèdera, il le faudra bien, puisque vous l'exigez. Mais dites-moi, Sonya, que je vous reverrai, que vous m'appartiendrez enfin !

SONYA

Pourtant il me semble que vous aviez raison tout à l'heure. Certainement, vous aviez raison, et puisqu'il y va de votre honneur.....

ANDRÉ BOLESKI, à genoux

Ah ! tout l'honneur pour que tu me souries ! Mais regardez-moi donc ! Vos yeux, c'est un enfer, qui serait comme

un ciel. Que vous êtes jolie! Vous m'aimez toujours! vous m'aimez, je le veux!

SONYA, détournant la tête et laissant sa main glisser sur les cheveux du comte.

Je vous aimais, André...

André Boleski toujours à genoux, la serre passionnément entre ses bras. Élisabet vient d'enrer dans la salle et les regarde sans parler.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉLISABETH.

ANDRÉ BOLESKI

Élisabeth! Eh bien, Dieu me punisse! (Il se lève, court à elle, dans un violent effarement.) Oui, madame, je l'aime. C'est elle que j'aime, oui. Pas de reproches, ils seraient vains. Je ne vous trompais pas tout à l'heure, je me trompais moi-même. Je suis à elle, à elle seule. Je vous l'ai déjà dit, vous ne l'avez pas cru, puisque vous avez refusé de consentir au divorce que ma loyauté m'obligeait de vous offrir, mais vous consentirez, maintenant que vous avez vu...

ÉLISABETH.

Je n'ai rien vu. (S'avançant, d'une voix très calme.) Monsieur, vous ne m'avez pas encore présenté la voyageuse qui nous demande l'hospitalité.

Il baisse la tête, confondu, mais Sonya s'avance, le sourire aux lèvres.

SONYA

On m'appelle Sophia Ivanowna.

ÉLISABETH

Vous êtes Russe, madame, et je suis Polonaise. Les femmes de mon pays éprouvent pour celles du vôtre un éloignement que d'ordinaire je dissimule mal. Mais vous êtes entrée chez le castellan de Mikalina, mon mari ; il suffit ; vous êtes la bienvenue. (Elle va vers la table et frappe sur un timbre. Entre par la gauche une petite servante.) Des flambeaux. Vous ferez servir le souper dans cette salle. Vous donnerez ordre que l'on prépare la chambre des hôtes. Sophia Ivanowna nous fait l'honneur de passer la nuit dans notre maison. (Puis elle se tourne vers André Boleski et dit très bas :) Je suis prête à d'autres épreuves.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TZORYL, puis RHODZKO.

La nuit vient pendant cette scène.

TZORYL

Excellence! Excellence! on emmène votre fils.

ÉLISABETH

Etienne!

TZORYL

On l'emporte, vous dis-je ! Je me promenais en causant avec mon cher petit oiseau. Tout à coup il s'envole. Je lui cours après, je le rappelle, il vole toujours. Je le vois se poser à cent pas du château sur la voiture de cette dame qui est venue. J'arrive, je veux le reprendre. Alors il me mord, oui, Excellence, il me mord, lui si doux ! Mais je ne lui garde pas rancune; il ne voulait pas se séparer du jeune

maître qui était là, tout en pleurs, dans le carrosse prêt à partir.

ÉLISABETH

Vous me rendrez mon enfant !

ANDRÉ BOLESKI

Tzoryl est fou, madame !

ÉLISABETH

Rhodzko ! mon fils, sur-le-champ ! où est-il ?

RHODZKO

Dans la voiture de Mme la princesse, où M. le comte m'a commandé de le conduire.

ANDRÉ BOLESKI

Moi ?

ÉLISABETH

Infâme !

RHODZKO, *bas à Boleski*

C'était le seul moyen.

ANDRÉ BOLESKI, *hésitant*

Oh ! non.

ÉLISABETH

Mais je vous l'arracherai !

BOLESKI, *après un regard de Sonya*

Demeurez, madame. Votre fils est mon fils. Je l'emmène selon mon droit. Si je reste époux, je reste père. Etienne sera élevé près de moi, en Russie.

ÉLISABETH

En Russie ! (Un silence.) C'est bien. Le divorce. Soit. Vous triomphez. Je cède.

RHODZKO

Enfin !

Élisabeth court à la table où elle écrit rapidement. Rhodzko est sorti sur un signe du comte.

ÉLISABETH, à Tzoryl, en écrivant

Qu'un homme monte à cheval.

TZORYL

Bien, Excellence.

ÉLISABETH

Qu'il parte pour Troki et ne s'arrête pas un instant en chemin.

TZORYL

Bien, Excellence.

ÉLISABETH, donnant un papier à Tzoryl

Ce papier doit être remis... (A Boleski.) au Consistoire, n'est-ce pas ?

ANDRÉ BOLESKI

Oui, Madame.

ÉLISABETH, à Tzoryl

Au Consistoire, sans retard, va. — Maintenant, je voudrais bien embrasser mon enfant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins TZORYL, ÉTIENNE, RHODZKO.

ÉTIENNE, qui entre en courant

Ma mère!

ÉLISABETH

Oh! mon Étienne!

RHODZKO

Monseigneur, vos gentilshommes et vos paysans entrent dans le château et veulent saluer votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Éloigne-les.

ÉLISABETH

Non! Le divorce qui vous délie a délivré ce domaine. Moi seule commande ici désormais, et je veux que mes serviteurs entrent dans ma maison.

ANDRÉ BOLESKI

Adieu, Élisabeth.

ÉLISABETH, devant eux

Soyez mon hôte un instant, Monsieur le comte! et vous, madame, restez aussi : Il me plaît que vous soyez témoins de ce qui va se passer.

Elle pousse d'un geste la grande porte du fond ; les deux autres portes s'ouvrent ! et l'on voit apparaître, dans le crépuscule, sur la terrasse, la foule des gentilshommes, des paysans et des juifs, telle qu'on l'a vue au premier tableau tous portent des torches allumées.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. LE STAROSTE, LE DÉLÉGUÉ PAYSAN, LE RABBIN, GENTILSHOMMES et PAYSANS, puis LE PÈRE DOMINIQUE ET DES ENFANTS DE CHŒUR.

ÉLISABETH

Messieurs mes frères, amis et serviteurs, venez tous. Rangez-vous derrière moi, aussi loin que possible de cet homme et que personne ne sorte avant que l'on m'ait entendue. (Les arrivants se rangent tous derrière la comtesse, à l'exception de quelques paysans qui gardent les portes du fond. Elle est debout, elle tient son fils par la main.) Moi, Hélène-Élisabeth, fille du grand panetier de Mohilew, qui, le dernier entre les Polonais, reçut dans sa demeure Pulawski le grand régimentaire, je prends Dieu à témoin et la très sainte Vierge, reine élue de Pologne, des paroles vraies que je vais prononcer : Le comte André Boleski, naguère castellan de Mikalina et qui ne l'est plus, naguère votre seigneur et qui ne l'est plus naguère mon époux et qui ne l'est plus, le comte André Boleski est le plus vil des hommes qui sur la terre offensent le ciel.

ANDRÉ BOLESKI

Madame !

ÉLISABETH

Qu'il se taise ! (Les paysans restés au fond entourent André Boleski.) Il était mon époux devant Dieu, il a renié le saint sacrement du mariage ; il était catholique romain, il s'est fait schismatique ; il était Polonais, il s'est fait Russe. — Monsieur le Staroste, vous êtes un magnat de Lithuanie : que font vos égaux à un tel coupable ?

M. LE STAROSTE

S'il porte un sabre, on le lui retire ; s'il a l'Aigle Blanche sur la poitrine, on la lui arrache.

ÉLISABETH

Faites !

Le Staroste s'approche de Boleski que es paysans maintiennent

M. LE STAROSTE, lui arrachant l'aigle

L'honneur t'abandonne. (Lui arrachant le sabre.) Ton sabre te méprise.

ÉLISABETH

Vous, Juifs, à un tel coupable, que fait-on chez ceux de votre race ?

UN JUIF

L'un des rabbins souille sa main dans la cendre et, du doigt, trace sur le front du traître le signe de Réprobation.

ÉLISABETH

Vous êtes rabbin ?

LE JUIF

Oui.

ÉLISABETH, désignant la cheminée

Voici de la cendre. — Faites !

Un autre juif se penche, ramasse de la cendre dans le creux de sa main, où le Rabbin trempe son doigt. Puis celui-ci passe devant André Boleski en lui traçant le signe sur le front.

ÉLISABETH

A votre tour, laboureurs et bûcherons.

UN PAYSAN

Dans nos villages, lorsqu'un homme a renié son Dieu et sa patrie, tous les enfants, conduits par leurs mères, s'approchent du parjure, et en étendant la main, ils lui disent : Que le malheur soit sur toi !

Un long silence.

ÉLISABETH

Il n'y a qu'un enfant ici : mais cet enfant suffira. Étienne, dis à cet homme : « Que le malheur soit sur toi ! »

ÉTIENNE

Oh ! madame ma mère... ce n'est pas cela que vous m'aviez appris...

ÉLISABETH

Va, et parle haut !

Étienne s'avance en tremblant.

ÉTIENNE

Que le malheur...

Alors, le comte, silencieux jusqu'à ce moment dans la stupéfaction d'une rage impuissante, éclate brusquement.

ANDRÉ BOLESKI

Non ! Non ! pas cela ! non ! La mort, oui, la mort plutôt, la mort surtout. Ah ! lâches qui outragez un homme sans défense et captif, j'ai tout supporté sans daigner vous montrer ma colère, tout ! la main de mon vassal sur ma poitrine et le doigt de ce juif sur mon front ! mais je ne veux pas que mon fils me maudisse. Non, je ne le veux pas. Étienne, tu ne diras pas cette parole ! Ils te font faire une chose que

tu ne peux pas comprendre, qui est terrible ! Ah ! si tu savais ! Je te quitte, oui, mais je t'aime. Te rappelles-tu comme je t'embrassais tout à l'heure ? Va-t'en, va jouer, ne sois pas ici, ne sois pas mêlé à ces infâmes vengeances. Je t'en prie, mon fils, ne dis pas cette parole !

ÉLISABETH

J'ordonne. Mon fils obéit.

ÉTIENNE

Monseigneur mon père, que le malheur soit sur vous.

Le comte baisse la tête, écrasé.

ÉLISABETH

Tout est accompli en ce qui concerne cet homme ! Quant à celle-ci, sa complice, retenez bien son nom, amis et serviteurs ! Elle s'appelle Sophia. Que celles de vos filles et de vos femmes qui ont reçu ce nom, cessent de le porter, mais qu'on le donne désormais, comme un titre d'infamie, aux voleuses et aux prostituées !

ANDRÉ BOLESKI

Madame !

ÉLISABETH

Et maintenant sortez, le traître et l'adultère ! J'ai béni votre union et célébré vos noces !

LA FOULE

Sortez !

Tous s'écartent pour laisser passer les maudits. Le père Dominique apparaît sur le seuil, entouré d'enfants de chœur.

LE PÈRE DOMINIQUE

Pas encore! La malédiction des hommes serait sans effet, si elle n'était confirmée par la malédiction du ciel. (*Étendant les mains.*) Au nom du Seigneur, par la vertu du Saint-Esprit et l'autorité donnée de Dieu à ses apôtres, que cet homme et cette femme soient séparés du sein de notre mère l'Église! qu'ils soient maudits dans leurs personnes et maudits dans leurs proches! qu'ils soient maudits à la maison et fugitifs dans les champs! Maudits soient les fruits de leurs entrailles et les fruits de leur terre! Qu'aucun prêtre ne célèbre la sainte Messe en leur présence, et ne les confesse et ne leur donne la communion, fût-ce à l'article de la mort! mais qu'ils soient ensevelis de la sépulture des relaps, des renégats et des ânes. Et, comme nous éteignons aujourd'hui ces flambeaux, que leurs âmes soient à jamais éteintes!

Le père Dominique jette son flambeau à terre. A son exemple, tous, en même temps éteignent leurs flambeaux contre les dalles. La scène, brusquement, est plongée dans les ténèbres.

ÉLISABETH

Qu'il soit ainsi!

LA FOULE

Qu'il soit ainsi!

La foule, étendant les bras, forme comme une voûte de flambeaux éteints au-dessus des excommuniés qui s'enfuient.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU

Une clairière dans la Bruyère Noire,—toute baignée de lune. La forêt est profonde et farouche. Au fond, sur une petite hauteur, une grande croix de bois où l'image du Christ est suspendue. Au lever du rideau les gentilshommes à cheval sont groupés en demi cercle; des serviteurs tiennent les chevaux par la bride.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. le Staroste, M. le Porte-étendard, M. l'Échanson, M. le Pannetier, M. le Syndic des Bernardins de Wilna et d'autres Gentilshommes; puis un Tartare.

M. L'ÉCHANSON

La défection d'un seul ne doit pas être la ruine des projets d'un grand nombre. Délibérons comme il était convenu.

M. LE STAROSTE

Je parlerai le premier, étant le plus vieux. (Après un silence.) La Pologne était une libre république, elle est un royaume esclave. Qui règne à Varsovie? Stanislas-Auguste. Stanislas, élu par la volonté de Catherine, n'est pas un roi polonais, c'est un serf moscovite. Je vous donnerai donc lecture de la déclaration que signèrent jadis les magnats de Lithuanie

et que vous signerez à votre tour, Dieu le voulant, avec la main qui tient le sabre.

LES GENTILSHOMMES

Bien ! Bien ! D'accord ! D'accord !

M. LE SYNDIC, joufflu, le nez finaud

Oui, d'accord ! Néanmoins, s'il m'était permis, à moi, humble Syndic d'un pauvre couvent de Bernardins, s'il m'était permis, dis-je, d'élever la voix parmi de hauts gentilshommes, j'oserais leur faire remarquer que les Russes. — Saint Bobola les confonde ! — sont fort nombreux dans ce pays, qu'ils occupent les villes, se répandent à travers les campagnes et qu'enfin, pour être efficace, le soulèvement de la Lithuanie devrait coïncider avec une invasion des Tartares de Crimée dans les pays moscovites.

M. LE STAROSTE

Je suis allé vers les Tartares, et leur chef m'a parlé en ces termes : « Il y a dans les bois de Pruzani une croix sur laquelle est cloué le saint prophète Jessa ; jadis, devant cette croix, Pulawski, votre général, et un émissaire de Crim-Gueray, alors notre seigneur, échangèrent des promesses qui ne furent point vaines. Le quatrième jour du mois de Mesroum, avant la nuit, délibérez en armes devant l'image de votre Dieu. » Or, le mois de Mesroum, cette année, c'est le mois de septembre. Voilà pourquoi nous sommes assemblés dans la forêt.

M. LE SYNDIC

Le païen nous aura oubliés.

M. LE STAROSTE

Regardez, respectable frère! Il ne faut pas proférer des jugements inconsidérés.

En effet un Tartare, face plate et large, courts cheveux drus, robe longue, étroite, en cuir de chèvre noire, est accroupi au pied de la Croix. Les gentilshommes se sont écartés et le considèrent. Lui reste farouche et silencieux. — M. le Staroste descend de cheval; l'un après l'autre, les gentilshommes l'imitent; pendant les premières paroles qui vont suivre, les serviteurs conduiront les chevaux hors de la scène. — M. le Staroste s'approche du Tartare.

M. LE STAROSTE

Que Jésus te considère! Tu es notre ami.

LE TARTARE

Qu'Allah vous protège! Je suis votre allié, je ne suis pas votre ami. Le lion n'est pas l'ami du tigre, le vautour n'est pas l'ami de la buse, le Tartare n'est pas l'ami du Polonais. Mais comme le tigre et le lion, comme le vautour et la buse, ils poursuivent la même proie. — Autrefois, lorsque nos ambassadeurs se rendaient en Moscovie pour réclamer le tribut, le grand-duc, héritier de l'empire, sortait de la ville et venait à leur rencontre, non pas à cheval, mais à pied, comme un mendiant, sans bonnet ni chaussure; il présentait au chef des envoyés tartares une grande tasse d'or, toute mousseuse de lait de jument, car il n'est pas de boisson meilleure, et si l'ambassadeur, en se désaltérant, laissait tomber quelque goutte sur les crins tressés de son cheval, le grand-duc essuyait la goutte avec sa langue. — Mais, maintenant, le Russe est rebelle; c'est le chien qui a léché et qui mord. C'est pourquoi je vous dis : Qu'Allah vous protège et nous donne la victoire.

M. LE STAROSTE

C'est le Khan qui t'envoie?

LE TARTARE

Oui.

M. LE STAROSTE

Tu apportes une lettre?

LE TARTARE

Non.

M. LE STRAOSTE

Tu es chargé d'un message verbal?

LE TARTARE

Oui. (Récitant le message.) « Le Khan des Tartares de Kraniew, « magnanime seigneur et digne d'être celui qui commande, « vous fait savoir qu'il a dans son ombre quatre-vingt mille « guerriers : réunissez les vôtres! Il dévastera l'Ukraine : « soulevez la Lithuanie. Que les Tartares et les Polonais se « rejoignent sur les cadavres moscovites. »

M. LE STAROSTE, dans un brusque enthousiasme

Gloire à Notre-Dame! Nous vaincrons.

LES GENTILSHOMMES

Gloire à elle! Gloire à elle!

M. LE NOTAIRE TERRESTRE

Mort aux Russes!

UN GENTILHOMME

Mort aux assasins des filles et des femmes!

UN AUTRE GENTILHOMME

Que pas un Russe vivant ne demeure en Pologne!

M. LE PANETIER

Ils avaient la terre, que la terre les ait!

M. l'Échanson prend sa hache, frappe un arbre et l'abat en trois coups.

M. L'ÉCHANSON

Voyez, frères! Les Russes sont moins durs à tailler que ce hêtre.

M. le Panetier lève la tête, saisit sa carabine, l'épaule, tire, un grand oiseau tombe.

M. LE PANETIER

Voyez, frères! Les Russes fuient moins vite que les oiseaux de proie!

M. LE PORTE-ÉTENDARD

Nous briserons tes chaînes, ô patrie!

UN GENTILHOMME

Tu seras glorieuse, ô mère douloureuse!

UN AUTRE GENTILHOMME

Tu seras entre les nations comme le cèdre dans la forêt!

M. LE STAROSTE

Et nous, tes libres oiseaux, nous chanterons dans les branches!

L'enthousiasme est extrême. Le Tartare s'est tenu à l'écart, pensif.

M. LE SYNDIC

Bien! très bien! mais il convient, ce semble, d'être calme

au début des grandes aventures. Délibérons en paix. André Boleski, notre seigneur, étant excommunié, qui sera notre chef?

LES GENTILSHOMMES

M. le Staroste!

M. L'ÉCHANSON

Oui! Qu'il soit notre maréchal!

LES GENTILSHOMMES

Oui! oui! oui! nous le voulons!

M. LE NOTAIRE TERRESTRE

Il y a accord! M. le Staroste commandera l'armée.

Rhodzko est entré à cheval, il a mis pied à terre, il a noué la bride de la bête autour d'une branche d'arbre, au fond.

RHODZKO

Non. Il n'y a pas accord.

SCÈNE II

Les Mêmes, RHODZKO

LES GENTILSHOMMES

Qui a parlé? D'où viens-tu? Un espion, saisissons-le!

M. L'ÉCHANSON

Tu n'as pas voix!

M. LE PANETIER

Silence!

M. LE STAROSTE

Qui es-tu, d'abord?

RHODZKO

Qui je suis ?

LES GENTILSHOMMES

Oui.

RHODZKO

L'un de vos serfs.

M. LE PANETIER, *éclatant de rire*

Un serf! ah ! ah !

M. L'ÉCHANSON

Et qui proposes-tu pour chef?

RHODZKO

Moi.

Les éclats de rire redoublent.

M. L'ÉCHANSON

Hors d'ici, impudent !

M. LE SYNDIC

Prenez garde! cet homme a surpris nos secrets. (*A Rhodzko.*) Nomme-toi... Explique-toi...

RHODZKO, *après un silence, très lentement, comme quelqu'un qui se parle à lui-même*

On raconte dans vos castellanies qu'une femme blanche erre la nuit, parmi les sépultures, en gémissant. C'est le spectre de l'antique Pologne qui est trépassée! Oui, la vieille Patrie est morte. Et celui qui la nommera par trois fois et la saluera ressuscitée, ce ne sera pas l'un des faibles hommes, enfants abâtardis des forts, qui chassent dans ses forêts et boivent dans ses châteaux ; ce ne sera pas l'un

des moines qui sermonnent dans ses chapelles ou s'agenouillent devant les croix au détour de ses chemins. Vous serez vaincus, gentilshommes, prêtres, tout le passé! Mais une foule robuste grandit sur cette terre, une foule longtemps courbée sous le sabre des nobles, longtemps agenouillée sous la crosse des évêques. Géante aux millions de bras, c'est elle qui peut chasser le Russe. Eh bien, je vous le dis, cette multitude, c'est moi. Une race, un jour, s'incarne dans un homme : je suis toute la vieille servitude polonaise, et je fais, en élevant les bras, un bruit d'innombrables chaînes!

M. L'ÉCHANSON

Un fou?

M. LE SYNDIC

Dangereux, peut-être.

RHODZKO

M'avez-vous compris, gentilshommes? Ce que j'apporte pour la commune délivrance, c'est moi-même d'abord, bras sûr et ferme esprit, soldat et chef! — Vous avez bien obéi à Sawa, le tueur de taureaux, qui était Kosak et ne me valait pas; pourquoi ne pas m'obéir? — Et je donne bien plus à la patrie : quatre millions de ses enfants qui se lèveront à ma voix. Ce que je lui apporte pour son salut, c'est l'immémoriale misère, c'est la soif, la faim, la nudité, les coups de bâton subis, la rancune d'un peuple martyr, c'est l'innombrable, l'invincible! Mais considérez que les serfs sont las, enfin, des héroïques duperies; ils trouvent trop lourde la corvée de la bataille et mesurent la redevance du sang. S'ils bénissent encore la terre où ils sont nés, ils maudissent les usurpateurs pour lesquels ils travaillèrent et

moururent en vain. Ils ne veulent plus suer pour le noble ni saigner pour le moine. Eux qui plantent la vigne, ils sont las de tant d'ivrognes; eux qui sèment le blé, ils sont las de tant de goinfres; ils prétendent ne vendanger que pour leur soif, ne moissonner que pour leur faim et ne combattre désormais que pour leur propre indépendance ! Comprenez donc et répondez. Serons-nous vos égaux ? Dois-je convoquer aux armes les esclaves devenus citoyens, et s'ils succombent, donnerez-vous la liberté aux fils en échange des cadavres paternels ?

M. L'ÉCHANSON

Les serfs sont nés esclaves et doivent mourir tels.

RHODZKO

Pour vous !

M. LE PANETIER

Ils ensemencent le sol...

RHODZKO

Pour vous!

M. LE PANETIER

Ils doivent le défendre...

RHODZKO

Pour vous !

M. L'ÉCHANSON

Puisque nous les possédons, le sol et eux !

RHODZKO

Voleurs !

Les gentilshommes se précipitent sur lui, le sabre hors du fourreau. Mais M. le Staroste les arrête d'un geste, pendant qu'accourent les serviteurs qui s'étaien éloignés en emmenant les chevaux.

M. LE STAROSTE

Ne frappez pas ! Le premier sang versé dans notre entreprise de délivrance ne doit pas être du sang polonais.

M. L'ÉCHANSON

Que voulez-vous donc faire ? Laisser un effronté esclave libre de nous trahir ?

M. LE STAROSTE

Non. (Aux serviteurs en leur montrant Rhodzko et l'arbre que M. l'Échanson a bûcheronné tout à l'heure.) Emparez-vous de cet homme et liez-le solidement à cet arbre.

Les serviteurs se jettent sur Rhodzko qui se débat en vain.

M. LE SYNDIC

Eh ! eh ! l'idée est excellente. Beaucoup d'ours et d'autres bêtes fauves rôdent la nuit dans ces sauvages halliers. (Il s'approche en dénouant la corde qui lui sert de ceinture.) Justement, voici une corde.

Les serviteurs lient Rhodzko avec la corde du moine.

M. LE STAROSTE

Que la Sainte-Trinité dispose de lui ! Nous, rentrons dans nos maisons ; il sera prudent sans doute d'ajourner nos projets.

Ils sortent par le fond à droite. Chaque gentilhomme, en passant, s'agenouille et se signe devant la croix. Le Tartare va pour les suivre, puis s'arrête. Le soleil s'est couché, la clairière est obscure.

SCÈNE III

RHODZKO, LE TARTARE

RHODZKO

Vaincu ! Immobilisé ! Vais-je donc mourir ici, sous la dent de quelque bête, ou de faim ? Oh ! ils triomphent encore, toujours, eux, les maîtres !

Le Tartare s'approche lentement.

LE TARTARE

Je suis là.

RHODZKO

Oh ! détache-moi.

LE TARTARE

Je suis resté pour te délivrer. Je n'ai pas compris tout ce que tu leur as dit, mais j'ai entendu que tu parlais des hommes égaux. Tu avais raison. Quiconque sait monter un cheval nu, à la crinière rase, fendre un Kosak d'un seul coup de sabre du crâne à l'entre-cuisse, et boire un seau de lait fermenté sans reprendre haleine, est un homme qui n'a pas de maître. Le steppe est assez grand pour que tous les vents y soufflent ; et le vent du sud n'est pas le seigneur du vent septentrional. C'est pourquoi je suis revenu. Tu es libre. Voici ton cheval, fuis.

Rhodzko, dégagé des liens, étend ses bras longuement.

RHODZKO, *d'une voix farouche*

Tu te détireras ainsi, antique servitude, après les tyrans égorgés ! (*Il court vers son cheval.*) Merci ! adieu !

LE TARTARE

Où vas-tu ?

RHODZKO, la main sur l'encolure de son cheval

A Varsovie.

LE TARTARE

Chez le roi Stanislas ?

RHODZKO

Chez le roi.

LE TARTARE

Pourquoi ! Que lui diras-tu ?

RHODZKO

Je lui dirai : « Voulez-vous être le chef de quatre millions d'hommes libres, au lieu d'être le valet de quelques grands seigneurs ? Délivrez les esclaves, ils vous livreront les maîtres. »

LE TARTARE

Tu veux que la Pologne se soumette ?

RHODZKO, à cheval

Pour que ses meilleurs fils se redressent.

LE TARTARE

Le roi Stanislas, c'est Catherine, c'est la Russie !

RHODZKO

Qu'importe de quel côté souffle le vent de la liberté !

LE TARTARE

Comme Stanislas, tu seras un traître !

Rhodzko, en passant devant la croix, lui montre le poing.

RHODZKO

Jésus-Christ, peut-être, avait humilié Judas !

Il disparaît.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU

ET DE LA

PREMIÈRE PARTIE



DEUXIÈME PARTIE

QUATRIÈME TABLEAU

Une vaste salle un peu retirée dans un château militaire. Portes au fond ouvertes sur une autre salle très lumineuse, en fête, toute pavoisée de drapeaux russes. — A gauche, près d'une petite porte, un paravent à demi déployé. — Au lever du rideau et de temps en temps, pendant l'acte, une musique de danse se fait entendre. Des couples de danseurs, uniformes et robes éclatantes, passent dans la salle du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

GRÉGOR GRÉGOROWITCH, LE COLONEL WLADIMIROF, puis UN ÉTRANGER, puis NADINE

Grégor entre vivement à gauche par une des portes du fond. Il est énorme et grotesquement barbu. — Au même instant, Wladimirof, jeune, fin, élégant, entre par la petite porte de droite.

GRÉGOR, essoufflé d'avoir couru

Ah ! colonel, avez-vous vu Nadine ?

WLADIMIROF

Nadine ?

GRÉGOR

Eh oui, la femme d'Yégor Ivanowitch.

WLADIMIROF

J'étais auprès du gouverneur.

GRÉGOR

Où peut-elle être, la rusée ? Ah ! au buffet, sans doute.

WLADIMIROF

Un mot, major. Vous étiez dans le bal, tout à l'heure ? Vous n'avez rien entendu dire de singulier ?

GRÉGOR

De singulier ? Non. Tout le monde affirmait que Nadine était jolie à croquer dans son costume d'Iris, presque sans écharpe.

WLADIMIROF

Au commencement de la fête, on chuchotait que, ce matin encore, nous ne marcherions point contre les Polonais; que le gouverneur, sous un prétexte, susciterait un nouveau retard.

GRÉGOR

Bon ! quelle idée ! tout est préparé pour le départ, nos troupes campent sous ces fenêtres, et même, pour être plus près de la bataille, Sophia Ivanowna, au lieu de nous faire danser dans son palais de Troki, donne une fête dans ce château qui est presque une caserne.

WLADIMIROF

On disait plus. Le comte aurait envoyé à la Tzarine sa démission de commandant des troupes et attendrait d'heure en heure la réponse impériale.

Un homme étranger est là depuis un instant. Il porte un costume de grand seigneur, très riche, très sombre.

L'ÉTRANGER

Colonel Wladimirof, si l'on vous racontait ce qui s'est passé il y a dix-sept ans, un soir, au château de Mikalina, vous ne douteriez point de l'empressement du comte André Boleski à combattre les révoltés.

WLADIMIROF

Que s'est-il donc passé à Mikalina, monsieur?

L'ÉTRANGER

Deux femmes s'y sont rencontrées dans des circonstances terribles. L'une d'elles a été vaincue, humiliée affreusement. Or cette femme se nommait Sophia Ivanowna, et l'occasion de revanche qu'elle attend depuis si longtemps dans cette province dont elle a fait nommer son mari gouverneur, elle ne la laissera pas échapper. Allez danser, messieurs, puisque c'est le caprice de la comtesse de fêter par un bal votre entrée en campagne, et croyez que le boute-selle ne tardera pas à interrompre le menuet.

L'Étranger, après un salut, sort par le fond, à droite.

WLADIMIROF, *à Grégor*

Quel est ce gentilhomme? le savez-vous?

Un éclat de rire au dehors.

GRÉGOR

Ah! Nadine! C'est elle, enfin!

Il court. Wladimirof hausse les épaules. Nadine entre très vivement

NADINE

Fuyez, Grégor!

GRÉGOR, résistant

Mais...

NADINE, à Wladimirof

Vous aussi, colonel. Mon mari me suit, il est furieux. Mais partez ! partez donc !

Les deux hommes sortent. Entre Yégor Ivanowitch. Il a l'air fort en colère. Nadine se retourne et court à sa rencontre.

SCÈNE II

NADINE, YÉGOR

NADINE, éperdument bavarde

Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? Nous voilà seuls ! Que se passe-t-il ? Que voulez-vous ? Qu'avez-vous à me dire ? De qui êtes-vous jaloux ? De Wladimirof, qui est joli, ou de Grégor Grégorowitch, qui est énorme ? Parlez ! parlez donc ! J'accorde audience à votre mauvaise humeur. Je donne la parole à votre jalousie. Mais dépêchez, j'ai promis la mazurka. (Yégor ouvre la bouche. Elle continue.) Ah ! vous ne trouverez pas, je suppose, que je manque de complaisance ! Je suis au bal, ma coiffure est un prodige, ma robe est un miracle ; — oui, monsieur, ma robe ; on ne le croirait pas, mais j'en ai une ; les femmes disent pis que pendre de mes bras qui sont bien et de mes épaules qui sont mieux ; les hommes, — vous excepté, cela s'entend, — les hommes... bref un triomphe. Alors vous survenez, vous me faites un signe furieux, pourquoi ? apparemment parce que je ne suis point laide à faire peur. Je pourrais n'en tenir aucun compte. Point. J'obéis. Je vous précède dans ce salon écarté. Je brave le ridicule

d'être surprise en tête-à-tête avec mon mari, et, tranquillement, j'écoute toutes les niaiseries qui vous passent par la tête. (Yégor veut parler, elle ne reprend pas haleine.) Oh ! querellez, bavardez, égosillez-vous ! Je m'attends à tout. Criez que je suis frivole, laide, bavarde même — bavarde ! quelle méchanceté noire ! — menacez-moi, dites-moi que vous êtes le frère de Sophia Ivanowna et l'aide de camp du Gouverneur, que vous me ferez enfermer dans un couvent, soyez hargneux tout à votre aise, battez-moi, mordez-moi ! Vous voyez, je suis résignée. (Yégor est rouge de fureur, elle ne s'interrompt pas.) Mais croyez que je ne supporterai pas, tous les jours, de pareilles scènes, monsieur ! Suis-je condamné aux mines ? Habitons-nous la Sibérie ? Nous sommes à Troki, dans un pays à peu près civilisé, bien que les femmes s'y fagotent encore comme du temps de Pierre le Grand ! Je [prétends être libre d'aller, de venir, de m'habiller à ma guise...

YÉGOR, plaçant un mot

Et de vous...

NADINE

Déshabiller de même ! de danser, de souper, de rire, d'écouter qui me parle — je vous écoute bien ! — et de sourire à qui me sourit. Voulez-vous divorcer ? Divorçons. Je ne vous plais guère. Vous ne me plaisez pas. Toujours des cris, et mille paroles vaines ! C'est entendu : le divorce. Maintenant, je vais danser la mazurka. Vous voyez, j'ai aux talons de petites ailes qui font un bruit de castagnettes d'or. Car je pense qu'enfin vous n'avez plus rien à me dire ! (A la comtesse Sonya qui entre au bras d'un officier et pendant que la salle se remplit de femmes en toilettes de bal et de jeunes gens en uniforme.) Ah !

Sophia Ivanowna, votre bal serait parfait si vous n'aviez pas invité mon mari !

SONYA

Un bal d'adieux, chère Nadine. Juste de quoi ne pas pleurer en se quittant.

NADINE, à un domestique qui passe portant un plateau

Donnez du champagne au prince ! il est tout essoufflé !

Elle sort en éclatant de rire.

YÉGOR, qui court après elle

Oh ! Je l'étranglerai !

SONYA, très rieuse, se tournant vers le groupe qui la suit

Il faut que je vous renvoie. Cette toilette frivole n'est pas convenable pour un jour de bataille, et je dois revêtir mon costume de guerre. (Elle montre deux caméristes qui viennent d'entrer par la petite porte de gauche, l'une portant une table de toilette, l'autre ayant sur les bras une robe et un corsage fait d'une cotte de mailles d'acier.) Vous voyez, je vais faire un « changement » comme disent les filles d'opéra. Mais je vous rejoins. Ah ! vous ne savez pas ? une idée que j'ai eue : avant de nous battre, nous soupons. Un médianoche jusqu'au premier cri du clairon. Vous êtes des nôtres, tous ? (Elle les éloigne d'un geste.)

SCÈNE III

SONYA IVANOWNA, DEUX CAMÉRISTES, YÉGOR puis IVAN

Sonya va vivement vers la toilette. Elle dégrafe son corsage en parlant

SONYA, aux femmes de chambre

Maintenant, vite ! (Les caméristes s'empressent autour d'elle.) Ah ! Varvara ?

UNE CAMÉRISTE

Excellence ?

SONYA

Pas de nouvelles de mon fils ? (Varvara fait signe que non.) Oh ! le méchant enfant ! Six jours entiers à la chasse, sans m'écrire ! (Les caméristes lui retirent le corsage.)

YÉGOR, rentrant brusquement

Sonya !

SONYA

Fi ! mon frère, entrer de la sorte ! Vous n'y songez pas. Vous me voyez toute nue, Varvara, un peignoir. (On l'enveloppe de mousseline claire. — Elle paraît plus déshabillée encore.) Eh bien, que voulez-vous ? J'écoute. (S'asseyant devant la toilette.) Pendant ce temps on me recoiffera et je changerai mes mouches.

YÉGOR

Ma sœur, j'ai épousé le diable.

SONYA, pendant qu'on la coiffe.

Voilà de vos exagérations ; Nadine est fort jolie.

YÉGOR

Passable !

SONYA

Blonde.

YÉGOR

J'ai un penchant pour les brunes.

SONY

Jeune.

YÉGOR

Est-on femme avant trente ans?

SONYA

Un joli embonpoint.

YÉGOR

Une petite tonne.

SONYA

Point sotte.

YÉGOR

Parbleu ! le diable.

SONYA

Un peu parleuse, c'est vrai.

YÉGOR

Elle ne dort pas, de peur de se taire! au total, insupportable.

SONYA

Votre femme, voilà tout. (Elle est coiffée, ses caméristes agenouillées lui retirent et lui remettent des chaussures.)

YÉGOR

En outre, elle me trompe.

SONYA

Eh ! que peut vous faire cela? Vous avez commis la folie de vous marier; vous n'avez pas, j'imagine, la sottise d'être jaloux?

YÉGOR

Suis-je un rustre, ma sœur? Mais Nadine passe les bornes.

SONYA

Bon! Est-ce qu'il y a des bornes?

YÉGOR

Ah! oui, vous ne les voyez plus, parce qu'il y a si longtemps que vous courez de l'autre côté!

SONYA

Yégor!

YÉGOR

Entre nous. D'ailleurs nous parlons français.

SONYA

Vous êtes un impertinent. Tournez-vous pendant que je change de robe, — et revenez à Nadine. (Une des caméristes développe à demi le paravent.)

YÉGOR, le dos tourné

Savez-vous qui elle préfère?

SONYA

A vous?

YÉGOR

Oui, à moi.

SONYA

Oh! mon frère, et à d'autres!

YÉGOR

Enfin, savez-vous qui elle préfère?

SONYA

Grégor?

YÉGOR

Grégor Grégorowitch, qui a gardé les forçats en Sibérie, un geôlier, un donneur de bastonnades, un ours. Ce soir, je les ai surpris devant le buffet, buvant du champagne.....

SONYA

Où est le mal ?

YÉGOR

Dans le même verre.

SONYA

En même temps ?

YÉGOR

Ma sœur ! — On dirait, en vérité, que vous trouvez toute naturelle...

SONYA

La conduite de Nadine ? impertinente, je ne dis pas non, mais passablement naturelle.

YÉGOR

Vertubleu !

SONYA

Oh ! ne vous retournez pas. (Elle disparaît derrière le paravent.) Et tâchez de comprendre. Vous êtes certes, galant, fort bien fait, et je n'ai rien à dire contre votre tailleur ; en outre, vous avez, autrefois, pendant notre séjour en France, pris un air de gentilhomme qui, certainement, vous eût fait reconnaître à Versailles pour un habitué du Biribi des Vertus, mais qui est tout à fait suffisant dans ce pays moitié

russe, moitié polonais et tout à fait barbare. (Elle sort à demi.) Ah ! prenez garde, cependant ; l'autre jour, je ne sais qui demandait sa voiture, et vous vous êtes écrié : « Voilà, voilà, Excellence, » comme jadis, à Nijni-Novgorod ! N'importe. Vous êtes délicieux pour Troki. (Elle rentre derrière le paravent.) Mais que voulez-vous ? — je vous dis cela en bonne sœur, — être délicieux, cela ne suffit pas. Le jabot ne dispense point de la poitrine. Nadine raconte, en pouffant de rire, que vos bonbons à la Richelieu ne viennent pas de chez le bon faiseur, et Grégor Grégorowith est un ours tout à fait remarquable ! Vous pouvez vous retourner, me voilà prête.

Elle sort tout à fait. Elle porte un habit étrange de damoiselle guerrière, un peu Bellone, un peu Armide, avec des mouches cependant; les manches serpentines d'une cotte de mailles sortent d'un corsage de cuir fin, couleur soufre et la jupe courte, toute blanche, où pend la cotte, mêle des bruits de satin au frou-frou de l'acier.

SONYA

Vous n'avez plus rien à me dire ?

YÉGOR, piqué

Non, madame la comtesse.

SONYA

Alors, donnez-moi votre bras, et rentrons dans le bal.

YÉGOR

Eh bien ! si, j'ai quelque chose à vous dire.

SONYA

A la bonne heure !

YÉGOR

Il me faut un ordre du Gouverneur pour faire enfermer ma femme dans le couvent des carmélites de Wilna.

SONYA

Êtes-vous fou ?

YÉGOR

Plein de raison.

SONYA

Ce serait un abus de pouvoir !

YÉGOR

Je le sais bien.

SONYA

Nadine jetterait mille cris !

YÉGOR

On ne l'entendrait pas.

SONYA

Elle n'est pas catholique ?

YÉGOR

Elle se convertira. Est-ce convenu ?

SONYA

Mais point du tout. Nadine a précisément le contraire de ce qu'il faut pour faire une religieuse, et je ne veux pas contrarier sa vocation. Allons, votre bras, vous dis-je.

Il lui offre le bras, d'assez mauvaise grâce ; ils remontent la scène. Tout à coup, Ivan entre par la petite porte de gauche; il porte une pelisse de paysan polonais, très poussiéreuse. Il est joli, très jeune, l'air farouche et impérieux d'un enfant gâté.

IVAN, très joyeux

Maman ! maman !

SONYA, courant à lui

Oh ! enfin ! (Elle l'embrasse, ravie, sur les cheveux, sur le front, sur les yeux.) Mais quel est ce costume ! tu es déguisé ? Oh ! comme te voilà fait !

Elle lui lisse les cheveux et lui passe une brosse parfumée sur le visage.

IVAN

Il faut que je te parle, à toi seule, tout de suite. Tu ne sais pas, je suis très amoureux !

SONYA, riant

Toi ! (A son frère.) Mais va-t-en donc, Yégor, puisque cet enfant le veut !

SCÈNE IV

SONYA, IVAN

SONYA, s'asseyant

Eh ! bien, nous sommes seuls, dis, raconte ! Quel air fou vous avez, monsieur.

IVAN

Ce n'est rien maintenant : si tu m'avais vu sur la route, gesticulant, chantant, me parlant à moi-même ! La vue d'un arbre me faisait pouffer de rire ; d'autres fois je pleurais, je faisais des confidences à mon cheval, aux nuages, à la brise, à l'hirondelle qui passe en pépiant.

SONYA

Tu me gardais ta discrétion ?

IVAN, *s'asseyant sur un tabouret, tout près de sa mère.*

Pardon ! je perds la tête. Tu me croyais à la chasse ? J'ai été à Mikalina.

SONYA, *effrayée*

A Mikalina ! au foyer même de l'insurrection !

IVAN

Bon ! j'étais déguisé en paysan lithuanien. J'avais l'air d'un petit ours. Ne me gronde pas, puisqu'on ne m'a pas fait de mal ! C'est toi d'ailleurs qui m'as conseillé ce voyage.

SONYA

Moi ?

IVAN

Sans le faire exprès. Il y a huit jours, tu m'as dit, avec un air terrible, — car tu as l'air terrible souvent, oh ! jamais contre moi, — tu m'as dit : « Dans la maison de mon ennemie, il y a une jeune fille, Helyonne Kilinska. Elle est d'une race puissante et riche, elle est chère au fils de celle que je hais ! Après la campagne, elle sera ta femme. »

SONYA

Oui, j'ai dit cela.

IVAN

Moi, je voulais bien servir ta colère — parce que tu es bonne, — mais, tu comprends, je n'étais pas fâché de savoir si je pourrais le faire avec plaisir.

SONYA

Eh bien?

IVAN

Ah! ma mère!... Laisse-moi t'expliquer. Les matins, en habit de paysan, je quittais Pruzani; je gagnais à travers le bois le château de Mikalina où elle habite depuis la mort de son père. Elle était à sa fenêtre, toujours, une fenêtre où il y a des oiseaux et des fleurs qui remuent. Mon Dieu! qu'elle est jolie! Autant que toi. Mais autrement.

SONYA

Ah? autrement!

IVAN

Ses longs cheveux qui coulent sont de l'or pâle, très lisses; elle a le visage un peu long, d'une pâleur azurée, comme si le bleu du regard lui glissait sur la peau. Je n'avais pas pensé, en partant, qu'elle pût être si fière avec tant de douceur. Elle brodait à sa fenêtre. Me montrer, lui parler? Je n'osais pas; je me tenais derrière des arbres, caché, en face d'elle. Je restais là, jusqu'au soir, la regardant, très content d'être tout près, bien triste d'être si loin. Ah! petite mère, est-ce que la campagne sera bien longue?

SONYA

Et lui, l'as-tu vu?

IVAN, *assombri*

Lui! ne parle pas de lui.

SONYA, *haineuse*

As tu vu le fils d'Élisabeth Boleska?

IVAN

Eh bien, je l'ai vu.

SONYA

Est-ce qu'il est beau ?

IVAN

Je crois que oui.

SONYA

Moins que toi, j'en suis sûre !

IVAN

Et je crois qu'elle l'aime, ma mère ! Je les ai suivis dans une allée, un soir : elle lui donnait la main ! Oh ! je le haïssais à cause de toi, déjà ; je le hais bien plus, à cause d'elle. Je veux me battre ! que mon père y consente ou non, je le suivrai dans cette guerre !

SONYA

Non. Je veux pour toi la victoire sans le danger ; et puis, tu es trop jeune, Ivan.

IVAN

Tu es une femme, toi, et tu pars avec l'armée ! Je me battrai.

SONYA, d'une voix sourde

Oh ! moi, je me suis toujours promis de revoir ce château de Mikalina, où j'ai été reçue un jour ! (Elle se retourne et aperçoit le comte, entré depuis un instant par la petite porte à droite et qui l'écoute, l'air soucieux. Elle continue d'un ton de coquetterie câline) Et vous m'y conduirez, n'est-ce pas, mon cher comte ?

(Elle a mis la tête sur l'épaule de son mari.)

BOLESKI, *la repoussant doucement*

Rentrez dans le bal, Sonya. Je désire être seul ici.

SONYA, *rieuse*

Oui, pour combiner le plan de bataille? Faites vite mais vous ne m'avez pas complimentée sur mon habit de combat. N'êtes-vous pas fier de votre guerrière? (*André Boleski l'éloigne d'un geste.*) Je m'en vais. A tout à l'heure, général! (*A Ivan.*) Viens, toi! et ne soit point jaloux. Est-ce qu'une femme peut voir mon Ivan et ne pas l'adorer!

(*Sortent Ivan et Sonya.*)

SCÈNE V

BOLESKI, puis L'ÉTRANGER, puis SONYA, puis LE COLONEL WLADIMIROF

ANDRÉ BOLESKI

Deux heures! et Drewics n'arrive pas. Allons, il faut donner un nouveau contre-ordre, — gagner un jour encore. (*Il s'assied devant la table, frappe sur un timbre et écrit. L'Étranger entre par le fond et referme la porte derrière lui, puis les deux autres portes. Le salon devient plus obscur. L'homme s'approche et se tient immobile derrière le comte. Boleski tend, sans se retourner, la lettre qu'il vient d'écrire.*) Cet ordre au colonel Wladimirof. (*L'Étranger prend la lettre, la lit et la brûle à la flamme d'une bougie, pendant que le comte se lève et va vers la droite. L'Étranger achève de brûler la lettre au moment où le comte se retourne.*) Hein? Qui êtes-vous? Que faites-vous?

RHODZKO, *s'inclinant profondément*

Votre devoir. (*Le Comte furieux fait un pas. Rhodzko salue de nouveau et tend au comte un pli scellé de rouge.*) De la part de Sa Majesté le

roi Stanislas-Auguste, qui me délègue auprès de Votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Ah! — Je me réserve de châtier votre audace. — Donnez.

Le Comte s'approche de la lumière.

RHODZKO

Si Votre Excellence lisait avec peine à la clarté de cette lampe, je pourrais lui dire le contenu de la dépêche.

ANDRÉ BOLESKI

Vous l'avez lue?

RHODZKO

Je l'ai écrite. (Pendant que le comte parcourt la dépêche.) Sa Majesté s'étonne de votre inaction étrangement prolongée. Elle vous engage à entrer en campagne, sans autre retard, et me commet au soin de vous y contraindre.

ANDRÉ BOLESKI, à part

Oh! il faut que Drewics arrive.

RHODZKO

C'est tout, n'est-ce pas, monseigneur?

Il se penche dans la clarté du flambeau vers le comte qui se retourne.

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko!

RHODZKO, en souriant

J'avais renoncé à l'espoir d'être reconnu.

ANDRÉ BOLESKI, étonné

Toi, au service du roi de Pologne, et puissant?

RHODZKO

Très puissant.

ANDRÉ BOLESKI

Comment? par quel changement de destinée? Enfin, n'importe, c'est un heureux hasard, celui qui t'amène. Écoute-moi. J'ai été un bon maître, tu ne dois pas me haïr?...

RHODZKO

Je suis très dévoué à Votre Excellence.

ANDRÉ BOLESKI

Eh bien, retarde d'un jour le départ de l'armée. Au nom du roi, tu le peux. Un délai de vingt-quatre heures, je ne demande rien de plus.

RHODZKO

Ainsi, c'est vrai, vous avez pitié de votre patrie?

ANDRÉ BOLESKI

Rhodzko, j'aime mon fils !

RHODZKO

Lequel?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! si tu savais mes tortures! Tu les sauras, tu m'entendras, un vieux serviteur, c'est un ami.

RHODZKO

Vous croyez?

ANDRÉ BOLESKI

Il faut qu'enfin je parle à quelqu'un qui puisse me comprendre et me plaindre; depuis tant d'années, j'étouffe. Tu

connais Sophia Ivanowna ? L'as-tu revue ? Jeune encore, toujours séduisante. Misérable celui qui choisit son épouse à cause de la beauté ! Il souffrira par les yeux charmants, il pleurera par les sourires. Son cœur ? Je ne sais pas s'il bat. Un regard sincère qui console, une parole douce et vraie, c'est ce que je n'ai jamais obtenu d'elle. Ardente aux plaisirs menteurs, froide aux bonheurs réels, frivole, en un mot jusqu'à la barbarie, et, qui sait ? — je l'ai cru souvent, — traîtresse et infâme ! voilà ce qu'elle a été pendant dix-sept ans pour moi qui l'ai tant adorée, — qui rougis de l'aimer encore.

RHODZKO

Vous avez répudié Élisabeth Boleska, monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Ce n'est pas tout. J'ai un fils de cette femme. A sa naissance, j'ai espéré. J'ai voulu reporter sur lui toutes mes tendresses, avivées de toutes mes angoisses. Cette âme nouvelle serait bonne et m'aimerait. Non ! pareil à Sonya ! pareil ; comme si le Ciel, pour redoubler mes amertumes sans en changer les causes, avait voulu me la redonner en lui.

RHODZKO

Vous avez abandonné Étienne Boleski, monseigneur

ANDRÉ BOLESKI

Hélas ! le souvenir de cet enfant me hantait comme une vision du paradis. Je le voyais, grand de toutes les vertus, pur de toutes les innocences que son frère, hélas ! n'avait pas. J'ai voulu le connaître. Sa mère l'avait envoyé en

France pour qu'il y achevât ses études, je suis allé en France, il y a trois ans. Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il est meilleur encore que je ne l'avais rêvé.

RHODZKO

Vous lui avez parlé?

ANDRÉ BOLESKI

Dans les commencements, non. Mais bientôt, il ne m'a plus suffi de le voir sortir, le dimanche matin, du collège avec ses camarades, de l'y voir rentrer le soir. J'ai pris un nom, le premier trouvé, André Sava. J'ai eu l'air pauvre et humble, j'ai été admis comme professeur dans le collège où il était. Je l'ai vu jouer, travailler, rire, penser déjà! Ah! son jeune cœur d'ange et de héros! Nous causions ensemble. Je l'appelais « mon élève », quelquefois « mon fils », en me trompant. Comme il parlait avec une voix tendre et fière de sa mère absente, de sa patrie abaissée! Un jour, Rhodzko, il m'a raconté mon histoire sans comprendre pourquoi je pleurais!

RHODZKO

Vous ne lui avez jamais révélé votre nom véritable?

ANDRÉ BOLESKI

Ah! Il me méprise!

RHODZKO

Vous êtes puni, en effet.

ANDRÉ BOLESKI

Par son mépris? Non. Tout ce qui vient de lui m'est doux, même le désespoir. Je ne me plains pas de sa haine, à cause

de mon amour. Quoi qu'il pense, je l'accepte avec bonheur. Ces rêves, l'indépendance reconquise, la Pologne restaurée, je ne veux plus en sourire, puisqu'il y croit. Les Polonais eux-mêmes... — Ah ! tu sais de quelle effroyable honte ils m'ont abreuvé, tu conçois les rages qui s'étaient amassées en moi, tu devines les serments de vengeance durant tant de nuits sans sommeil, où, grinçant des dents, je revoyais cette foule sombre autour de moi, et cette main sur ma poitrine, et ce doigt sur mon front, et ces torches éteintes qui me poussaient dans la nuit ! — Eh bien ! les téméraires qui m'ont humilié à ce point, je ne sais plus si je les hais, depuis que je sais qu'il les aime. Sa douceur ne veut pas que j'aie de la colère. La malédiction que j'ai subie m'est un souvenir moins odieux, parce qu'ils l'en ont fait complice, et l'écho de ces paroles terribles : « Que le malheur soit sur vous ! » me fait sourire parfois comme un souhait de bonheur, parce qu'il me les a dites.

RHODZKO, le regardant fixement

Vous n'attaquerez pas les rebelles ?

ANDRÉ BOLESKI

Songe que nous pourrions nous rencontrer face à face, Étienne et moi, tous deux armés ! L'exposer, lui, si pur, à un parricide ! Songe que, s'il périssait, ce serait sur mon ordre. Étienne ! Tué par moi ! Oh !

RHODZKO

Puisque tu l'aimes, ose t'en faire aimer. Il t'a reconquis, mérite-le !

ANDRÉ BOLESKI

Que veux-tu dire ?

RHODZKO, à voix basse

Écoute ! écoute ! Un jour, j'ai vendu ma patrie à Stanislas-Auguste. J'ai offert à l'ennemi cette alliée invincible : la misère polonaise : elle servira qui la soulagera. Pour être puissant, moi, et pour que mes pareils n'aient plus le talon des gentilshommes sur la nuque, j'ai promis de livrer les gloires des magnats, leurs richesses insolentes, le nom même de leurs pays ; et l'ambassadeur de Catherine II a juré sur les Saintes Images que le jour où il n'y aurait plus de noblesse polonaise, tous les serfs de Pologne seraient des Russes libres ! Mais, malgré moi, ma volonté défaille par instants. Je sens, je sens que ma vieille âme polonaise n'est pas morte. Comme il serait plus beau d'être libre et Polonais en même temps ! Comprendras-tu, toi, mieux que ne l'ont fait les autres ? Cette alliance nécessaire du serf et du gentilhomme, de la faulx et du sabre, veux-tu que nous en donnions l'exemple, tous deux ? Il en est temps encore. Viens. L'insurrection jusqu'à ce jour est peu puissante : quelques milliers de braves. J'en ferai surgir cinq cent mille. Pas de chefs, il y en aura deux, toi et moi. Redeviens le premier des nobles et fais-moi ton égal, moi, le premier des affranchis. Viens, partageons le triomphe que j'espère, le martyre que je ne crains pas. Tu rentreras, la main sur l'épaule de ton fils, dans ton domaine délivré, ou tu tomberas avec lui sur quelque beau champ de bataille !

ANDRÉ BOLESKI

Quel homme es-tu, Rhodzko ? Trahir la Russie !

RHODZKO

Tu as bien trahi la Pologne !

ANDRÉ BOLESKI

C'est trop d'une souillure ! Je ne puis sauver ce qui me reste d'honneur qu'en demeurant fidèle à ma déloyauté.

RHODZKO

Lave la honte ancienne !

ANDRÉ BOLESKI

Avec de la boue ? — D'ailleurs, la guerre pour Étienne, ce serait la guerre contre Ivan : des deux parts, même angoisse.

RHODZKO

Tu tremblerais pour ce fils qui, certes, n'hésiterait pas à frapper son frère ?

ANDRÉ BOLESKI

Crois-tu donc qu'Adam n'aimait pas Caïn ?

RHODZKO

Ainsi, tu ne veux pas de la gloire que je t'offre ?

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! plus un mot ! j'ai fidèlement servi mon pays d'élection et je le servirai jusqu'à la mort ! — à moins qu'il ne me délie lui-même de mon devoir. D'ailleurs, remarquez,

monsieur, que le comte André Boleski ne saurait faire alliance avec son serviteur.

RHODZKO, presque à lui-même

Donc, ils m'auront tous repoussé, tous! et ce lâche lui-même! Eh bien, ce qu'ils n'ont pas voulu que je sois pour eux, je le suis contre eux. J'avais rêvé la puissance pour le bien, je l'accepte pour le mal. Ils n'ont pas accepté le serf allié des nobles, ils subiront le serf allié des Russes. Ils n'ont pas voulu du héros, qu'ils se défient de l'espion. Je me vengerai sur eux de mon ignominie, parce qu'ils m'ont forcé à y descendre, — sur toi aussi, parce que tu refuses de m'en relever! Un délai? tu n'en auras pas. Risquer ma tête pour la rendre illustre, c'était possible, mais pour te satisfaire, toi qui me repousses, tu rêves! Ah! tu veux être Russe! soit! tu le seras. Entièrement. Jusqu'au bout. Tu monteras à cheval au point du jour, tu marcheras contre les Polonais, et, avant la fin de la nuit prochaine, tu verras apparaître ton fils à la tête de son armée, et tu crieras : feu! je te le jure!

Pendant les dernières paroles de Rhodzko, André Boleski s'est approché de la fenêtre.

ANDRÉ BOLESKI, avec une joie véhémente

Non! Je ne te crains plus. C'est lui, il descend de cheval! il entre!

RHODZKO

Quel secours t'arrive?

Sonya paraît à l'une des portes du fond. La porte reste ouverte. Sonya s'arrête aux paroles du comte.

ANDRÉ BOLESKI

La volonté de l'impératrice est plus puissante que la tienne, Rhodzko, et rompt celle du roi.

RHODZKO

L'impératrice ?

ANDRÉ BOLESKI

Je ne commande plus l'armée !

RHODZKO, violent

Une démission ?

ANRRÉ BOLESKI

Acceptée ! puisque Drewics est de retour.

Le colonel Wladimirof entre par la porte de droite.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; SONYA, LE COLONEL, puis YÉGOR

ANDRÉ BOLESKI, au colonel

Drewics, n'est-ce pas ?

L'OFFICIER

Je venais prévenir Votre Excellence de sa prochaine arrivée. Une estafette, envoyée à sa rencontre, le précède de quelques instants, son cheval étant moins fatigué.

Sonya se dérobe à demi derrière le paravant.

ANDRÉ BOLESKI

C'est bien. (Le colonel sort. — à Rhodzko.) Je pense, monsieur, que je n'aurai pas à vous revoir.

RHODZKO, qui a vu Sonya

Peut-être !

ANDRÉ BOLESKI

Qu'espères-tu donc ? Ah ! je devine. (A Yégor qui passe dans la salle extérieure.) Prince, prenez six hommes avec vous et montez à cheval. A peu de distance, sur la route de Pétersbourg, vous rencontrerez un messager, faites-lui bonne escorte et amenez-le moi sans retard. Vous me répondez de sa vie sur la vôtre. (Yégor s'incline et va s'éloigner. Mais il aperçoit Sonya qui l'arrête d'un geste.)

ANDRÉ BOLESKI

Adieu! Rhodzko.

SONYA, à Rhodzko

Restez. Le courrier n'arrive pas.

Elle disparaît tout à fait derrière le paravent. Yégor la rejoint.

SONYA, à Yégor

Tu veux toujours que Nadine soit enfermée au couvent?

YÉGOR

A tout prix!

SONYA

Viens donc.

Elle l'entraîne, ils sortent tous deux par la porte de gauche

RHODZKO, à André Boleski

Que Votre Excellence me pardonne ! Il me reste à lui communiquer les instructions relatives au plan de cam-

pagne. Tant que la volonté de l'impératrice ne sera pas connue, vous seul commandez, monseigneur.

ANDRÉ BOLESKI

Oh ! c'est juste. J'écoute.

Il s'assied dans le fauteuil. Rhodzko déploie lentement une carte sur la table.

RHODZKO

On nomme cet endroit le carrefour Pruzani. Vous n'aurez pas besoin, je pense, de jeter les yeux sur la carte, le pays vous est familier. D'après les rapports d'espions, les insurgés se rassembleront au nombre de mille à peu près, demain, vers minuit, à Pruzani. Ils espèrent opérer leur jonction avec leurs complices du Palatinat. Deux chemins s'offriront à eux ; l'un, vous le savez, traverse la plaine découverte, où leur marche serait aisément signalée : ils ne le choisiront pas ; l'autre, moins direct, s'enfonce dans la forêt très épaisse, très obscure ; ils le préféreront. Vous connaissez cette forêt ; on y trouve des vallons, des gorges, disposés à souhait pour des embuscades. Vous avez trois mille hommes. Les rebelles seront écrasés, sans même avoir pu combattre.

ANDRÉ BOLESKI

O guet-apens monstreux ! Pas un Polonais n'en sortirait vivant !

RHODZKO

C'est ma conviction.

ANDRÉ BOLESKI

Et tu avais espéré que je tendrais à mon fils cette épouvantable embûche !

RHODZKO

J'espère encore que vous ferez votre devoir.

ANDRÉ BOLESKI

Ce devoir n'est plus ! — Tiens ! voici ma délivrance.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE COLONEL WLADIMIROF

LE COLONEL

J'annonce un malheur à Votre Excellence. Le courrier Drewics vient d'être trouvé mort sur la route, à quelques pas du château.

ANDRÉ BOLESKI

Un meurtre ! — Mais le message qu'il m'apportait ?

LE COLONEL

Aucun papier sur lui.

ANDRÉ BOLESKI

Oh ! lié ! — lié !

RHODZKO.

Il m'appartient.

(Sonya est rentrée, très pâle. La grande porte du milieu s'ouvre dans un bruit de fête ; on aperçoit des officiers et des femmes qui boivent et qui rien autour d'une table brillamment servie. — Ivan est debout, une coupe à la main.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SONYA, IVAN, NADINE, OFFICIERS, FEMMES en toilette de bal.

IVAN, au milieu de la foule élégante qui le suit

A vous, Messieurs! (Il va vers Sonya qu'il embrasse.) A toi, maman!

Tous les personnages ont le verre en main. Ivan s'approche de son père.

IVAN

Ne boirez-vous pas avec nous, Monseigneur?

ANDRÉ BOLESKI

Ivan!

IVAN, levant sa coupe

Au succès de votre expédition, mon père!

André Boleski lui arrache la coupe et la brise dans un geste de désespoir.

TOUS

A la gloire des armes russes!

Au dehors sonne le boute-selle.

RHODZKO, à André Boleski

Tu crieras feu! je te le jure.

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

La chapelle souterraine dans le château de Mikalina. C'est un lieu sombre et vénérable. Au fond, l'autel, précédé de marches nombreuses, est caché par des portes de bronze; un escalier tournant descend entre les lourds piliers.—Çà et là des tombes seigneuriales.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLYONNE, puis ÉTIENNE BOLESKI

Au lever du rideau, le silence. — Helyonne apparaît, vêtue de blanc, une corbeille de roses blanches à la main; elle descend l'escalier, trempe son doigt dans un bénitier, s'agenouille devant un petit autel de la Vierge, sous la clarté de la lune.

HÉLYONNE.

Chère Dame! Souveraine adorable! Je vous donne ces roses blanches, les dernières peut-être de ce printemps; car voici les jours de bataille, et les fleurs innocentes vont se rougir de sang dans le jardin de votre Pologne!

Étienne est entré depuis un instant, il a longtemps, longtemps regardé Hélyonne.

ÉTIENNE

Hélyonne, avez-vous prié aujourd'hui pour votre ange gardien? car vous êtes toute parfaite, et il fait, je vous le dis, plus de péchés que vous.

HÉLYONNE

Que le nom de Jésus soit glorifié !

ÉTIENNE

Tant que je t'aimerai !

HÉLYONNE

Ah! vous répondez mal, Étienne Boleski.

ÉTIENNE

Dans les siècles des siècles ! N'est-ce pas la même chose ?

HÉLYONNE, avec un sourire

Non, je n'ai pas prié Dieu pour mon ange gardien, car je suis une grande pécheresse ; aujourd'hui encore j'ai eu des distractions pendant que votre mère disait les oraisons du matin.

ÉTIENNE

A qui donc songiez-vous, Hélyonne ?

HÉLYONNE

Je ne songeais pas à quelqu'un. Il faut avouer, monsieur, que depuis un temps vous vous en faites bien accroire. C'est en France, certainement, que vous avez pris cette vanité d'imaginer que vous inquiétez la pensée des jeunes filles.

ÉTIENNE

Je me corrigerai, mademoiselle

HÉLYONNE

Je pensais à une ceinture que je brode.

Elle prend dans la corbeille qu'elle a posée à terre une longue ceinture tissue d'o et d'argent et brodée.

ÉTIENNE

C'est pour parer quelque sainte de votre chapelle?

HÉLYONNE, avec dépit

Ni les saintes, ni les femmes ne portent de telles parures.

ÉTIENNE

Pour décorer l'image d'un Bienheureux ou du Christ même?

HÉLYONNE

On ne brode pas des gardes de sabre et des aigles aux vêtements des Bienheureux.

ÉTIENNE

Puisqu'il en est ainsi, je ne devine pas ce que vous ferez de votre ouvrage.

HÉLYONNE

C'est que vous êtes bien peu courtois, monsieur Étienne Boleski! car je suis d'âge à être mariée, je pense, et comme beaucoup de gens ne me trouvent point laide, vous pourriez bien dire que j'ai un amoureux à qui je veux faire un présent.

ÉTIENNE

Ah! vous avez un amoureux, Hélyonne Kilinska?

HÉLYONNE, presque en pleurs

Non, monsieur, non, car si j'en avais un, il aurait deviné depuis longtemps que la ceinture est pour lui, et il ne serait pas cause que j'ai envie de pleurer!

ÉTIENNE

Il a peur de s'en faire accroire...

HÉLYONNE, très vivement

Oh! qu'il est rancunier! (Elle lui offre vivement la ceinture tout étincelante de fleurs d'or et d'emblèmes). Tiens! regarde! la trouves-tu jolie? Tu la porteras dans les batailles, et puisse le vent la faire flotter du côté de la fenêtre où je t'attendrai toujours!

Étienne se jette sur la ceinture et la baise passionnément dans les mains d'Hélyonne.

ÉTIENNE, agenouillé

Oh! je t'aime! je t'aime!

SCÈNE II.

Les Mêmes, ÉLISABETH

ÉLISABETH

Reste à genoux, mon fils! agenouille-toi, ma fille. (Les yeux au ciel.) Sainte mère de Dieu! reine de Pologne! entendez-moi! (Les mains sur la tête d'Hélyonne). Celle-ci m'a été léguée par un père héroïque qui est mort en se confiant à vous. (Les mains sur la tête d'Étienne). Celui-là m'est resté par l'abandon d'un traître, qui vit en vous blasphémant. Je les ai élevés l'un pour l'autre dans l'amour de votre miséricorde et dans l'amour de votre pays d'élection. Le jeune homme va partir pour le combat, la jeune fille va rester pour la prière; défendez-le! exaucez-la! et qu'à l'heure inquiète de la séparation, la paix se fasse dans leurs cœurs, par votre grâce, ô vierge

mère! — Le bonheur soit avec vous, enfants, vous êtes fiancés.

Ils se relèvent lentement sous la bénédiction. — L'orgue prélude au milieu d'un grand silence. — Des bruits de pas tumultueux, tout à coup, sous la voute.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. LE PANETIER, M. L'ÉCHANSON, M. LE PORTE-ÉTENDARD, AUTRES GENTISHOMMES POLONAIS, PAYSANS POLONAIS en divers groupes. LE PÈRE DOMINIQUE entrant par la petite porte au fond et se dirigeant vers l'autel, puis un GROUPE DE JUIFS conduits par un RABBIN. Des enfants de chœur ont ouvert les portes de bronze, l'autel apparaît, magnifique et lumineux. Toute la chapelle resplendit.

ÉLISABETH, ardemment

Nos amis! Les gentilshommes ont des fusils. Les paysans ont des faulx, des fléaux, des haches. Ils se rangent des deux côtés du théâtre après avoir salué Élisabeth qui va de groupe en groupe. Tous fidèles! l'âme résolue et le bras armé!

M. LE PANETIER

J'ai promis vingt nobles hommes, trois cents paysans et cent mille tymfes d'argent. Quelqu'un a-t-il le loisir de compter?

ÉLISABETH

Tu nombres mal tes gentilshommes, monsieur mon frère, car à toi seul tu en vaux vingt.

L'ÉCHANSON

Je commande à deux cents bûcherons.

ÉLISABETH

Bûcherons de la forêt russe !

M. LE PORTE-ÉTENDARD

J'ai engagé trois années de mes revenus pour acheter des fusils et des munitions de guerre.

ÉLISABETH

De quoi se plaindrait l'ennemi ? vous lui enverrez vos richesses.

UN PAYSAN

Nous n'avons que des faulx, madame.

ÉLISABETH

Vous ferez la moisson du seigneur !

UN AUTRE PAYSAN

Nous n'avons que des fléaux !

ÉLISABETH

Vous battrez le blé sanglant !

En ce moment entre par la droite un groupe de Juifs précédé par un Rabbin. La foule s'écarte.

ÉLISABETH

Des Juifs dans notre Église !

LE RABBIN

Les Juifs aiment la terre où ils sont nés.

ÉLISABETH

Eux, devant cette croix !

ÉTIENNE

Ma mère ! la Pologne aussi est sur la croix. Ils veulent arracher les clous; qu'ils soient les bienvenus ! (*Aux Juifs.*) Nous avons la même patrie si nous n'avons pas le même Dieu. Implorez le vôtre pour elle. (*Se tournant vers le père Dominique.*) Mon père, bénissez les soldats du Seigneur !

LE PÈRE DOMINIQUE

À genoux.

Tout le monde s'agenouille à l'exception des Juifs, qui prient debout.

LE CHŒUR

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons !

Clarté bénie,
Grâce infinie,
Dans l'agonie,
Nous t'implorons !

ÉLISABETH, *à genoux, seule, très doucement*

Notre patrie
Saigne, meurtrie,
Et pleure et crie
Vers toi, mon Dieu!

LE CHŒUR

De trop d'épreuves
Tu nous abreuves
Ah ! que de veuves
Sous ton ciel bleu !

ÉLISABETH, se levant, avec violence

Viens ! et nous venge !
Que ton archange
Fauche et vendange
Ton glaive en main !

(Elle saisit une faulx qu'elle brandit.)

Que le sang lave
La terre esclave !
Romps ton entrave
Patrie, enfin !

LE CHŒUR, debout et levant les armes

Que le sang lave
La terre esclave !
Romps ton entrave
Patrie, enfin !

On entend un son de cloche au loin, puis un autre son de cloche, puis un autre.

ÉTIENNE

Écoutez ! En ce moment nos amis des villages voisins ont achevé de prier dans leurs églises ; ils se mettent en marche pour nous rejoindre au carrefour Pruzani ; — qu'on leur réponde. (Tintement d'une cloche plus rapprochée). Allons vers eux, mes frères.

Le Père Dominique est descendu de l'autel. Il porte une croix voilée de noir. Tous le suivent en procession : les gentilshommes, puis les paysans, puis les Juifs. Étienne est à l'avant-scène, à gauche, entre sa mère et sa fiancée. La procession sort lentement par la grande porte à droite.

LE CHŒUR

Source des êtres
Seigneur des maîtres
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons !

ÉTIENNE, pendant que le chœur s'éloigne

Adieu, mère! adieu, fiancée !

HÉLYONNE

Reviens !

ÉLISABETH, attendrie

Oui, reviens..... (Se domptant.) vainqueur !

ÉTIENNE, près de sortir

Priez !

A ce mot les deux femmes tombent à genoux, silencieusement. Étienne sort. Le chœur, au loin, n'a pas cessé de chanter... Il s'éteint peu à peu... puis un très long silence.

SCÈNE V.

ÉLISABETH et HÉLYONNE en prière ; ANDRÉ BOLESKI, qui entre furtivement par la petite porte de la sacristie

ANDRÉ BOLESKI

Élisabeth ...

ÉLISABETH, se dressant, farouche

Oh ! que viens-tu faire ici ? qui t'appelle ? Que veux-tu ?

BOLESKI

Je vous en prie, écoutez-moi.

ÉLISABETH

Ma fille ! tu as vu le mauvais génie de notre race. Tu as entendu le maudit de la patrie et du ciel ! Il est là, le dé-

sespoir va entrer (Plus bas.) C'est la première fois que je tremble pour Étienne !

ANDRÉ BOLESKI

Je viens le sauver.

ÉLISABETH

Tu mens ! L'angoisse, les désastres, voilà ce qui peut venir de toi ! Le salut, non.

ANDRÉ BOLESKI

Je jure par le saint nom de Jésus...

ÉLISABETH

Tu l'as renié !

ANDRÉ BOLESKI

J'atteste les tombeaux où dorment les ancêtres...

ÉLISABETH

Leurs os frémissent d'horreur sous tes pas ! — Sors ! va-t-en ! ne sois plus ici, si tu ne veux pas en être chassé par les spectres !

ANDRÉ BOLESKI

Ah ! Vous m'écouterez ! dussé-je vous fermer la bouche avec ma main !

ÉLISABETH

Non !

HÉLYONNE

Il s'agit d'Étienne, ma mère ! parlez, monsieur.

ANDRÉ BOLESKI, à Hélyonne

Qui êtes-vous, mademoiselle? Je devine, vous êtes Hélyonne Kilinska. Vous aimez Étienne. Je vous remercie. Écoutez-moi ; il doit se rendre dans cette nuit au carrefour Pruzani ?

ÉLISABETH

Qui te l'a dit, espion ?

ANDRÉ BOLESKI

Et de là s'engager dans la forêt pour rejoindre ses amis du Palatinat? Eh ! bien, dans la forêt trois mille russes l'attendent, embusqués dans les gorges, derrière les roches. Qu'il ne parte pas ou qu'il passe par la plaine, sinon il mourra sans même avoir pu se défendre.

ÉLISABETH, avec un cri

Il est parti !

ANDRÉ BOLESKI

Parti !

HÉLYONNE

Ma mère, on peut le rejoindre encore !

ÉLISABETH

C'est le mensonge qui a parlé. Un traître n'aime pas son fils.

ANDRÉ BOLESKI

Hélas ! toutes ces minutes perdues ! Mais vous, mademoiselle, croyez-moi, je dis la vérité. Pourquoi serais-je venu si ce n'était pour sauver Étienne ? J'ai quitté le campement

dans l'ombre sans que personne me vit. A cheval, j ai pris par des chemins de traverse que je n'ai pas oubliés. Voilà comment je suis venu au risque d'être arrêté par les vôtres, d'être tué peut-être. N'importe, il fallait qu'Étienne fut prévenu. Ah ! croyez-moi, Élisabeth se défie de moi ; elle a raison, je l'ai offensée. Mais j'aime Étienne. Je l'adore. Dieu m'a envoyé ce châtiment d'être père et de n'avoir pas de fils. Je suis à vos pieds, sauvez-le, vous seules le pouvez ! Envoyer un de mes serviteurs ? Je n'en ai pas de fidèles pour un tel message. Moi ? vos Polonais me fusilleraient avant de m'avoir entendu. Allez vers lui, vous dis-je. Ah ! par pitié hâtez-vous ! on va l'assassiner ! Songez que le temps passe. Le carrefour Pruzani, c'est tout près d'ici. L'assassiner, mademoiselle ! lui, votre fiancé ! Ah ! pour me faire croire, faut-il que je me brise la tête contre ces dalles ?

HÉLYONNE

Ma mère, il pleure !

ÉLISABETH, à Hélyonne

Une voiture ! Préviens Tzoryl.

ÉLISABETH, penchée vers Boleski

Que le ciel, la nuit de ton agonie, ne te permette pas les larmes du repentir si tu me trompes avec ces pleurs ! (A Hélyonne qui rentre.) Viens.

SCÈNE VII.

BOLESKI, seul

Elles arriveront à temps. (Se tournant vers le crucifix.) Seigneur Christ, vous qui avez souffert et qui avez pitié des souffrances, je vous remercie! Hier encore je n'aurais pas osé m'agenouiller devant vous; mais il me semble que je suis pardonné, puisque vous avez daigné m'employer au salut de mon enfant!

SCÈNE VIII.

BOLESKI, RHODZKO

RHODZKO, au fond, appuyé sur une tombe

La justice éternelle n'est pas satisfaite à si bon marché.

ANDRÉ BOLESKI, épouvanté, sans se retourner

Qui me parle?

RHODZKO, immobile

Qu'as-tu donc fait pour émouvoir la miséricorde? L'ours, le loup, le chien aiment leurs petits. Crois-tu que les dévouements de l'instinct suffisent à effacer les crimes de l'intelligence?

ANDRÉ BOLESKI

Oh! quel spectre me juge!

RHODZKO, s'avançant avec un rire

Un spectre, monseigneur? L'orgueil de votre remords vous égare; votre châtiment ne vaut pas un miracle.

ANDRÉ BOLESKI

Que viens-tu faire ici?

RHODZKO

Vous avez quitté le campement en secret : j'ai pensé que je ferais bien de vous suivre.

ANDRÉ BOLESKI

J'entends. Ma présence ici, tu la révéleras au roi ou à l'impératrice, et tu me perdras, n'est-ce pas?

RHODZKO

Oui, plus tard. Peut-être En attendant, je suis heureux de vous annoncer que vous n'avez rien fait qui compromette le succès de notre expédition. (Boleski le regarde, étonné.) Il était facile de prévoir votre tentative de trahison et plus facile de la déjouer.

ANDRÉ BOLESKI

Que dis-tu ?

RHODZKO

La forêt est libre.

ANDRÉ BOLESKI

La forêt est libre?

RHODZKO

En revanche la plaine est occupée.

ANDRÉ BOLESKI

Juste ciel ! Qui donc, moi absent, a donné contre-ordre?

RHODZKO

Celui qui est le maître.

ANDRÉ BOLESKI

Démon ! mais tu as parlé trop tôt. Mon cheval rejoindra la voiture d'Élisabeth.

RHODZKO

Si je vous laisse passer.

ANDRÉ BOLESKI

Je passerai sur ton corps !

Ils se colletent. Rhodzko le repousse.

RHODZKO

La corvée, monseigneur, rend les serfs très robustes.

ANDRÉ BOLESKI, *dégainant*

Ils n'ont pas d'épée !

RHODZKO

Quelquefois.

ANDRÉ BOLESKI

Un duel, soit.

RHODZKO

Vous me faites honneur !

Boleski, blessé, tombe. Rhodzko se penche vers lui.

RHODZKO

Mon maître, je vous avais offert votre fils — et la gloire !

Il sort vivement.

SCÈNE X.

ANDRÉ BOLESKI

Livide, du sang au cou, il se soulève, avec des efforts haletents on s'accrochant aux tombes.

ANDRÉ BOLESKI

Mon fils!... on le tue!... Il faut... il faut... holà! quelqu'un!... personne... Eh! bien, moi... moi... j'irai... je le veux... (Il retombe avec un gemissements de rage.) Je ne peux pas.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

SIXIÈME TABLEAU

La bourgade de Pruzani, la nuit. C'est presque la campagne. Au fond, tout à fait au fond, à gauche, une route en pente descend sur la scène, et, si elle se continuait, se perdrait dans la coulisse, à droite, au second plan, du côté de la plaine; mais, après avoir été interrompue par la scène même, elle remonte vers le fond à droite et s'éloigne du côté de la forêt. — Au premier plan à droite une masure avec un balcon de bois vermoulu ; plus haut un hangar ouvert à tout vent; plus haut encore du même côté, l'ouverture vers la plaine. A gauche, au premier plan, un banc de pierre. — La scène est éclairée par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

SONYA, SERGE, puis LE COLONEL WLADIMIROF, DEUX COSAQUES

SONYA, devant la porte de la masure

Eh! bien ?

SERGE

Ils approchent.

SONYA

Ah! — quelle route? celle de la forêt? celle de la plaine?

SERGE

C'est ici seulement que le chemin se bifurque. La forêt là-bas, la plaine de ce côté.

SONYA

Je les verrai choisir ! (Entre le colonel suivi de deux cosaques.) Des nouvelles ?

LE COLONEL

Tout va bien, madame. Nos hommes, selon les nouveaux ordres, sont cachés dans les blés, dans les décombres du vieux cloître; et, pour mieux abuser l'ennemi, on a laissé quelques feux de bivouacs sur la lisière de la forêt.

SONYA

C'est très ingénieux ! (A Serge.) Suis-je en sûreté dans ta maison ?

SERGE

En sûreté, Excellence. Les paysans de Pruzani restent neutres.

SONYA

Mais si tu dénonçais ma présence aux rebelles?

SERGE

J'ai toujours eu envie d'acheter le verger qui avoisine ma maison.

SONYA, lui jetant une bourse

Achète-le. (Au colonel.) Vous, restez là, prêt à me défendre. Ces hommes sont-ils sûrs? Là, sous ce hangar.

SERGE

Écoutez, madame, ce sont eux!

SONYA, au colonel qui se tient sous le hangar avec les deux cosaques

Veillez.

Elle entre. Serge la suit. Les Polonais apparaissent au fond. Ils marchent lentement, en chantant.

SCÈNE II.

SONYA, Les Polonais, ÉTIENNE, puis ÉLISABETH BOLESKA, HELYONNE.

Les Polonais passent au fond, processionnellement. Le père Dominique à leur tête porte la croix voilée de noir. Sonya apparaît au balcon de la masure.

SONYA, joyeuse

Oui! les voici. (Inquiète.) Oh ! on dirait qu'ils vont du côté de la forêt!

Entrent Elisabeth Boleska et Hélyonne, en avant de la route descendante

ÉLISABETHB, appelant

Étienne !

ÉTIENNE

Ma mère! (Aux Polonais.) Halte.

SONYA, se penchant

Non ! ils s'arrêtent. (Ardemment.) C'est elle ! Elle! Et voilà son fils, sans doute. Que disait donc Ivan ? Il n'est pas beau.

M. L'ÉCHANSON, dans le groupe qui s'est formé autour d'Elisabeth Boleska

Vous êtes certaine que l'ennemi nous attend dans les bois?

ÉLISABETH

Certaine.

M. L'ÉCHANSON.

Et que la plaine est libre?

ÉLISABETH

Libre.

SONYA

Oui, oui, c'est la bonne route.

HÉLYONNE inquiète

Si l'on retardait le départ, pourtant? on pourrait s'assurer...

ÉTIENNE

C'est à l'aurore que nos amis du Palatinat attendent notre secours. Une nuit de retard, ce serait leur mort peut-être.

M. LE PANNETIER

Étienne Boleski! on aperçoit des feux entre les premiers arbres de la forêt.

ÉTIENNE

En avant donc par la plaine, et à la garde de Dieu!.

SONYA, joyeuse

Perdus!

Elle disparaît dans la maison. Les Polonais se mettent en marche vers la plaine.

SCÈNE III.

ÉLISABETH BOLESKA, HELYONNE, SONYA

SONYA, ouvrant la porte

Comment! elle ne l'a pas suivi! Oh! la mauvaise mère.

ÉLISABETH à Helyonne

Viens. Rentrons. Quand on est Polonaise, mon enfant, il faut s'habituer aux hommes en danger.

SONYA

Élisabeth, la route est longue de Pruzani à votre château. Je regrette de ne pouvoir vous rendre que dans cette masure l'hospitalité que j'ai reçue à Mikalina.

ÉLISABETH

Je ne vous connais pas, Madame.

SONYA

Regarde-moi !

Élisabeth demeure stupéfaite ; elle est immobile, pareille à une statue.

HÉLYONNE

Qui êtes-vous, Madame? Que voulez-vous, qu'y a-t-il?

SONYA

Il y a que j'ai été outragée par cette polonaise et que je me venge!

HÉLYONNE

Sur qui donc, Madame ?

SONYA

Eh ! sur Étienne et sur la Pologne, puisqu'elle n'aime que sa patrie et son fils ! Ah ! j'ai bien longtemps, bien longtemps, attendu cette heure et je vous assure que je m'ennuyais beaucoup.

HÉLYONNE

Étienne! ce n'est pas vrai et ce n'est pas possible. Vous, une femme, que pouvez-vous contre Étienne? Ah ! je vois, vous voulez nous faire peur, ou bien vous êtes insensée.

SONYA.

Oh ! certainement, je suis extravagante un peu. Pourtant regardez Madame Élisabeth, elle n'a pas l'air de croire que j'ai perdu la raison. Elle qui se souvient, elle comprend que, si je suis ici, c'est que son fils est perdu.

HÉLYONNE

Lui !

SONYA

Oh ! il est perdu, je le gagerais. En ce moment, n'est-ce pas, il s'éloigne en pensant à sa mère et à sa fiancée; confiant, heureux; savez-vous, Hélyonne, ce qu'il va trouver tout à coup en face de lui? trois mille hommes, imprévus, armés, impitoyables...

ÉLISABETH, *joyeusement*

L'embuscade?

SONYA

Tout près d'ici ! Il se peut que vous l'entendiez crier. Oh! vous reconnaîtrez sa voix, j'imagine?

ÉLISABETH BOLESKA

Ainsi, ce guet-à-pens, c'est ton espoir, tout ton espoir. Tu n'as rien inventé de nouveau? Ah ! Hélyonne, mon enfant, viens, ne pleure plus, tu disais vrai, c'est une folle.

SONYA

Vous ne parviendrez pas à tromper votre épouvante. Osez-vous rire, quand je souris?

ÉLISABETH

Il a passé par la plaine.

SONYA

Il a eu tort! — et c'est vous-même qui avez envoyé à la mort Etienne Boleski. (Un cri d'Helyonne déchire l'air, et les mains en avant, agitées, elle chancelle, défaille sur les marches de la maison.) Oh! secourez-la. C'est qu'elle pourrait mourir, véritablement, et je tiens beaucoup à sa vie à cause de ce fou d'Ivan.

ÉLISABETH

Tu as menti, n'est-ce pas?

SONYA.

Comme vous êtes grossière! c'est vrai qu'on est sauvage en Pologne. Mais non, je n'ai pas menti. Vous savez, dans le steppe, il y a une ruine, un ancien cloître; je crois que c'est là que sont les Russes. D'un peu loin on ne peut pas les voir. On m'a expliqué le plan. Oh! je peux vous le dire. Voici: Les Polonais marchent sans défiance... (Une decharge de mitraille secoue l'air et bondit d'échos en échos.) Tenez, précisément, je crois qu'ils ne marchent plus.

ÉLISABETH

Dieu soit obéi! Je mourrai avec mon fils.

Elle s'élance vers la plaine.

SONYA

Ah! non pas, je ne l'entends pas ainsi. (*Vers le hangar.*) Empêchez cette femme de passer. (*Les cosaques s'opposent au passage d'Élisabeth.*) Ceci ne vous rappelle-t-il rien? Que vous avez peu de mémoire! Vous voilà tout à fait, entre les mains de mes cosaques, comme était le comte Boleski, un soir d'autrefois, entre celles de vos paysans. Vous voyez que je ne suis folle qu'à demi et que je sais prévoir les choses! Mais, je n'ai pas vos façons brutales. Laissez la comtesse, elle voit bien qu'elle ne peut s'échapper, et m'épargnera de la traiter avec rigueur.

ÉLISABETH, *tombant à genoux*

Mon Dieu!

Sonya se rapproche et parle les dents serrées, pendant que la fusillade redouble.

SONYA

Ah! tu ne dis plus rien, tu ne dis plus rien, à présent? Tu vois que c'en est fait de lui, n'est-ce pas? que je suis vengée, que j'ai ton cœur sous mes pieds! Mais, que fais-tu donc? Ce n'est pas Dieu que tu dois prier, c'est moi. Il faut que je te dise : si je voulais — il en est temps encore, — je pourrais envoyer un ordre : le combat cesserait, et ton Étienne serait épargné. Eh bien! voyons, humilie toi; implore moi; je m'attendrirai, qui sait? Que ne me parles tu de mon fils, de ma tendresse pour lui? car j'ai un fils, tu sais? Il est beau, mon Ivan. Hélyonne ne le connaît pas. Mais, un jour, elle l'aimera, et nous les marierons, veux-tu? En ce moment, pendant que je fais tuer Étienne, Ivan est en sûreté, loin d'ici. Je ne l'ai pas envoyé à la guerre,

moi. Il aurait pu être blessé. Comme il s'était grisé le matin du départ, je l'ai fait mettre aux arrêts. Il trépignait, l'enfant gâté ! Tu comprends, ne pas étrenner en bataille son uniforme tout neuf ! Enfin, on ne le tuera pas. Je suis une heureuse mère. Mais toi, oh ! je te plains ! Car entends-tu la fusillade, toujours? Voyons, je t'en prie, pleure ! Je veux te voir pleurer ! Quoi ! méchante, tu me refuses cela ? Ah ! misérable mère, est-ce que tu me volerais ma vengeance, en n'aimant pas ton fils ?

ÉLISABETH BOLESKA, qui se redresse

On ne pleure que les vaincus. Puisqu'on se bat les Polonais triomphent !

SONYA

Mille contre trois mille.

ÉLISABETH

Mille héros !

SONYA

Mille cadavres.

ÉLISABETH

La fusillade continue avec acharnement. Donc la défaite n'est pas consommée. Tu as compté sur un guet-à-pens ; c'est une bataille. Je te dis que tu es vaincue.

SONYA

Regarde, là-bas, ces hommes qui fuient. Oui, vers nous ; tu les vois ?

ÉLISABETH

Sont-ce des Polonais?

SONYA

Penses-tu que ce soient des Russes?

ÉLISABETH

Nous n'avons pas l'habitude de fuir !

SONYA

Nous vous la donnerons!

ÉLISABETH

Glorifions Notre-Dame! Sur ma vie, ce sont des Russes! En effet plusieurs soldats Russes, blessés ou non, traversent la scène en courant. — A Helyonne :) Viens, nous triomphons!

HÉLYONNE

Est-ce qu'Étienne est vivant?

SONYA se précipitant vers ceux qui fuient

Lâches! Oh! lâches! que faites vous? (A un officier) Vous aussi! Un officier! (L'officier, à ce moment, reçoit une balle dans la poitrine. Sonya le reconnaît, avec un cri terrible). Mon fils!

IVAN, chancelant

Maman, maman, pardonne-moi, j'ai voulu me battre, j'ai désobéi. Ah! vois, mère, comme je saigne!

Il s'évanouit

ÉLISABETH, avec un grand rire

Ton fils? ton fils! Ah! pauvre femme!

SONYA

Ivan! Ah! Dieu (Aux cosaques) Venez, portez-le.

Ils emportent le blessé vers la maison.

ÉLISABETH

Oui, il était beau. Je te ferai voir le mien! (A Hélyonne) Viens embrasser le vainqueur!

Elle sort vivement avec Hélyonne parmi la fusillade de plus en plus nourrie. Sonya suit les soldats dans la maison.

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU

La plaine très vaste, très solitaire. — Une hauteur, vers le fond, à gauche, descend vers la scène. — C'est la nuit, la fin du combat.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. L'ÉCHANSON, ÉTIENNE, puis LES POLONAIS, LE PÈRE DOMINIQUE, LE RABBIN, ETC.

M. L'ÉCHANSON, entrant par la droite, à Étienne Boleski qui entre par la gauche

Quelles nouvelles?

ÉTIENNE BOLESKI, la poitrine ensanglantée

Victoire! Nous avons mis en fuite tout un peloton Moscovite.

M. L'ÉCHANSON

Hélas, de ce côté, c'est nous qui fuyons!

ÉTIENNE

Vous fuyez!...

M. L'ÉCHANSON

Voyez!

En effet, quelques Polonais traversent la scène avec des cris

ÉTIENNE

Arrêtez !

UN FUYARD

Laisse-moi passer !

ÉTIENNE, à un autre

Revenez !

UN FUYARD

J'ai une fille, Monseigneur !

ÉTIENNE

Reste, toi !

UN FUYARD

Je suis blessé.

ÉTIENNE

Ne vois-tu pas que mon sang coule ?

Il veut le retenir, ils luttent. Étienne, affaibli par le sang perdu, est renversé. Toute une troupe de vaincus traverse la scène en jetant des armes, carabines, sabres, faulx, cognées. Mais le père Dominique, ayant à ses côtés le Rabbin, et quelques seigneurs polonais, apparaît sur la hauteur et, dans un geste terrible, élève la Croix.

LE PÈRE DOMINIQUE

Je frappe avec cette croix le premier qui fait un pas de plus !

Les fuyards s'arrêtent.

UN FUYARD

Les Russes nous poursuivent !

LE PÈRE DOMINIQUE

Attendez-les !.

UN AUTRE FUYARD

A quoi bon se battre ?...

UN AUTRE

Quand la victoire est impossible !

LE PÈRE DOMINIQUE

Quand on ne peut plus vaincre, il suffit de mourir ! A genoux, tous, autour de moi. Votre Dieu vous l'ordonne.

Tous s'agenouillent autour du père Dominique. Un roulement de tambour éclate dans la coulisse.

UNE VOIX, du dehors

Rendez-vous !

LE PÈRE DOMINIQUE

Non !

LA VOIX

Feu !

Fusillade. — Les polonais à genoux sur la hauteur entonnent religieusement l'hymne national.

LE POLONAIS

Source des Êtres,
Seigneur des Maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons !

ÉTIENNE, se relevant

Faites-moi place, frères.

Il se place à côté du père Dominique et le tient embrassé.

LA VOIX

Rendez-vous !

LE PÈRE DOMINIQUE ET ÉTIENNE

Non !

LA VOIX

Feu !

Fusillade. Les blessés, les morts tombent.

LES POLONAIS

Clarté bénie,
Grâce infinie,

Dans l'agonie
Nous t'implorons.

Étienne reste debout. Le père Dominique tombe la croix entre les bras.

UN POLONAIS

Le père Dominique est mort !

UN AUTRE

Fuyons !

LE RABBIN

Restez tous !

Il se baisse vers la croix.

UN JUIF

Que fais-tu ? Toi un Juif, tu touches à la croix de Jésus !

LE RABBIN, levant la croix

Je redresse l'étendard de Pologne !

Tous s'inclinent.

LES POLONAIS

Clarté bénie,
Grâce infinie,...

LA VOIX

Feu !

LES POLONAIS

Dans l'agonie
Nous t'implorons.

La fusillade continue. Les polonais survivants ne cessent pas de chanter. Étienne est toujours debout, l'épée à la main.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU

ET DE LA

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

HUITIÈME TABLEAU

Saint-Pétersbourg. La chambre de Catherine II. Une sorte de boudoir pompadour aux tentures fleuries de petites fleurs gaies. Mais les bustes de Voltaire et des encyclopédistes se dressent sur des piédestaux. — Au lever du rideau, Catherine II est couchée, comme endormie, sur un lit de repos. Elle est vieille déjà ; ses bras pendent. — Auprès d'elle des dames d'honneur. L'une d'elles, assise sur des coussins devant une table basse, tient une plume levée, a l'air de se disposer à écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE II, Dames d'honneur, Un Chambellan, puis RHODZKO.

PREMIÈRE DAME

Sa Majesté, je crois, s'est endormie.

Un silence. L'impératrice lève lentement les bras.

CATHERINE II

Non, je songeais. Écrivez, je reprends. (Elle dicte, la dame écrit.) « Le calife de Bagdad faisait bonne justice, répandait beaucoup de grâces, ouvrait les prisons et ne permettait pas qu'on élevât des échafauds. C'était par ces nobles pratiques connues de tout l'univers, qu'il avait mérité l'amour des hommes sensibles et l'estime des philosophes. »

PREMIÈRE DAME

Ah ! certes la grande Catherine n'a eu besoin que de se considérer elle-même pour étudier le modèle de ce noble portrait.

CATHERINE

Oh ! ne me flattez pas. Je continue. (Elle dicte.) « Comme il arrive de toutes les gloires vraiment pures, celle de ce bon calife fut calomniée par l'envie ; mais il ne se vengea des méchants qu'en les accablant de bienfaits ; et ferme dans sa résolution d'être juste et tolérant, il répandit plus de grâces encore, éteignit plus de haines, fit tomber plus de fers... » (Une porte s'ouvre.) Qu'est-ce ?

LE CHAMBELLAN

Madame, un envoyé de sa Majesté le roi de Pologne sollicite l'honneur d'être introduit auprès de Votre Majesté.

CATHERINE

Un envoyé du Comte Poniatowski ?... qu'il entre.

Rhodzko entre. Deux heyduques se tiennent debout à la porte.

RHODZKO

J'apporte de bonnes nouvelles à Votre Majesté. L'insurrection polonaise, tour à tour éteinte et rallumée, n'est plus à cette heure qu'un tas de cendres sur qui souffle le vent. En cendres les châteaux. En cendres les forêts. Ceux des magnats rebelles qui ne sont pas morts sur les champs de bataille attendent leur châtiment dans les forteresses de Troki et de Wilna, ou implorent leur grâce du fond de leurs gentilhommières saccagées. Ce qui restait de Pologne à la Pologne appartient désormais à Votre Majesté.

CATHERINE.

Je savais cela, et le comte Poniatowski, — non, le roi de Pologne — aurait pu vous épargner la fatigue du voyage.

RHODZKO

Votre Majesté ne sait pas tout.

CATHERINE

Ah !

RHODZKO

Elle a appris que les insurgés sont vaincus ; elle ignore à qui elle doit sa victoire.

CATHERINE

A mes Kosaks, à mes Ukraniens, au comte André Boleski, gouverneur de Troki.

RHODZKO

Non.

CATHERINE

A qui donc ?

RHODZKO

A moi.

CATHERINE

Qui êtes-vous ? Dites-moi votre nom.

RHODZKO

Mon nom n'importe pas, Madame. Ce que j'ai accompli, ce que j'ai voulu, voilà ce que je dois apprendre à Votre Majesté.

CATHERINE

Eh bien ! qu'avez-vous voulu ?

RHODZKO

Etre libre, être puissant.

CATHERINE

Et qu'avez-vous fait ?

RHODZKO

J'ai mérité de l'être. Vos kosaks et vos Ukraniens auraient été battus par les seigneurs de Pologne, et quant au comte Boleski il eut trahi la patrie russe pour sauver son fils polonais. Mais, moi, j'ai surgi, terrible ! J'ai ameuté contre la tyrannie des heureux, la faim, la soif, toutes les rancunes des misérables ; sous mes ordres, le pauvre a couru sus au riche, le paysan a attaqué le magnat, le serf a vaincu le maître ! D'abord une poignée d'hommes, bientôt une multitude, nous avons été la rébellion formidable et triomphante, et vous êtes victorieuse enfin, vous, la grande tzarine, grâce à nous, les serfs.

CATHERINE

J'entends, et vous comptez sur quelque récompense, vous et vos campagnons ?

RHODZKO

Je réclame la récompense promise.

CATHERINE

Promise ?

RHODZKO

Jurée. En présence du roi Stanislas-Auguste, l'ambassadeur de Votre Majesté.....

CATHERINE

Le comte Platow ?

RHODZKO

Le comte Platow, en présence du roi Stanislas, a juré que le jour où la république polonaise serait vaincue, tous les serfs polonais seraient des Russes libres.

CATHERINE

Il a juré cela ?

RHODZKO

Sur les Saintes Images.

CATHERINE

C'est un serment très grave. Mais, dites-moi, monsieur, n'avez-vous pas, vos compagnons et vous, pillé les châteaux de vos maîtres ?

RHODZKO

Mes compagnons ont pillé.

CATHERINE

N'avez-vous pas tué bon nombre de magnats ?

RHODZKO

Nous avons tué.

CATHERINE

N'avez-vous pas mangé et bu dans les salles seigneuriales ?

RHODZKO

Ils ont mangé et bu.

CATHERINE

Eh ! bien, voilà qui va le mieux du monde ; piller, tuer, manger et boire, c'est pour des personnes de votre sorte une récompense fort convenable ; je daigne y ajouter la grâce de fermer les yeux sur le mauvais exemple que vous avez offert en vous révoltant contre vos seigneurs légitimes. Allez, retirez-vous, je donnerai des ordres pour que vous ne soyez pas inquiétés.

RHODZKO

Madame, avez-vous mal entendu ?

CATHERINE

Faites sortir cet homme.

RHODZKO

Madame, nous avons gagné d'être libres.

CATHERINE

Que cet homme sorte.

On le saisit.

RHODZKO

Quoi ! mes frères morts, tant de femmes veuves et la Pologne trahie...

CATHERINE

Inutilement ? Non pas. Vous étiez des serfs polonais et vous êtes des serfs russes ; c'est quelque chose, cela.

Sur un signe de l'Impératrice, les heyduques entraînent Rhodzko.

CATHERINE à l'une des dames

Reprenons. Où en étais-je ?

LA DAME, relisant

« Il répandit plus de grâces encore, éteignit plus de « haines, fit tomber plus de fers. »

CATHERINE

Bien, continuez. (Dictant.) « Un jour même ce grand calife « pour récompenser le zèle que lui avaient montré les serfs « de l'une de ses provinces, n'hésita pas à leur donner la « liberté, à leur distribuer des terres. Comme ils étaient « très nombreux ce fut pour lui une grande perte ; mais ce « qu'il perdit en richesses, il le regagna en estime dans l'o- « pinion de l'humanité. D'ailleurs le prix qui lui fut le plus « cher, ce fut la pensée que chaque jour il était béni par « tant d'hommes auxquels il avait rendu le plus légitime « des droits, je veux dire la liberté ! »

Toutes les dames s'inclinent comme pour applaudir à ces nobles paroles, Catherine sourit.

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

NEUVIÈME TABLEAU

A Troki, sur le lac glacé. La berge circulaire du lac, où sont espacés des arbres blancs de givre et de neige, occupe tout le fond du théâtre et toute la droite de la scène. En plusieurs points, des marches de neige permettent de descendre de la rive sur la surface du lac. — A gauche, au fond, sur la hauteur où s'élève la ville, un lourd bâtiment crénelé dont on voit les dômes couverts de neige; c'est la citadelle. — Sur la berge, à droite, le palais du gouvernement; les escaliers de la terrasse et les fenêtres du palais sont ornés d'aigles et de drapeaux. — A droite encore, mais presque au milieu du théâtre, un grand brasier public, largement allumé; un banc semi-circulaire derrière le brasier. — Çà et là des baraques remplies de victuailles et de boissons, desservies par des femmes et de jeunes garçons en costumes nationaux. — A gauche le lac glacé continue dans la coulisse. — A l'avant-scène un banc de neige. — Partout le froid, l'hiver éclatant sous un soleil pâle.

SCÈNE PREMIÈRE

La foule puis ÉLISABETH, puis ÉTIENNE BOLESKI et les prisonniers polonais, soldats et gardiens sous les ordres du colonel WLADIMIROF. — La foule est divisée en deux groupes. Le premier groupe, le plus nombreux, — bourgeois, bourgeoises et moujikcs, — est groupé sur les escaliers de la berge et sur la berge même; il semble attendre, tourné vers la citadelle. Le deuxième groupe, assez peu nombreux, est assis sur le banc près du brasier. — Un peu au fond, à gauche, des hommes et des femmes dansent au son des guitares que pincent des tziganes. — Quelques personnes

boivent et mangent devant les buffets publics. Par instant des dames et des seigneurs en costumes de fête, traversent la scène, celles-ci dans des traîneaux, ceux-là en patinant. — Bruits confus de foule joyeuse.

UN DANSEUR qui gambade, une guitare à la main

Bon ! bien ! bon ! C'est une journée, cela !

UN MOUJICK

Par ici, frères ! Devant la Maison de Glace on a mis en perce vingt tonnes de vodki.

QUELQUES MOUJICKS le suivant

Vingt tonnes ! hurrah !

UN AUTRE MOUJICK, au danseur

Ça, petit père, vous qui savez lire, lisez-nous le programme des divertissements.

LE DANSEUR, se rapprochant du brasier près duquel flotte une affiche d'étoffe

Voyons, là. Voyons. (Il parcourt l'affiche de l'œil.) Convenable, oui, convenable. (Lisant d'une voix de crieur.) « Gouvernement de Troki. Programme des fêtes octroyées par Son Excellence la comtesse Sophia Ivanowna... » (Il se découvre, tous l'imitent.)

UN BOURGEOIS entre sa femme et son jeune fils

Le ciel nous la conserve !

LE DANSEUR

«..... en réjouissance de la victoire sur les rebelles.... »

LE BOURGEOIS se signant

Que la Panagia les confonde !

LE DANSEUR

«..... Et à l'occasion de la guérison de nos seigneurs les comtes André et Ivan Boleski. »

LE BOURGEOIS

Les Saints soient avec eux !

LE DANSEUR

« Distribution de boissons et de vivres. Le soir, bal dans la maison de glace. » Ce bal-là, frères, c'est pour les seigneurs, pas pour nous. « Cascades de naphte enflammé..... et vingt coups de canon pour terminer la fête ! »

(Les exclamations redoublent, les bonnets volent en l'air.

LE BOURGEOIS

Sans doute, sans doute, c'est fort bien et ce sera très magnifique ! Cependant je me permettrai de faire observer que l'eau-de-vie prend feu, que le naphte brûle même sur la glace, que la poudre peut faire sauter les murs...

LE DANSEUR

Eh bien ?

LE BOURGEOIS

J'aurais préféré des divertissements moins périlleux à côté d'une forteresse où sont rassemblés cent prisonniers hardis.

LE DANSEUR

Ils sont enchaînés.

LE BOURGEOIS

Avec des chaînes, on se fait des armes

LE DANSEUR

Ils sont bien gardés.

LE BOURGEOIS

Insuffisamment, monsieur! puisque la majeure partie de l'armée est encore campée aux environs de Pruzani et dans les ruines de Mikalina.

LE DANSEUR

Bah ! bah ! Vous êtes un poltron, petit père !

Le bourgeois s'écarte en se rebiffant. Rires dans la foule. Depuis un instant, une femme, vieille, aux cheveux gris pendants, a descendu les escaliers de la berge à droite. C'est Élisabeth.

ÉLISABETH, au danseur

Pardon, monsieur, les condamnés sortiront bientôt, n'est-ce pas ?

LE DANSEUR

Oui, mère. Nous aurons la satisfaction de les regarder à notre aise. C'est un des divertissements de la fête.

LE BOURGEOIS

Pour moi, je suis surtout curieux de voir le jeune castellan de Mikalina. Il paraît que c'est un homme très dangereux, qui a fait beaucoup de mal aux Russes. On a eu toutes les peines du monde à le prendre vivant.

ÉLISABETH

Et c'est demain que les prisonniers seront exécutés?

LE DANSEUR

Demain, au petit point du jour, dans la cour de la forteresse.

ÉLISABETH

Ah! — Je vous remercie, monsieur.

Élisabeth, chancelante, s'éloigne.

LA FEMME DU BOURGEOIS

Pauvre créature! Depuis bien des jours je la vois rôder autour de la citadelle; elle a peut-être son mari ou son fils derrière ces murailles.

LE BOURGEOIS

Hum! Quelque espionne, qu'il faudrait faire arrêter.

LA FEMME DU BOURGEOIS

On le voudrait bien, mais on ne peut pas. (Étonnement de la foule.) Écoutez. Je parle d'après Varvara, la camériste de la comtesse. Il paraît que Sophia Iwanowna a le plus grand intérêt à ménager une jeune fille polonaise qu'elle retient dans le palais, et dont cette femme que vous avez vue est la parente, la mère peut-être. A cause de cela, on la laisse libre... momentanément...

LE BOURGEOIS

Je comprends. Mais pourquoi Sophia Iwanowna tient elle tant à ménager la jeune fille polonaise?

LA FEMME

Ah! je ne le sais pas, Varvara ne le sait pas non plus. Mais il se passe d'étranges choses, allez, dans le palais du gouverneur. Ce matin encore, le comte Yvan, qui est à peine remis de sa blessure, a dit à sa mère des paroles terribles.

Il avait le délire, il criait, — Varvara était derrière la porte, — il criait : « je veux me tuer! je veux me tuer! » D'autres fois, il disait d'une voix furieuse : « j'entrerai dans la forteresse! la hache du bourreau pour lui, allons donc! j'ai mon épée! »

LE BOURGEOIS

De qui diable voulait-il parler?

(A ce moment, au loin, des cris : les condamnés! les condamnés!)

TOUS

Les condamnés! les voici! Venez!

Toute la foule compacte se presse sur les escaliers de la berge. Des soldats la repoussent. Elle s'ent'rouve. Les prisonniers, sortis de la citadelle deux par deux entre une double file de gardiens, descendent lentement. Ils sont tranquilles et sévères, ils sont chargés de chaînes.

LA FOULE

Mort! Mort! à mort les insurgés!

LE FILS DU BOURGEOIS

Comme ils ont mauvaise mine!

LE BOURGEOIS

Mon fils! tels sont tous les rebelles.

Les prisonniers, parmi les vociférations, ont gagné le devant de la scène.

LE DANSEUR

Eh bien, vous êtes pris cette fois et vous ne recommencerez plus à faucher les jambes des soldats russes pour en faire du pain aux corbeaux! Assassins!

LA FOULE

Assassins !

ÉLISABETH, se précipitant à travers les groupes

Vous êtes tous des lâches !

ÉTIENNE

Ma mère !

ÉLISABETH

Pas un de vous n'eût seulement osé le regarder de loin quand il passait sur le champ de bataille à la tête des nôtres !

LA FOULE

Qu'est ce donc? d'où vient-elle ? Que dit-elle ? En prison ! à mort !

Le colonel Wladimiroff veut repousser la foule.

ÉTIENNE, doucement

Monsieur, laissez-moi répondre quelques mots à cet homme. (Au danseur, d'une voix encore plus douce.) Pourquoi nous insultez-vous, monsieur? Nous sommes vaincus. Si vous nous croyez coupables, vous vous trompez. Nous avons voulu délivrer notre patrie : il n'y a pas de mal à cela. Est-ce que vous n'aimez pas votre pays ? La preuve que nous ne sommes pas méchants, c'est que je vous offre ma main, bien que vous m'ayez parlé sans bonté.

La foule s'écarte un peu, étonnée.

LA FEMME DU BOURGEOIS

Il est bien jeune celui-là !

UNE AUTRE FEMME

Et bien triste!

UN MOUJICK

Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

ÉTIENNE, au danseur

Vous ne voulez pas me donner la main?

LE DANSEUR, balbutiant et touchant timidement la main d'Étienne

Excellence.....

ÉTIENNE

Et maintenant, voyez : cette fête est brillante; allez vous divertir, vous qui êtes libres, vous qui vivrez longtemps encore, et laissez-nous souffrir en paix. Adieu, amusez-vous.

LE DANSEUR, à ceux qui l'environnent

Voulez-vous que je vous dise? Il a raison. Allons nous amuser, — de ce côté-là.

(Le danseur et les divers groupes se dirigent vers la droite.)

ÉTIENNE, pensif

Tout le monde est bon.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins LA FOULE.

ÉTIENNE, au colonel qui s'est approché

Je vous suis. (A Élisabeth) Adieu, mère! Vous direz à Hélyonne — si vous la revoyez, hélas! — que ma dernière prière unira votre nom et le sien au nom de mon pays.

ÉLISABETH, avec un cri

Ah! non! non! non! tu ne t'en iras pas! Cette heure, depuis si longtemps, je la guette. Et c'est demain l'horrible jour, et je ne t'embrasserai plus, jamais plus, jamais plus. Reste encore, mon Étienne!

ÉTIENNE, baissant la voix, très grave

Qu'est-ce donc, mère? N'êtes-vous plus celle qui m'envoya combattre le saint combat?

ÉLISABETH

Je suis celle dont l'enfant va mourir.

ÉTIENNE

Dont le fils a fait son devoir! On nous voit, on nous entend. Séchez vos larmes, pas de sanglots. Vous devez l'exemple aux mères.

ÉLISABETH, triomphant d'elle-même

Tu dis vrai! Dieu m'absolve d'un moment de faiblesse. (Moins ferme.) Pourtant, viens ici, plus loin d'eux, près de moi. Nous parlerons très bas. (Au colonel :) Vous permettez, monsieur, que je bénisse mon fils, une dernière fois? (Le colonel, ému, s'incline.) Donne-moi ta main, mon fils!

Ils sont un peu à l'écart, se tenant par la main, épaule contre épaule, tournant le dos aux autres personnages.

ÉLISABETH, tout bas, la voix pleine de pleurs

On peut bien se dire ces choses lorsque personne n'entend : c'est affreux de se quitter.

ÉTIENNE

Vous me reverrez.

ÉLISABETH

Quand tu étais petit, tu me disais « tu ». Dis-moi « tu », comme autrefois.

ÉTIENNE, passionnément

Tu me reverras, mère ! — On m'attend.

ÉLISABETH, le retenant d'une voix de prière

Oui. Mais laisse-moi t'embrasser, veux-tu, dis? sans qu'on le voie, comme cela.

Elle l'embrasse de côté, sur le front.

ÉTIENNE, se dérobant

Adieu !

ÉLISABETH, brusquement, avec un grand geste

Eh bien, oui, pars, adieu! et rends-moi fière de ta mort, comme je l'étais de ta vie! (Pendant que les prisonniers s'éloignent lentement, Élisabeth demeure debout dans une attitude de serein orgueil. Dès qu'elle est seule, sa fermeté peu à peu l'abandonne, puis elle s'effondre pour ainsi dire sur elle-même et se répand en sanglots déchirants.) Mon enfant! Mon enfant !

Elle tombe anéantie sur le banc à gauche. Sonya, en costume de fête, descend l'escalier du palais, très émue.)

SCÈNE III.

ÉLISABETH BOLESKA, SONYA

SONYA, à des valets

Retenez-le. Empêchez-le de sortir ! Ne laissez pas une arme à sa portée, surtout ! Je reviens. — Il faut que je trouve

cette femme. (Elle a descendu les marches.) Ah ! cruel enfant, si tu savais ce que ton amour va coûter à ma haine. (Elle voit Élisabeth. Élisabeth ! (Élisabeth s'éloigne.) Restez. Oui, j'ai à vous parler.

BOLESKA

Suis-je prisonnière ?

SONYA

Soit. Prisonnière.

ÉLISABETH

Parlez donc. Je ne crois pas que je réponde.

SONYA

Vous répondrez. Il arrive dans la vie des choses extraordinaires, vraiment : je suis assise à côté de vous. (Un mouvement d'Élisabeth.) Non, venez plus près, au contraire. Nous nous haïssons bien, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! nous allons nous rendre l'une à l'autre un service inappréciable. Des sœurs ne feraient pas mieux que nous ne ferons. C'est horrible. Vous allez sauver mon fils et je vais sauver le vôtre. Oh ! vous concevez que, si je m'offre à délivrer Étienne Boleski, c'est que j'y suis contrainte. Je ne l'ai jamais autant exécré qu'en ce moment ! Mais, voilà, il y a des fatalités auxquelles on ne peut pas dire non. Vous allez comprendre. Ivan aime cette jeune fille dont vous êtes la tutrice, la mère : Hélyonne Kilinska.

ÉLISABETH

Que tu m'as volée !

SONYA

Il l'aime ! et elle le repousse. S'il ne l'a pas, il meurt. C'est ainsi. Oh ! le terrible enfant. Eh bien ! commandez à Hélyonne d'épouser Ivan et qu'elle jure de vous obéir ;

votre fils s'évadera cette nuit même. Ah ! je ne croyais pas que je lui ouvrirais la porte de son cachot !

ÉLISABETH

Je suis prisonnière, m'avez-vous dit ? Je voudrais que l'on me conduisit dans ma prison.

SONYA

Vous ne m'avez donc pas entendue ?

ÉLISABETH

Tu ne me connais donc pas ? — Ah ! véritablement, cette femme qui est venue un jour, frivole et gracieuse et de fleurs au corsage, voler à mon lit mon époux, et son père à mon fils, et l'honneur à ma race, cette fatale passante dont le rire a laissé dans ma solitude un écho qui sanglota vingt ans, je la savais bien fourbe et vile, mais non pas folle au point de me croire infâme autant qu'elle !

SONYA

Infâme, quand je vous offre le salut de votre fils ?

ÉLISABETH

Folle, quand tu me l'offres au prix d'une lâcheté.

SONYA

Quoi ! vous ne l'acceptez pas ?

ÉLISABETH

Allons ! je vois qu'il faut lui expliquer les choses ; que la conscience existe et que le devoir soit, elle ne comprend pas facilement cela. Quoi ! un vieillard, compagnon d'armes de mon père, a poussé de ses mains mourantes sa fille encore enfant sous la sauvegarde de ma tendresse et de ma

bonne foi; certain que je garderais intacte cette jeune âme à la patrie et à Dieu, il s'est endormi, tranquille, comme s'il ne l'eût pas quittée; et moi, je te livrerais, pour qu'il fût souillé à ta guise, le dépôt sacré de l'ami? Je te donnerais, pour que tu en fisses une Russe, cette Polonaise? pour que tu en fisses une hérétique, cette chrétienne? et cette vierge issue d'un héros, pour qu'elle enfantât dans ta maison le déshonneur de son père? un fils! qui, peut-être, emploierait un jour à mieux asservir leur patrie le libre sang des aïeux!

SONYA

Qu'importe ceux qui naîtront! Pense à celui qui va cesser de vivre.

ÉLISABETH

Crois-tu qu'il consentirait, celui-là, au pacte que tu proposes? J'ai engendré, grâce à Dieu, mon égal! Et si je venais, ce soir, lui dire : « Pars, sois libre, au prix d'Hélyonne livrée », il me répondrait : « Qui êtes-vous, femme? Je ne vous connais pas. »

SONYA

Ainsi, tu le laisseras mourir?

ÉLISABETH

Qu'il meure en estimant sa mère.

SONYA

Ah! tu ne l'aimes pas, orgueilleuse! A Ivan, moi, j'ai sacrifié ma haine.

ÉLISABETH

A Étienne, moi, je ne sacrifie pas l'honneur. Laquelle de nous est la meilleure mère?

SONYA

Enfin, tu refuses?

ÉLISABETH

J'ai dit.

SONYA

Tu sais que ton obstination peut me coûter la vie de mon enfant, et tu refuses?

ÉLISABETH

Crois-tu que je tienne à te le conserver?

SONYA

Tremble donc !

ÉLISABETH

Mon fardeau de désespoir est de ceux qui ne s'aggravent point.

SONYA

Tu crois? tu crois? Entends, comprends. La mort de ton fils peut ne pas être tout son supplice. Le bourreau, quand on l'avertit, sait imaginer des tortures.

ÉLISABETH

Des tortures!

SONYA

Il y a l'ignominie d'abord.

ÉLISABETH

Non!

SONYA

Le knout.

ÉLISABETH

Le châtiment des esclaves à qui meurt pour la liberté!

SONYA

Quelquefois on fait des trous, avec un couteau, dans la poitrine du condamné...

ÉLISABETH

Étienne!

SONYA

Et l'on cicatrise les plaies avec du plomb fondu.

ÉLISABETH

On ferait cela!

SONYA

La chair crie.

ÉLISABETH

Assez!

SONYA

L'âme défaille...

ÉLISABETH

Assez! assez!

SONYA

Donne-nous Hélyonne!

ÉLISABETH

Va-t'en! tu ne me vaincras pas. L'outrage aux vaincus ne déshonore que les vainqueurs; et c'est aux angoisses du martyre que l'on en mesure la gloire.

SONYA

Rien ne pourra triompher d'elle! Verrai-je donc mourir mon adoré Ivan.....

ÉLISABETH

N'est-ce pas, ô Vierge sainte, ô Mère Douloureuse, que vous n'auriez pas livré Marthe ou Marie pour détacher de la croix votre divin enfant?

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU.

DIXIÈME TABLEAU

La cour de la citadelle, obscure et sinistre. — On voit à gauche le porche fermé d'une grille et les deux étages du bâtiment intérieur. Une haute muraille crénelée occupe le fond, tourne à angle droit et ferme le théâtre à droite. Au fond, à côté de la loge du soldat-guichetier, une énorme porte dans la muraille. A droite une porte basse donnant sur un chemin de ronde. La neige et le givre blanchissent la cour que traverse un rayon de lune. Les fenêtres de gauche sont vivement éclairées; on entend par instants des éclats de voix et des rires.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les prisonniers polonais couchés sur la neige. Étienne étendu le long du mur à droite. Un soldat guichetier dans la loge dont la fenêtre est éclairée. M. l'Échanson debout au fond. Silence. Seulement des chansons et des rires, quelquefois, dans l'intérieur du bâtiment.

M. L'ÉCHANSON, faisant quelque pas en avant

Compagnon! (Étienne ne répond pas.) Étienne, — Étienne Boleski?

ÉTIENNE, en sursaut

Me voilà!... Non, ce n'est pas le bourreau... Pardon, ce roid m'appesantit... vous disiez?

M. L'ÉCHANSON

Rien. J'avais envie d'entendre une voix, la vôtre surtout, qui m'est chère. A propos, vous savez, il paraît que l'heure de l'exécution a été rapprochée, — que c'est pour minuit.

ÉTIENNE

Bien.

M. L'ÉCHANSON

Oui... Oui... bien. (Un silence.) Pour minuit. (A Étienne.) Quelle heure est-il ? (L'heure sonne au loin.)

ÉTIENNE

Écoutez.

M. L'ÉCHANSON

Onze heures, sans doute?

ÉTIENNE

Comptez.

M. L'ÉCHANSON

Non. J'aime mieux ne pas être sûr. Oh ! je ne redoute pas le supplice. Mais mourir par une nuit d'hiver, glaciale... J'ai froid jusque dans mes veines en songeant que mon sang va couler sur cette neige.

ÉTIENNE

N'importe ! s'éteindre dans l'ombre, c'est au mieux. La clarté du réveil nous en paraîtra plus belle.

M. L'ÉCHANSON

Vous êtes sûr de ce réveil ?

ÉTIENNE

Comme je suis sûr d'être pleuré par ma mère et par ma fiancée.

M. L'ÉCHANSON

Je vous envie. A tout à l'heure.

ÉTIENNE

Un mot ! Si l'on vous offrait de vous évader, que feriez-vous ?

M. L'ÉCHANSON

J'accepterais.

ÉTIENNE

Même si vous deviez vous évader seul ?

M. L'ÉCHANSON, grave

Même dans ce cas. En mourant je ne sauverais pas mes compagnons ; libre, je pourrais servir mon pays. La vie d'un brave est un bien commun ! Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

ÉTIENNE

Pour rien. (Revenant vers la droite.) Je vais essayer de dormir, en attendant l'autre sommeil. (S'étendant dans son manteau.) C'est une chimère, j'ai mal compris le guichetier. De qui me viendrait ce secours ?

Un bruit de marteau, extérieurement, contre la grande porte du fond. Le soldat guichetier sort de sa loge et va ouvrir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RHODZKO, LE GUICHETIER, puis DES SOLDATS.

LE GUICHETIER, entr'ouvrant la porte

Qui êtes-vous ?

RHODZKO, lui montrant un parchemin

Lis. (Le guichetier lit à la lueur de sa croisée, puis s'incline profondément.) Allons, ma disgrâce n'a pas été publiée et je suis puissant encore. (Il se retourne vers le guichetier qui se dirige vers le porche de gauche.) Tu es seul à veiller dans cette cour ? seul ? toi qui as les clefs ?

LE GUICHETIER, désignant les fenêtres à gauche

Les officiers de garde sont là, monseigneur.

RHODZKO

Et les soldats ?

LE GUICHETIER

Ils se tiennent dans les souterrains, où l'air est moins glacial ; à la moindre alerte ils seraient ici.

RHODZKO

Ils sont profonds, ces souterrains ?

LE GUICHETIER

A tel point que le mois dernier on y a donné le knout à cinquante esclaves sans qu'un seul cri parvînt au dehors.

RHODZKO

Ah ! — merci, va. (*Le guichetier sort sous le porche à gauche. Rhodzko regarde autour de lui.*) Est-ce le froid ou la contemplation de la mort prochaine qui les immobilise ainsi ? Auront-ils assez de force encore pour une action hardie ? Oui, et ce sera effrayant. Oh ! ce sera le beau commencement des vengeances. Repoussé par les Polonais que j'avais voulu faire libres, bafoué par les Russes que j'ai servis, je n'ai plus qu'une affreuse espérance, hélas ! — me venger de ceux-ci et de ceux-là, des uns par les autres, dussé-je m'engloutir avec eux dans quelque épouvantable catastrophe ! (*Il s'avance vers les Polonais, met la main sur l'épaule de M. l'échanson, et lui parle à voix basse.*) Camarade ! si vous m'obéissez, dans une heure vous serez libres ! Puis, devant la Maison de Glace... (*Rhodzko s'interrompt à la vue du guichetier qui rentre par la gauche, suivi de soldats.*)

LE GUICHETIER, *aux prisonniers.*

Holà ! debout ! Debout, vous dit-on. (*Les soldats secouent les prisonniers.*) Ceux d'entre vous qui ne sont pas de la religion orthodoxe peuvent aller dans la chapelle, s'ils veulent entendre la messe une dernière fois. On a fait venir un prêtre catholique.

RHODZKO, *à part.*

Soit, dans la Chapelle.

Les soldats éveillent les prisonniers et les disposent en rang. Rhodzko se mêle au cortège qui commence à entrer sous le porche. Étienne se lève et va rejoindre ses compagnons. Mais le guichetier l'arrête.

LE GUICHETIER, bas

Restez! (Étienne hésite.) Restez, vous dis-je.

Les prisonniers ont disparu sous la voûte. Le guichetier court à la petite porte à droite et l'ouvre vivement. André Boleski entre très vite. Le guichetier rentre dans sa loge.

SCÈNE III.

ÉTIENNE BOLESKI, ANDRÉ BOLESKI.

BOLESKI, à Étienne

Venez! vous êtes libre.

ÉTIENNE

Qui êtes-vous? (Étienne le conduit vers la fenêtre éclairée de la loge; avec un cri de joie:) André Sawa! (Il se jette dans les bras de Boleski).

BOLESKI

Ah! il me reconnaît! il se souvient. Oui, c'est moi que vous aimiez autrefois. (Le guichetier apporte des vêtements militaires.) Prenez ce manteau d'uniforme, ce casque. On vous prendra pour un soldat russe. Partez.

ÉTIENNE

Oui, oui, je veux bien être libre! Mais comment avez-vous pu?

LE GUICHETIER

Hâtez-vous, Monseigneur.

ÉTIENNE

Monseigneur? (Écartant le manteau de Boleski) Ce costume, ces ordres... (Durement) Ah! vous êtes mon père!

BOLESKI

Non! Non!

ÉTIENNE

Vous êtes mon père, vous dis-je.

BOLESKI

Eh! bien, puisque vous le savez, je l'avoue, votre père, c'est vrai. Mais ce n'est pas une raison pour que vous restiez là sans bouger au lieu de vous enfuir tout de suite.

ÉTIENNE

Je ne puis rien vous devoir.

BOLESKI

Ah! oui, vous me méprisez! Vous avez raison, j'ai été très coupable envers votre pays, envers votre mère, envers vous, mais je ne vous demande pas de me pardonner. Que vous sortiez d'ici, c'est tout ce que je veux.

ÉTIENNE

Vous m'avez donné la vie une fois, c'est trop.

BOLESKI

Ah! Dieu! Mais il ne s'agit pas de moi, c'est de toi seul qu'il s'agit. Le salut que je t'offre, tu l'accepterais d'un étranger, d'un passant, de n'importe qui! Suppose que je ne sois pour rien dans toute cette affaire, que cette porte

s'est ouverte par hasard. Prends ce déguisement et va-t'en vite.

ÉTIENNE.

Non.

BOLESKI.

C'est affreux, cela : ne pas pouvoir sauver cet enfant, parce que je suis son père ! Voyons, Étienne ! non, pas Étienne, « Monsieur. » Je vous parle comme à un inconnu, pour vous faire plaisir. Hâtez-vous ! Des gens sont là, qui peuvent entendre. Le bourreau dans un instant va venir. Oh ! je comprends que vous me haïssiez, que vous hésitiez à me donner la joie d'être pour quelque chose dans votre salut. Mais vous aimez votre mère. Elle pleure en ce moment, elle pleure ! Elle se dit qu'on va vous tuer, que c'est fini, qu'elle ne vous survivra pas. Qui sait ! Elle rôde peut-être autour de la prison. Je parie qu'elle est là, de l'autre côté de ce mur, tendant les bras. Enfin, Monsieur, vous avez beau me trouver indigne de vous sauver, vous ne pouvez pas refuser d'embrasser votre mère ! Il est bien convenu que vous ne m'embrasserez jamais. Il y a aussi votre fiancée, Hélyonne, à qui vous ne pensez pas. Que deviendra-t-elle quand vous ne serez plus ? On la forcera peut-être à épouser un autre homme. Vous pourriez empêcher cela, en fuyant. Ah ! mon Dieu ! voilà un enfant bien cruel ! qui n'aime ni sa mère ni sa fiancée, — ni son pays qu'il pourrait servir encore. Oh ! je t'en prie à genoux, oui, à genoux, moi presque un vieillard, ne reste pas ici, sors, va-t-en. Ah ! cela ne te fait donc rien, ce pauvre homme qui t'a engendré, et qui pleure ?

ÉTIENNE

Si je consentais à fuir, vous ne seriez pas compromis? Étant fonctionnaire moscovite, c'est un acte hardi que de faire évader un prisonnier polonais. Vous ne seriez pas en danger pour m'avoir tiré de péril?

BOLESKI

Ah! il pense à moi! Il ne me hait pas autant que je le croyais! Comme il est bon pour un pauvre homme qui lui a fait tant de mal! Non, non, Étienne, je ne cours aucun péril, et je tiens à ma vie puisque tu t'en inquiètes. Le manteau, vite! (Il lui met le manteau sur les épaules). Le casque aussi. (Il lui met le casque). Va, je te suis, va donc.

ÉTIENNE, près de la porte

Monsieur, je prierai ma mère de vous pardonner.

BOLESKI

Et toi, est-ce que tu me pardonnes!

ÉTIENNE, se jetant dans les bras de Boleski

Mon père!

BOLESKI, sanglotant d'ivresse

Ah! j'ai un fils enfin!

Il l'embrasse avec passion. En ce moment un grand bruit s'élève dans le bâtiment à gauche. Des meubles qui se renversent, des bruits de chaises heurtées, des chocs de portes brusquement fermées, et des cris.

ÉTIENNE

Que se passe-t-il?

BOLESKI

Rien, rien! une querelle. Ce n'est rien, va-t-en.

ÉTIENNE

On assassine mes amis!

BOLESKI

Quelle idée!

ÉTIENNE

Je mourrai avec eux! ma fuite était d'un lâche.

BOLESKI

Tu n'iras pas! tu ne te perdras pas!

Il veut le retenir, ils luttent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RHODZKO ET LES PRISONNIERS, sortant du porche en tumulte, puis LE GUICHETIER sortant de sa loge.

RHODZKO, sous la voute, parmi les bruits

Dans les souterrains, fermez les portes!. (Il entre suivi de tous les prisonniers, il désigne Boleski et Étienne). Bâillonnez ces Russes, tuez-les s'ils résistent!.

Un grand nombre de prisonniers enveloppent Boleski et Étienne, les lient de chaines et les renversent).

LE GUICHETIER

Alerte! Alerte!

Il saisit la corde d'une cloche et sonne un seul coup.

RHODZKO se précipitant sur lui et le frappant.

Toi, tu te tairas ! (Le guichetier tombe). Les clefs. (Il arrache les clés à la ceinture du guichetier et les jette aux prisonniers qui se mettent immédiatement en devoir d'ouvrir la porte.) C'est bien. Fuyez du côté de la fête, et réunissez-vous devant la Maison de Glace ! (Les portes sont ouvertes, tous s'enfuient.)

SCÈNE V.

BOLESKI, ÉTIENNE.

Boleski est lié et bâillonné, il est étendu sur la neige, à gauche. Étienne, également lié et bâillonné, est immobile sur le banc à droite. Boleski se soulève, dégage un de ses bras, arrache avec effort le mouchoir qui lui couvre la bouche.

BOLESKI

Ils fuient ! Étienne aurait fui avec eux ! Il échappait au supplice. Maintenant les gardiens vont venir, on va le trouver, c'est moi qui l'aurai perdu — par ce déguisement ! (Il marche en s'appuyant sur le bras qu'il a dégagé). Il faut qu'il les suive. Étienne ! ah ! mon Dieu ! s'ils l'avaient tué ! (Il est tout près d'Étienne, il le touche). Non, il vit. Mon fils, tâche de rompre ces liens, je vais t'aider ! Comme ces chaînes sont dures ! mes doigts s'y brisent. D'une seule main je ne puis rien. Ah ! — Dieu ! quelqu'un !

Il se place devant Étienne pour le cacher. Ivan est entré par la porte du fond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, IVAN.

IVAN.

Cette porte ouverte ! pas de sentinelles ! — il s'est enfui !

BOLESKI

C'est Ivan !

IVAN

Vous, mon père! qu'est-il arrivé ?

Ivan arrache les chaînes qui lient encore Boleski.

BOLESKI

Merci... Sois bon!... oublie ta haine... aide-moi à délivrer ton frère.

IVAN

Mon frère ! (Après un silence.) Oui, je le délivrerai.

Boleski, aidé par Ivan, délie Étienne qui se redresse et étend les bras.

BOLESKI

Rejoins tes compagnons.

ÉTIENNE

Et vous ?

BOLESKI

Ne t'inquiète pas de moi. Je n'ai rien à craindre. Pars.

Étienne va vers le fond. Ivan s'est placé devant la porte.

IVAN, à Étienne

Vous ne sortirez pas d'ici.

BOLESKI

Juste ciel !

IVAN

Je t'ai délié pour que tu pusses te défendre.

BOLESKI, se jetant entre eux

Mes enfants !...

ÉTIENNE

Soyez tranquille, mon père, je ne me battrai pas avec votre fils.

IVAN

Tu te battras ! j'ai pris ta fiancée.

BOLESKI, à Ivan

Tais-toi !

ÉTIENNE

Elle ne vous aime pas !

IVAN

J'en ferai ma femme.

ÉTIENNE

Non !

IVAN

Ou ma maîtresse.

ÉTIENNE

Misérable !

BOLESKI, à Étienne

Étienne !

IVAN

Je hais ton pays plein de lâches tels que toi!

BOLESKI

C'est ton frère, malheureux !

IVAN

Lui, votre fils ? Peut-être. On sait ce que vaut sa mère !

ÉTIENNE

Oh ! Je vous tuerai !.

IVAN

Allons donc ! Et si tu n'as pas d'arme.. (Ivan arrache l'épee de Boleski) tiens, prends celle-ci !

Étienne a saisi l'épée, les deux jeunes gens tombent en garde.

BOLESKI

Caïns, vous ne vous frapperez qu'à travers moi ! (Les deux jeunes gens baissent la tête). Voyons, enfants, c'est une affreuse folie ! (Un silence.) Toi, Étienne, rends-moi cette épée. (Étienne, très ému, donne l'épée.) Merci. (A Ivan.) Toi, Ivan, remets la tienne au fourreau. (Ivan obéit à regret.) Ah ! c'est bien. (A Étienne.) Et maintenant va, mon fils, va !

Le père est entre les deux jeunes hommes. Ils se jettent un regard de haine. André Boleski, d'un geste qui supplie à la fois et qui ordonne, les sépare. Étienne sort lentement.

FIN DU DIXIÈME TABLEAU.

ONZIÈME ET DOUZIÈME TABLEAUX

Au milieu de la fête nocturne le pavillon de glace érige sa féerie toute blanche et lumineuse ; il est plein de bruits de danses, de musiques et de rires ; car c'est là que s'achève la fête seigneuriale donnée par Sophia Ivanowna. Dans l'une des salles du clair palais, la foule populaire, à qui l'on a permis de venir admirer le lieu où se divertissent les barines, écoute, admire, tient cent propos divers. — Au fond une grande porte, ouverte sur une galerie : à gauche une porte donnant sur le salon où dansent les seigneurs et les dames ; à droite, une fenêtre ; à droite, plus près de la rampe, une autre porte, très petite, sans battant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOULE POPULAIRE, puis un INTENDANT, puis HELYONNE.

Les hommes et les femmes vont et viennent dans la lumière, dans le bruit de fête du salon voisin.

UN MOUJICK

Que c'est beau !

UN AUTRE

Cela rayonne comme un soleil qui se lèverait la nuit.

UN AUTRE

Tout est en glace! Les murs...

LE DANSEUR

Le plafond !

LE MOUJICK

Les meubles !

LE DANSEUR

Et les portes! ce qui ne les empêche pas d'être aussi solides, grâce à leur épaisseur, que des portes de bronze.

LE BOURGEOIS

Ah! oui, très beau, — superbe en effet ! mais un peu froid.

LE DANSEUR

Bon! nos barines ne s'aperçoivent guère de la froidure ; ils se réchauffent en dansant et en buvant du champagne.

LE MOUJICK

Les seigneurs n'ont jamais froid.

UN INTENDANT, *entrant par la gauche*

Allons, vous avez assez vu. Les invités de leurs Excellences viennent de ce côté. Retournez à Troki. Hors d'ici, vous dit-on.

Il pousse la foule, la bouscule, la fait sortir par le fond. Hélyonne, furtive, est entrée par la porte de droite.

HÉLYONNE, *toute tremblante*

Oh ! c'est affreux. Ils ont fait de moi la prisonnière de leurs joies, la captive de leurs fêtes. Étienne va mourir, et je suis là, parmi ces danses et ces musiques. Si je pouvais fuir, mêlée à ces gens qui s'en vont?...

Elle va vers le fond, mais elle se trouve en face de l'intendant qui l'arrête, avec un salut très respectueux.

L'INTENDANT

Vous m'excuserez, mademoiselle ; les ordres de madame la comtesse sont formels, et je dois...

HÉLYONNE, *résignée*

Oui, je sais. C'est bien, je reste. Mais ne puis-je être seule, du moins, là, dans ce salon, un peu plus loin du bruit et des rires ? Vous pourrez m'y laisser, je pense, puisqu'on n'en peut pas sortir sans passer par ici ?

L'intendant s'incline, avec un geste de consentement.

HÉLYONNE, *en sortant par la petite porte, à droite*

Oh ! comme je voudrais être morte.

(*En ce moment, dans la galerie, commencent à passer des gentilshommes enveloppés de pelisses, qui s'éloignent après avoir salué André Boleski, debout près de la porte. En même temps, des dames entrent par la porte de gauche ; parmi elles, Nadine, rieuse et Sonya, inquiète.*)

SCÈNE II

SONYA, NADINE, puis ANDRÉ BOLESKI, DAMES ET GENTILSHOMMES

SONYA, *à Nadine qui pouffe de rire*

Cela est fort plaisant en effet. — Je cherche Ivan. Ne l'avez-vous pas vu ?

NADINE

Le comte Ivan ? Si, je l'ai vu, là, tout à l'heure, dans la galerie, avec son père.

Des caméristes enveloppent de fourrures les dames qui se retirent par le fond.

SONYA, rassurée

Allons, sa douleur et sa colère n'étaient que des caprices d'enfant malade. Il vivra, et l'autre — ne vivra pas. (A un domestique.) Les traîneaux. Nous partons sur-le-champ.

ANDRÉ BOLESKI, descendant après avoir salué ses hôtes

En ce moment, Étienne a rejoint ses compagnons et il fuit avec eux.

(Sonya et André sont seuls. André va vers elle pour lui offrir son bras. Élisabeth apparaît, échevelée, livide, au fond.)

SCÈNE III

SONYA, ANDRÉ BOLESKI, ÉLISABETH

ÉLISABETH, terrible

Mon fils ! où est mon fils !

ANDRÉ BOLESKI

En fuite avec les siens !

SONYA, grinçant des dents

Évadé !

ÉLISABETH, à André Boleski

Tu mens ! je les ai vus, je leur ai parlé. Ils sont tous là. Lui seul est absent, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Qui me l'a pris ? Vous ! mais me voici, et vous allez me le rendre.

ANDRÉ BOLESKI

Oh ! Ivan m'a trompé ! ils se battent.

SONYA, *dans un cri*

Qui se bat?

ANDRÉ BOLESKI

Mon fils avec mon fils!

ÉLISABETH, *grave*

Oui, ce devait être la fin.

SONYA, *éperdue*

On assassine Ivan! Holà, quelqu'un! (*Des valets se montrent dans la galerie.*) Ivan! mon fils! allez, courez, qu'on le trouve, qu'on le ramène! (*Se tournant vers Élisabeth.*) Mais voyez donc cette femme! Son enfant va mourir et elle reste là sans demander qu'on le cherche, seulement.

ÉLISABETH

Étienne combat, je suis tranquille.

SONYA

Crois-tu qu'Ivan ne triomphera pas de lui?

ÉLISABETH

Nul n'est plus brave que mon Étienne!

SONYA

Ivan est adroit, Dieu merci! Tiens, c'est son père qui lui a enseigné l'escrime.

ÉLISABETH

Étienne a eu un meilleur maître, son courage!

SONYA

Tu seras veuve de ton fils!

ÉLISABETH

Veux-tu mes habits de deuil ?

Pendant qu'elles se parlent ainsi, toutes proches, dans leur haine véhémente, André Boleski, tombé sur un siège, sanglote, les poings aux dents.

ANDRÉ BOLESKI

Hélas ! je les envie ! chacune peut espérer, et moi je ne puis que craindre.

Ivan paraît au fond et se jette dans les bras de sa mère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, IVAN, puis HÉLYONNE.

SONYA, avec une joie farouche

Mon fils !

ANDRÉ BOLESKI

Malheureux ! Qu'as-tu fait de ton frère ?

IVAN

J'ai tué mon rival !

André Boleski, dans un rugissement de désespoir se jette sur Ivan, le renverse, va l'étrangler, l'étouffer, n'importe, s'arrête, épouvanté, sanglote affreusement, recule, tombe sur un siège où il demeure immobile, anéanti dans sa douleur. — Élisabeth, très pâle, ne faiblit pas.

ÉLISABETH, les yeux au ciel

Êtes-vous juste, seigneur ?

IVAN, à Sonya

Venez, ma mère. Il faut donner l'alarme. Vous ne savez pas ? Les prisonniers se sont évadés. Couvrez-vous Venez.

(Il l'entraîne vers la porte du fond. Cette porte est fermée.) Qu'arrive-t-il donc? On nous aura cru sortis. (Il frappe du poing sur les battants de glace.) Holà, Serge! Ladislas! (Ivan, regarde autour de lui; il va vers la porte de gauche.) Fermée aussi! Enfin, qu'y a-t-il? Comprenez-vous cela, ma mère?

ÉLISABETH, sortant d'un morne silence

Ce qu'il y a, je vais vous l'apprendre : vous êtes tous perdus.

SONYA

Nous?

ÉLISABETH

Vous. Regardez par cette fenêtre.

Ivan court vers la fenêtre.

IVAN

Il y a des hommes autour de la maison de glace. Ils roulent des tonneaux. Ce sont nos gens. Holà! venez nous ouvrir.

Élisabeth éclate d'un grand rire terrible.

ÉLISABETH

Ce sont les Polonais, et mon fils va être vengé!

SONYA

Es-tu folle?

ÉLISABETH

Oui, de joie! Qui vous défendrait? Les soldats, les officiers? Ils sont dans les souterrains de la citadelle, d'où ils ne peuvent pas même se faire entendre. Vos domestiques?

Ils sont au pouvoir de mes amis. Quant aux conviés de votre fête, leurs traîneaux, à cette heure, les emportent vers leurs châteaux. Ah! Rhodzko est redoutable, et vous êtes bien perdus.

IVAN

Ma mère! (A Élisabeth.) Et vous croyez que je vais la laisser mourir de froid, ici, entre ces murs de glace?

ÉLISABETH.

De froid? non. Ils roulent des tonneaux, disiez-vous? Oui, des tonneaux d'incendie. Avant peu le naphte et l'alcool enflammés auront enveloppé ce pavillon de fête, que la poudre fera-sauter. Entre les murs croulés et fondus, le plafond, par blocs, vous brisera la tête, le sol s'effondrera sous vos pieds dans le lac entr'ouvert, et ce sera la débâcle avant le printemps, et vous mourrez tous, brûlés parmi la glace, et noyés au milieu des flammes!

SONYA

Oh!

André Boleski a levé la tête.

IVAN

J'enfoncerai ces murailles!

ÉLISABETH

Elles resteront inébranlables tant qu'elles ne tomberont pas pour vous écraser! Une seule créature au monde pourrait vous sauver.

SONYA

Qui donc?

ÉLISABETH

Moi. Oui, je n'aurais qu'à m'approcher de cette fenêtre et à crier : « Je suis là, n'allumez pas l'incendie, ouvrez les portes ! » pour que nous soyons tous hors de péril, à l'instant. Vous imaginez-vous que je dirai cela?

IVAN, à Élisabeth

Madame, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Je serai, si cela vous convient, un serf dans votre maison, on me frappera du knout sur un signe de vous, mais ne faites pas mourir ma mère dans cet effroyable supplice !

ÉLISABETH, lui saisissant le bras et lui regardant les doigts.

N'as-tu pas de sang aux mains? Avant une heure, tout sera accompli.

Maintenant, elle se tient debout au milieu d'eux, grande, grave, l'œil fixe, avec l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, fatale.

ANDRÉ BOLESKI

Non! non! cela, ne s'accomplira pas, non, tant de désastre et d'horreur n'est pas possible ! Vous ne ferez pas périr cette femme et cet enfant sanglant, hélas ! dans cet abominable supplice! Le vrai coupable, c'est moi. Eh ! bien, je me résigne à vos vengeances. Sortez d'ici, tous. J'y resterai, seul. J'accepte le châtiment, si effroyable qu'il soit, mais sauvez-les, et vous, Élisabeth, vous surtout, soyez épargnée !

ÉLISABETH

J'ai dit.

En ce moment, Hélyonne, se traînant le long des murs froids, sort de la salle voisine.

HÉLYONNE, *avec douceur*

Ma mère, ordonnez qu'on vienne ouvrir les portes.

ÉLISABETH

Toi, ici, mon enfant! (*Avec un regard triste.*) Tu veux donc vivre, Hélyonne?

HÉLYONNE

Moi? non, puisqu'il est mort.

ÉLISABETH

Alors, quelle pensée as-tu?

HÉLYONNE

Vous ne devez pas le déshonorer par une vengeance criminelle. Ces hommes qui sont là, exaspérés par la défaite et la prison, dirigés par un homme sans loi ni conscience, ont prémédité une action sinistre dont la mémoire d'Étienne ne doit pas être complice. S'il pouvait revivre, il vous dirait, et moi, sa veuve, je vous dis à sa place : « Il ne faut pas sur ma tombe d'autre sang que le mien. Je n'ai jamais subi d'offense qu'avec l'espoir de pardonner ; ne faites pas ce que je n'eusse pas fait; et songez qu'un tel crime rendrait désormais odieuse aux nations et indigne des secours de la Providence la bonne cause pour laquelle tant de héros sont morts. » Dites qu'on ouvre les portes, ma mère.

Élisabeth, sous ces paroles, baisse le front.

ÉLISABETH

Tu crois qu'il me prierait ainsi?

HÉLYONNE

Il ne prierait pas, il ordonnerait, mais avec cette voix si douce qui donnait au commandement la puissance de la prière.

(Élisabeth hésite encore. Enfin, défaillante, elle marche vers la fenêtre, pendant que ses ennemis, tremblants d'espérance, la suivent du regard, du geste, de la muette supplication de leurs lèvres.)

ÉLISABETH

Ah ! ne m'implorez pas, vous! Vous m'empêcheriez d'obéir à mon fils.

HÉLYONNE

Faites vite, ma mère.

ÉLISABETH

Vous êtes sauvés, — par votre victime !

Elle court à la fenêtre, se penche pour faire quelque signal... Mais un jet de flamme, comme sous un coup de bourrasque, envahit toute la salle et l'on entend un bruit ruisselant de grande chute d'eau.

Il est trop tard ! Dieu ne veut pas qu'ils vivent.

En effet, c'est le désastre complet, prodigieux. Une irrésistible élévation de flammes, que heurte invinciblement un large écroulement d'ondes — espèce de mascaret entre un torrent d'eau et un torrent de feux remontant. Et ce n'est pas seulement devant la croisée que flambent les tonnes de naphte et d'alcool ; de toutes parts les murs transparents sont traversés de grandes lueurs vermeilles, langues de l'incendie aux mille gueules ; par l'effet de la chaleur extérieure, les dalles de glace commencent à trembler, à grincer, à se disjoindre, en suant. Bientôt les craquements deviennent un fracas multiplié, grandissant, de plus en plus sinistre. Moins bien soutenu par les murailles, où quelques blocs désagrégés glissent, tournent en laissant couler des

ruisseaux, le plafond s'ébranle avec des grondements, chancelle, s'effondre à demi; dans un coin, et sous le contre-coup cette catapulte, une paroi cède, livrant entrée à la fureur bleue et rouge du naphte. Puis le sol tremble à son tour, et les créatures qui sont là, n'évitant les brûlures que pour rencontrer l'aspersion glacée, se heurtant aux éboulements, chancelant sur les blocs mouvants, vont, viennent, fuyent, se cramponnent avec des cris de bêtes à l'instabilité de tout ce qui les environne. — Mais Élisabeth, debout au milieu de la salle sur un large glaçon qui ne bouge pas encore, tient entre ses bras Hélyonne moins fière, aussi sereine.

ÉLISABETH

Réjouis-toi, ma fille! nous allons revoir Étienne.

(Alors, brusquement, un bruit formidable, — et c'est comme si toute la bâtisse de glace était lancée hors du cratère d'un volcan. Les sombres ouvriers de cette débâcle par l'incendie ont jugé que leur œuvre tardait trop à s'achever; le naphte, malgré l'intensité de sa fureur, ne faisait pas se fondre assez vite les plafonds, les murs, la surface épaisse du fleuve; ils ont eu recours à la poudre : le pavillon de glace a sauté. Après l'immense écartèlement de toutes choses, il y a la chute lourde, éparpillée dans le lac rompu où l'eau bouillonne entre les glaçons secoués, et que lèchent partout des bourrasques de flammes. Sonya, Ivan, embrassés, disparaissent dans l'eau remuée et les flammes. André Boleski se cramponne encore à un glaçon, Élisabeth est toujours debout, Hélyonne dans ses bras. — On voit au fond, plus loin que le désastre et l'incendie, le grand paysage lunaire, paisible.

ÉLISABETH

Traître, ta race n'est plus!

FIN.

Paris. — Imp. Paul Dupont, rue J.-J. Rousseau 41. (Cl.) 92.3.83.

